



Claude
Amoz
**Dans la
tourbe**
Policier



RESUME

Les Roches sourdes, une bâtisse vétuste et lugubre, située au bord d'une tourbière. De la bruyère et des ajoncs, quelques arbres rabougris, une lande humide, immobile et blafarde. Cinq vieillards de l'hospice s'y installent pour une semaine de vacances.

Christophe, un des accompagnateurs bénévoles, est déjà venu, adolescent, aux Roches sourdes. Sa mère aussi, pendant la guerre, quand le bâtiment abritait un orphelinat.

Fugues, vols, délires d'alcooliques, sourdes rancœurs... Les tensions s'exacerbent. D'autant que la tourbe, cette boue noire et gluante qui a la propriété de conserver à l'abri de l'air et de la lumière, à l'abri de la vie, tout ce qu'elle a englouti, ne va pas tarder à rejeter un corps. Celui d'une femme, intact.

Claude Amoz

Née à Lyon, agrégée de grec et de latin, elle a obtenu le Grand Prix du l'Oman policier « Sang d'encre » pour Le caveau et le prix Polar dans la cille pour Dans la tourbe, qui confirme de manière éclatante le talent de l'auteur pour mettre en scène « ces fêlures intimes, ces blessures originelles, tapies au fond des êtres ».

Claude Amoz

Dans la tourbe

*À ceux qui ont permis
à ce livre de naître,
et plus particulièrement
à Pierre Vidal-Naquet,
avec gratitude.*

Première partie

La fugue

*Écoute, je suis l'ombre d'une ombre
qui s'est enlisée.*

Henri Michaux,
Lointain intérieur,
« La Ralentie »

Élie survit ici, à l'hospice, et depuis si longtemps qu'il a perdu le sens du temps. Les saisons s'étirent et filent, sans laisser fleur, ni fruit, ni rien. Les jours sentent le désinfectant avec lequel les filles frottent le carrelage, c'est parfumé au citron, ça pique le nez. Elles tordent leur serpillière dans le seau. L'une d'elles n'est pas contente, qu'est-ce qu'elle veut ?

Ce n'est pas à Élie qu'elle parle, mais à son voisin, Francis.

— Ça recommence, cette comédie ?

Francis est un vieillard énorme. Toute la journée, affalé sur son lit, il mâchonne en cachette des morceaux de chocolat. Cette bouillie douceâtre dans sa bouche, il dit que ça tient compagnie. Mais il bave, et ça fait des taches brunes sur les draps.

— C'est quoi, ces saletés ?

La fille soulève l'oreiller, elle confisque des bouts de caramels gluants, à demi fondus. Francis la laisse faire en ricanant. Il n'aura pas de mal à reconstituer ses réserves. Dès qu'elle a le dos tourné, il sort une autre tablette qu'il cachait dans une écharpe crasseuse, il remet du chocolat dans sa bouche, des bulles noirâtres se forment au bord de ses lèvres. Élie les regarde crever sur l'écharpe. Ses yeux se brouillent... Et presque tout de suite, déjà, le repas du soir qu'on apporte sur un plateau en plastique, à six heures, les comprimés qu'il faut prendre pour dormir, encore un jour perdu, avant la nuit qu'il faut traverser, la nuit...

La nuit, à l'hospice, c'est le moment où quelque chose cherche à s'éveiller, à secouer la torpeur. Ce n'est pas vrai qu'il faut dormir, ce n'est pas vrai qu'il n'y a rien, j'existe, je suis là, au fond de ce sommeil qu'on a plaqué sur ma bouche comme un drap... Dans les lits voisins, ça remue ou ça geint, ça lutte, ça voudrait vivre, ça voudrait échapper. Francis se dresse, il appuie sur la sonnette, gueule des mots confus qu'il ne comprend pas lui-même. L'infirmière de garde arrive, en prenant bien son temps :

— À quoi on joue encore ici ? On se calme !

Et Francis se calme, il se rendort. Et le sommeil retombe. Et demain vient pour rien. On attendra le soir en somnolant, comme hier. On se traînera jusqu'à la salle commune où tourne la télé. On regardera un feuilleton, un jeu, n'importe quoi. Francis mettra du chocolat dans sa bouche. Élie attendra les comprimés qui feront taire, la nuit prochaine encore, une voix en lui qui appelle, qui voudrait vivre, alors qu'il ne peut pas l'aider, je ne peux pas.

Parfois, pendant la journée, des bénévoles de la Fondation traversent la salle. Quelques étudiants, et surtout des religieuses. Elles ne portent pas de voile, mais on les reconnaît sans peine : lourds vêtements raides, croix métallique épinglée sur le col, front dégagé, et ce sourire lisse, quand elles s'arrêtent devant un vieillard.

— Soyez gentil, Élie, vous qui étiez musicien, jouez-nous donc un petit air, sur votre violon.

Élie répond qu'il a les doigts malades. Il refuse d'ouvrir son étui à violon. Très vite le silence se referme autour de lui.

Francis, lui, est très bavard. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il était livreur, dans le temps, pour un épicier nommé Monsieur Édouard, il conduisait sa camionnette. Francis ne parle jamais d'autre chose : Monsieur Édouard, les livraisons, la camionnette... Souvent, le soir, une terreur le prend. Il croit qu'il est dans un trou, et du fer tombe sur lui, d'énormes blocs qui font jaillir la terre. Il y a une femme aussi, dans sa terreur, une femme qui disparaît sans laisser de traces... Francis pousse de petits cris comme un enfant, il cherche à écarter quelqu'un qu'il appelle l'assassin.

Élie survit ici, dans cette salle, sur le lit le plus éloigné du couloir, contre le mur – la place qu'il préfère, celle qui le dérobe le mieux aux regards des gens qui passent. Comme si, à part les bénévoles, quelqu'un pouvait venir le voir ! Il se répète : je ne suis pas né là, je viens d'une famille cultivée, j'ai appris l'harmonie, l'art de la fugue. Et il regarde avec mépris les vieillards qui l'entourent. Mais il sait bien qu'il est l'un d'eux. Rien d'autre.

Tant de jours et tant de mois qu'il est ici. Il en a fini avec les quais du métro, les nuits poisseuses, les battements saccadés du cœur, les visions. Il ne boit plus d'alcool. Les comprimés ont remplacé le vin, mais c'est presque pareil : ces graines pâles engourdissent l'âme, elles aident à

traverser les heures... La même torpeur que le vin, mais plus confortable, sans cauchemars.

Le temps est vide, à l'infini.

Pourtant, comme autrefois, sur les quais du métro, Élie ne peut s'empêcher d'attendre. Il y a sûrement quelqu'un qui le cherche. Quelqu'un l'appelle. Une femme. Sa voix s'obstine, triste, pleine de reproches, elle parle de fidélité, elle dit...

Avachi sur le lit voisin, Francis mâche du chocolat, interminablement, en caressant son écharpe crasseuse. Élie écoute ses histoires de livraisons, il sait tout sur Monsieur Édouard, sur la camionnette qui était si belle, une merveille, après le nettoyage au jet. Il écoute, il avale ses comprimés, il dort le plus longtemps possible, pour que le temps passe plus vite et pour que cette femme inconnue, qu'il attend, se décide enfin à venir. Il dort.

— Élie, n'oublie pas...

Laisse-moi. Je ne veux pas être fidèle.

Il dort de plus en plus longtemps. Pour la même raison qui pousse l'ivrogne à boire, pour oublier, pour se plonger dans une léthargie qui berce et qui efface la mémoire.

Pourtant il garde son étui de violon sur la table, à portée de regard. Une voix implore sa fidélité. Une voix fragile, qu'il est seul à pouvoir délivrer.

— Élie...

Je dors.

— Élie...

*

Francis regarde Élie. Il se demande : pourquoi il ne répond jamais, Élie, quand je l'appelle ? il dort ou il fait semblant ?

Francis regarde le visage d'Élie, marqué de taches violettes et si maigre : on verrait presque la pensée qui cherche son chemin sous la peau. Car il pense beaucoup, Élie, c'est un artiste, un musicien.

Francis, lui, a horreur de la musique. Il était très inquiet quand on a amené dans le dortoir ce nouveau pensionnaire, avec sa boîte à violon. Le son des cordes qui grincent, c'est ce qu'il y a de pire : on dirait qu'une main sournoise essaie de te caresser. Une main trop douce, tu ne dois pas te laisser faire. Heureusement, Élie ne touche jamais à son instrument.

Dans la salle, il fait chaud déjà. Le soleil du matin s'écrase contre les vitres. Une fois de plus, Francis fouille ses poches : huit barres de chocolat, est-ce que ça suffira pour le voyage ?

— Dépêche-toi de te réveiller, Élie ! On s'en va en vacances...

En vacances, Élie et Francis. Une semaine à la campagne, aux frais de la Fondation. C'est leur tour, pour la première fois.

Élie ouvre enfin les yeux. On dirait que ça ne lui fait rien, de partir. Il est toujours ainsi, Élie, comme si rien, absolument rien, n'était important. Francis, lui, s'est éveillé à l'aube, tout excité.

— Alors, demande Lilette, on est sur le départ ?

Lilette est l'aide-soignante qui s'occupe d'eux. Les gens disent qu'elle vient des îles. Quelles îles ? Ça lui est bien égal, à Francis, il n'a jamais voyagé. Et ce voyage, aujourd'hui... Sa joie se change en peur. Il regarde son lit, son armoire métallique et ce mur beige qui n'est pas très joli, mais si familier. Il voudrait se cramponner au tablier de la fille. Mais elle recule en ricanant. Méchante ! Elle est bien contente d'être débarrassée d'eux pour une semaine. Deux lits de moins à retendre... Lilette, qui vient des îles, est enceinte. Elle traîne son ventre avec lassitude, en remuant le seau lourd et la serpillière dans le dortoir.

— Lilette, promets-moi que je reviendrai ! Promets-moi qu'il ne va pas m'arriver un malheur !

Francis bredouille. Il a peur maintenant, si peur qu'il voudrait hurler, et qu'on annule tout, qu'il puisse rester là, tranquille, entre sa chaise et son armoire.

Trop tard. La porte s'ouvre.

— Bonjour, ma sœur ! lance Lilette, toute douce, soudain.

Francis tend le cou pour regarder. À chaque voyage, il y a une religieuse, pour diriger le séjour, et celle d'aujourd'hui, pas de chance, c'est la plus méchante de la collection. Une grande jument nerveuse, toujours inquiète,

avec une face osseuse et de longues dents qu'elle découvre jusqu'aux gencives. Elle avance entre les lits d'un pas décidé, suivie d'une fille que Francis n'a jamais vue, une rouquine maigrichonne, au visage sérieux. Ce doit être une de ces étudiantes qui ne restent jamais longtemps.

Ensuite tout va très vite. La sœur ouvre les armoires, replie du linge avec des gestes efficaces. L'étudiante essaie d'aider, elle n'est pas adroite, elle fait tomber une paire de chaussettes, puis reste immobile, les bras ballants, en regardant Francis avec un sourire navré.

Maintenant, le voici debout, entre les lits. La sœur l'a obligé à enfiler une veste, parce qu'à la campagne les soirées seront fraîches et il a mis ses souliers, dont il a perdu l'habitude à force de se déplacer en pantoufles. L'étudiante a dit son prénom, un drôle de prénom étranger, on ne peut pas le retenir. Elle vient d'Irlande. Ce n'est pas la première fois qu'on voit des Irlandaises à la Fondation : les sœurs doivent avoir un contrat avec une paroisse de là-bas.

La porte s'ouvre. Dehors, l'été, la lumière. Un car attend sur le parking. Francis avance. Il a peur, le soleil est trop vif, ses souliers lui font mal, le chemin est long, et pourtant quelques pas seulement.

Il fait très chaud dans le car. Les pensionnaires qui partent en vacances sont serrés les uns contre les autres.

— Une heure qu'on attend, grommelle Francis. Je vais me plaindre.

Il crache de la salive dans sa paume et l'étale sur son visage pour se rafraîchir. Il regarde avec dégoût les femmes qui encombrent les banquettes. Toutes ces vieilles, ça promet ! Elles ont l'air abruti ou fielleux, et elles sont trop nombreuses, trop de noms, trop de visages, il s'y perd... La pire, c'est une dame minuscule, qui n'arrête pas de parler, d'une voix pointue. Elle refuse d'être appelée par son prénom, elle ne veut pas de familiarités, on doit lui dire Mademoiselle Cayeux. Et elle a l'air très informée. Elle explique que, si on ne part pas, c'est qu'un des bénévoles manque à l'appel.

— Il faut trois accompagnateurs, vous savez bien. Et l'un d'eux doit être un homme, pour s'occuper des messieurs, parce que, vous comprenez, ce n'est pas un travail de femme...

Francis ricane. Lilette et ses collègues ne font pas tant de manières : elles sont bien obligées de déshabiller certains types, de les laver, et elles répondent vertement aux plaisanteries salées qu'on leur lance. Mais à la Fondation, bien sûr, on est plus délicat... Il regarde l'Irlandaise qui se tient devant le car – une gamine qui va encore à l'école, sûrement ! Elle ne doit pas savoir grand-chose, celle-là...

— Et le troisième bénévole, voyez-vous, on dirait qu'il a fait faux bond. La sœur est partie téléphoner.

Dehors, le soleil écrase les carrosseries. Elles brillent d'un éclat brûlant qui blesse les yeux. C'est ainsi que Francis imagine l'enfer : une fournaise où le métal flambe. Ce parking est un lieu de nulle part, un endroit maudit, ça porte malheur de passer par là, on ne pourra plus revenir.

Près du car, une voiture démarre. Le conducteur est un jeune homme qui parle tout seul, en se penchant par la portière d'un air inquiet. À sa place, Francis arriverait à se dégager : il était très habile, un virtuose, avec la camionnette de Monsieur Édouard. Mais l'autre renonce, il sort sur le parking. Dès qu'on le voit mieux, on comprend qu'il n'est pas si jeune, malgré sa minceur et la frange de gamin qui lui mange le front. Il doit avoir passé la quarantaine, il est voûté, il a le visage fatigué, de lourdes poches sous les yeux.

— Pourriez-vous déplacer votre car ? Je n'arrive pas à sortir.

L'Irlandaise balbutie, avec son accent étranger, qu'elle ne sait pas conduire, il faut attendre la sœur. Francis ne va pas manquer une occasion pareille.

— Hé ! Ho ! Je vais te la manœuvrer, ta bagnole. Ça me connaît.

Sa voisine, Marcelle, une grosse vieille aux cheveux teints en roux, tend les jambes pour lui barrer la route, exprès. Francis la repousse, l'arrose de quelques injures choisies. Lorsqu'il parvient enfin à la portière, la sœur est déjà de retour, très énervée. Elle annonce que le garçon qui devait venir est malade, et pas moyen d'obtenir un homme en renfort, tout le monde est parti en vacances.

Pendant qu'elle continue à se plaindre, Francis essaie de sortir, sans attirer l'attention. Il veut regarder cette voiture de plus près : elle est très grosse, d'un beau gris argenté, une voiture de riche. Il se penche, il glisse, il manque le marchepied et se raccroche à la portière en catastrophe, tandis que toute sa provision de chocolat saute de sa veste et s'étale en bas, sur l'asphalte. La sœur pousse un soupir exaspéré, elle va tout confisquer. Mais l'homme est plus rapide, il ramasse les tablettes, il les lui rend.

— Toi, je t'aime bien, dit Francis.

L'autre le regarde longuement, d'un drôle d'air affamé. La sœur lui explique qu'ils partent en vacances à la campagne ; elle donne même le nom de la propriété. Un nom bizarre : les Roches Sourdes.

— Les Roches Sourdes ? Une maison grise, au bord d'une tourbière, n'est-ce pas ? De la bruyère et des ajoncs, une lande humide qui se termine en tourbière...

L'homme est tout ému. Il explique qu'il connaît cette maison : il y a passé des vacances quand il avait quinze ans, et sa mère y avait logé, des années plus tôt, pendant la guerre, parce qu'elle était la fille de communistes qu'on traquait. Une histoire compliquée, toutes les époques s'emmêlent. Francis perd le fil.

— Hé ! lance-t-il. J'ai une idée. Pourquoi tu ne viendrais pas avec nous ? Puisqu'il n'y a personne pour s'occuper des messieurs...

La sœur lui ordonne de se taire.

— Pourquoi ? Ça te fait peur, d'embaucher un inconnu ? Tu crois qu'il va filer avec la caisse ?

L'homme ne dit rien. Il semble attendre que quelqu'un prenne la décision pour lui. Il a toujours ce regard affamé. Un pauvre type, malgré sa grosse bagnole. Francis regagne sa place.

La sœur parle encore un long moment avec l'homme. Puis elle monte dans le car et s'installe au volant.

— Alors ? demande Francis, il va venir ?

La sœur ne répond pas. En bas, sur le parking, l'homme les regarde partir. De temps en temps, il remue les lèvres, comme s'il se racontait, tout bas, une histoire triste. Il ne se décide pas à retourner vers sa grosse voiture. Il reste là, les épaules voûtées, à les suivre des yeux.

*

Il se détourne enfin, à regret. Il regagne sa voiture où tout est brûlant, l'air surchauffé, irrespirable. Il se rappelle ses vains efforts pour se dégager.

— C'est comme un piège qu'on m'avait tendu, je ne pouvais pas sortir.

La phrase sonne dans le vide : voilà qu'il parle tout seul, comme une de ces personnes âgées ! Il met le moteur en marche, s'éloigne de l'hôpital. Mais l'image des vieillards le poursuit. Le gros bonhomme obèse, sa pauvre provision de sucreries, cette déclaration d'enfant : toi, je t'aime bien. Un autre vieil homme, assis à l'avant, très maigre, les doigts crispés sur une boîte à violon, les yeux fermés, le visage immobile, absent. Et les femmes, leurs cheveux rares, leurs joues fripées, leur regard avide ou perdu...

Il habite à quelques kilomètres, dans une autre banlieue. Il se gare devant sa pharmacie. La boutique est fermée, à cause des congés annuels ; derrière les anneaux métalliques, elle est noire et triste. Comme lui, elle ne va servir à rien pendant toute la semaine...

Il loge juste au-dessus, au premier étage. Son voisin de palier, un vieux garçon mélancolique, a laissé sa porte ouverte. Dès qu'il l'entend monter, il se précipite.

— Alors, Christophe ? Tu l'as conduite à l'hôpital ? Qu'est-ce qu'ils disent, les docteurs ? Je m'inquiétais...

Christophe, lui, s'est habitué à la dépression nerveuse dont souffre Claire, sa femme. Une ou deux fois par an, une crise plus forte, l'hospitalisation, la cure de sommeil, puis, lentement, le retour à une vie normale, mais fragile, protégée. Tout en rassurant son voisin, il regarde la peinture écaillée et les graffiti de l'escalier. Le quartier se dégrade, il devient difficile : on y voit de plus en plus de gens au regard vide qui ne travaillent pas, des jeunes qui rôdent autour de la pharmacie, agressifs ou hagards, avec des ordonnances falsifiées. Et comme eux, voici cinq ans, un soir, titubante, Claire...

— Je pourrai aller la voir ?

— Non, Paul, pas de visites.

L'autre balbutie des excuses geignardes : il ne voulait pas être indiscret, ce n'est pas sa faute si on l'a encouragé à se comporter comme un ami... Son long visage devient encore plus jaune. Christophe pense : il a raison, je n'ai pas su garder mes distances, sa solitude m'a touché, j'ai pris l'habitude de parler avec lui pour le réconforter. Et maintenant, je ne peux plus me dégager.

— Pas de visites, répète-t-il, plus doucement. Ce sont les ordres des médecins. Même moi, je n'aurai pas le droit de la voir avant dimanche.

Christophe écarte enfin ce malheureux, qu'il surnomme à part lui le pauvre Paul, et gagne son appartement. Il ouvre les fenêtres, il regarde les entrepôts gris et la rivière au bout du quai, droite et lente comme un canal. Voici longtemps qu'il a remboursé la pharmacie : il pourrait s'établir ailleurs, dans un quartier plus gai. Mais peut-être qu'il aime cette pauvre banlieue, comme on aime une fille sans beauté, justement parce qu'elle est

laide et qu'elle attend du secours. Son père ne comprend pas cela : il accuse Christophe de n'avoir pas d'ambition, aucun désir d'autre chose, jamais.

Si lente, la rivière. Et près des Roches Sourdes, les flaques dans la tourbe. L'eau immobile et noire, qui ne s'écoule pas.

Les Roches Sourdes... Christophe va chercher une carte, qu'il déplie sur la moquette, et il s'agenouille pour mieux voir, il lui faut un moment avant de trouver quelques points de repère : la route départementale, en rose, et les larges taches vertes qui figurent les eaux stagnantes. Alors tout lui revient, d'un coup. Le moutonnement de la lande, les arbres nains, les mousses trempées comme des éponges, et les minuscules tiges mauves des droséras, ces plantes carnivores.

Au bord de la route, dans un pli du papier, un maigre rectangle noir. Les Roches Sourdes... Le nom d'autrefois. Quand Christophe avait quinze ans, il a passé un été dans cet ancien orphelinat transformé en hôtellerie. Une grande bâtisse, avec pour seules pensionnaires quelques vieilles filles qui ne quittaient pas leurs chambres. Les religieuses, très âgées, trottaient dans les couloirs, en essayant de cacher qu'elles ne contrôlaient rien. C'était la cuisinière qui maintenait la maison, tant bien que mal. Elle avait son fils avec elle, un garçon plus âgé que Christophe, un sauvage, qui cachait un fusil sur la tourbière.

Des images se lèvent. Un trouble. Un mélange d'excitation et de panique, une sensation violente. Et ce n'est pas le passé, il n'y a pas de passé dans ce genre de rêverie. Le fils de la cuisinière, un garçon silencieux, au regard fuyant. Il guette le gibier avec son fusil. Il attend.

Qu'est-ce qu'il cherche ? Il ne parle jamais avec Christophe, mais il le suit sans cesse. Il ne le lâche pas. On dirait qu'il l'épie, comme on traque une proie.

Ce garçon inquiétant. Et il y a une fille, aussi. La première fille. La première histoire d'amour, la plus importante, inscrite au fond de l'être, chaque détail...

Yolande. Une fille chétive, craintive, elle n'a pas de famille, elle vient de l'Assistance. Elle est en apprentissage à la boulangerie du village, mais elle loge aux Roches Sourdes. Le soir, elle traîne sur la route, sans rien faire. Elle porte, malgré la chaleur, de grosses chaussettes en laine qui tombent sur ses chevilles. Sa bouche est gercée, comme si c'était l'hiver, et ses

mèches pâles pendent tristement le long de ses joues. Quand on lui parle, elle répond très lentement, en bégayant. Elle a vingt ans. Les gens disent qu'elle ne sait pas lire.

Un soir, Christophe s'en va traîner lui aussi sur la route. Son dernier soir aux Roches Sourdes : sa mère va plus mal, son père viendra le chercher le lendemain. La fille est là, triste, perdue, comme l'image de quelque chose en lui. Il s'approche, il lui propose une promenade sur la tourbière. Il a découvert des plantes qu'on appelle droséras ou rossolis, et qui mangent les insectes, il va les lui montrer : s'ils ont de la chance, ils verront les poils vénéneux se refermer sur une proie. Yolande écoute, avec crainte et respect.

Ils avancent entre les premières flaques. Christophe trouve une de ces touffes rougeâtres, et ils s'accroupissent l'un près de l'autre. Ils attendent qu'un insecte se prenne au piège. Ils attendent, mais rien ne vient, aucune proie. Le soleil va se coucher.

Soudain, un grand sursaut. Des coups de feu. On tire avec un fusil, tout près. On tire sur eux. La fille terrifiée se serre contre Christophe.

— Le fils de la cuisinière. Il tire sur nous, il va nous tuer...

Christophe ferme les yeux, pour rappeler l'excitation de ce moment. Rien à faire. C'est fini. Il est ici, dans son appartement, au-dessus de sa boutique, un pharmacien, il a plus de quarante ans. Et le téléphone le rappelle au présent. C'est son père. Il prétend qu'il veut des nouvelles de Claire, mais en fait, il quémade une visite, du ton larmoyant qui est devenu le sien. Christophe se hâte d'annoncer qu'il va peut-être partir quelques jours, il ne sait pas encore...

— T'en aller ? Comment ça ? Où donc ?

Son père le questionne avec avidité. Et Christophe n'a jamais su mentir. Il laisse échapper ce nom : les Roches Sourdes.

— Voyons ! ce n'est pas possible ! La seule fois que tu es allé aux Roches Sourdes, c'était cette année-là... Ne me dis pas que tu as oublié.

Cette année-là... L'expression rituelle, dans la famille, pour désigner l'année où la mère de Christophe est morte. Naturellement, Christophe n'a pas oublié. S'il a fait ce séjour aux Roches Sourdes, tout seul, quand il avait quinze ans, c'est parce qu'elle était déjà trop malade : on voulait l'éloigner.

— Tu te souviens comme elle avait insisté pour t'envoyer là-bas ?

Une insistance étrange, en effet. On aurait dit que sa mère l’envoyait en mission, pour qu’il découvre quelque chose : j’ai vécu dans cette maison, pendant la guerre, je veux que tu y ailles toi aussi.

Christophe regarde la carte. Il était là, avec Yolande, devant la plante carnivore.

— Tu ferais mieux de venir me voir, au lieu de retourner là-bas, dans ce lieu du passé. Si tu crois que c’est ça, être fidèle.

Mais Christophe garde les yeux fixés sur la carte. Il suit de l’index la route qui s’en va, d’un bord du papier à l’autre : elle tourne légèrement, elle ressemble à une veine vivante qui bat. Et les courbes de niveau, si fines : on dirait des empreintes digitales, ou ces plis que forme la peau, dans le creux de la main.

Être fidèle...

Christophe pose la main sur le papier, sur cette grande paume pâle de papier, ouverte contre la sienne.

On roule depuis très longtemps. La route tourne dans une campagne ennuyeuse qui ne semble pas réelle. Des forêts, des champs, des villages qui glissent et s'effacent sur les vitres du car.

La sœur est au volant. Francis ne la quitte pas des yeux. Il a conduit la camionnette de Monsieur Édouard pendant tant d'années. Et il était bon conducteur, il aimait ça, quand il accélérât et que les roues bondissaient sur la route.

Sur la banquette, devant lui, l'Irlandaise a d'abord voulu faire la conversation, en lançant de grands sourires à tout le monde. Maintenant, elle se tient tranquille. À côté d'elle, Élie somnole. Sa tête s'incline vers les cheveux roux de la fille ; elle les a noués en chignon, mais les épingles ont oublié une boucle qui se tortille dans le cou, à la rencontre des mèches grises.

À l'arrière, Mademoiselle Cayeux péroré avec autorité. Ses joues roses et ses yeux pâles lui donnent un faux air timide, mais elle sait tout, on n'entend qu'elle.

— J'ai appris qu'il y a un musée, au village. Nous allons nous cultiver. Tout près de la tourbière, savez-vous, il y avait déjà des hommes à l'Âge du fer.

— C'est quoi, l'Âge de fer ? demande Francis.

— Voyons, on vous a forcément appris ça, à l'école. L'Âge du fer a succédé à l'Âge du bronze, il y a presque trois mille ans.

Presque trois mille ans ! Francis tente d'imaginer comment les choses pouvaient bien être, en ce temps d'avant son temps à lui. Il a beau faire, il n'arrive à se représenter qu'une suite de jours obscurs. Des nuits plutôt, hantées de formes monstrueuses qui cherchent à le punir. Il ne sait pas ce qu'il a fait de mal, mais, si on le punit, sûrement qu'il est coupable...

— Il y a trois mille ans, les hommes ont commencé à travailler le fer pour fabriquer des armes.

Les armes des soldats. Nos vaillants soldats, comme on disait quand Francis était petit. Il y avait un soldat, il courait, tout le monde courait pour sauver sa vie. Et le sol s'est ouvert, les soldats sont tombés, ils ont été mangés. Il y avait une femme aussi, dans ce trou, sans laisser de traces. Et l'assassin...

— Oh, vous ! Arrêtez de remuer !

Mais Francis continue à s'agiter sur la banquette, afin de prouver qu'il est vivant. Il faut qu'il soit vivant. Il faut qu'il revienne à ce jour de lumière où Monsieur Édouard se rend à l'Assistance, pour choisir un apprenti livreur. Et il choisit Francis ! Francis et pas un autre ! Il l'arrache à l'Âge de Fer !

— On ne dit pas l'Âge de fer, mais l'Âge du fer. Tout le monde sait ça.

Mademoiselle Cayeux a la voix d'une institutrice qui prend le monde pour un tas de gosses stupides. Francis ne veut plus l'entendre. Il se tourne vers la fenêtre. La route traverse une lande monotone, à la végétation rase. Il n'y a rien à voir. Rien.

— On arrive, annonce la sœur. Voici déjà le village, et ensuite...

Dans le fond du car, une grosse handicapée rougeaude se met à scander :

— On arrive !

Une voix aiguë d'enfant. Ce n'est pas normal, dans ce corps énorme. Et il y a une autre infirme, encore plus inquiétante. Elle ne peut pas parler, mais elle pousse parfois des cris, en roulant des yeux sauvages. Francis sent la panique lui tordre le ventre. Une semaine avec ces vieilles...

— Et il n'y a personne pour s'occuper des messieurs !

Cette phrase ne l'amuse plus. Ce qu'il retient, c'est qu'il n'y a personne pour s'occuper de lui... On dépasse un gros bourg : des maisons sombres, sinistres. La lande reprend et, presque aussitôt, le car s'arrête. Francis aperçoit une bâtisse grise qui doit dater de l'Âge de fer. L'âge où nos vaillants soldats...

Élie pousse un grognement. Il frotte son visage contre l'épaule de la fille, il ne veut pas sortir du sommeil. Francis l'entend murmurer :

— J'aimerais rester ici. J'étais bien.

Mais déjà la fille se lève pour rejoindre la sœur ; elles ouvrent la portière du fond et commencent à faire sortir les vieilles. C'est de la folie, deux femmes seulement, dont une débutante ! On n'est pas en sécurité ! Francis aperçoit, derrière la grille, la grosse baraque grise où il faudra passer toute la semaine. Il a peur de cette maison. Peur de ces jours inconnus qui l'attendent. Ses ongles griffent le siège.

Les bénévoles finissent par y arriver. Mademoiselle Cayeux refuse la main qu'on lui tend, elle tient à se débrouiller seule ; du coup, elle laisse tomber son sac, et l'Irlandaise doit s'accroupir entre les roues pour en récupérer le contenu.

— Vous, les messieurs, lance la sœur, vous allez rester là, bien sagement. Je reviens vous chercher.

— Les messieurs ! Bien sagement !

Francis se met à rire. Sa peur est partie. Les femmes ont disparu dans la maison. Il est libre. Mais attention, la sœur va revenir.

Il se lève, en se tenant aux sièges, progresse jusqu'à la place du conducteur. Et là, il s'amuse à imaginer qu'il conduit. S'il essayait, pour de vrai ? La sœur n'a pas enlevé la clé de contact.

Soudain, il se décide, il tourne cette clé, et c'est comme autrefois, il sent le moteur frémir sous ses jambes. Tremblant d'excitation, il appuie sur l'accélérateur, et la machine bondit dans un soubresaut. Un moment de panique, la tentation de lâcher le volant ou de freiner, désespérément... Il résiste, tout le corps penché vers l'avant.

— Je me sauve !

Il serre fort le volant entre ses doigts. Peu à peu, il reprend confiance. Le car accélère. C'est bien. Il laisse les femmes derrière lui.

— Je me sauve ! Je suis sauvé !

La route traverse une lande, comme tout à l'heure. Un paysage triste, avec des fleurs mauves, et il vaut mieux que Francis n'essaie pas de les regarder car, dès qu'il tourne la tête, les roues s'en vont frotter le bord de la route, à droite, et parfois même à gauche, en faisant jaillir des gravillons. Ce qui est difficile, ce n'est pas de conduire, mais de bien calculer les distances.

Une voiture vient en face. Pas d'affolement ! elle est toute petite. Mais qu'est-ce qui lui prend de se jeter sur le car ? On va se faire tuer !

Francis écrase le frein. Le car fait encore quelques mètres en cahotant, avant de s'immobiliser contre le talus, à l'entrée d'un chemin de terre. Sur la route, la voiture revient. Un homme en sort. Francis entrouvre sa portière, il gueule, comme au bon temps de Monsieur Édouard, et tout son répertoire d'insultes y passe, contre ce chauffard, cet abruti, un vrai danger public, pas fichu de tenir sa droite ! Le conducteur ne répond pas sur le même ton. C'est un type trapu, avec une barbe en broussaille. Il détache chaque syllabe, comme si Francis était sourd.

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas besoin d'aide ? Ce ne doit pas être facile pour vous, de conduire ce car. Vous voulez que...

— Ta gueule ! beugle Francis, et il lui claque sa portière au nez.

L'autre reste un moment à le considérer, en se grattant la barbe. Puis il s'éloigne lentement, sa voiture se remet en marche, elle disparaît.

— Tu as vu, Élie, comme je lui ai parlé ?

Pas de réponse. Élie est immobile, les yeux fermés. Francis pense soudain : les bénévoles vont appeler les gendarmes, il ne faut pas rester ici. Il faut se cacher.

Il regarde le chemin de terre. C'est la solution, personne n'aura l'idée de s'aventurer par là. Il fait avancer le car sur cette piste. Elle est juste assez large, elle semble faite exprès. Les feuilles des fougères frôlent la carrosserie, des branches se prennent dans les roues, on a l'impression d'être un explorateur dans la jungle. Le car tangué doucement. De temps en temps, un cahot le soulève ou le fait plonger, et alors, on se croirait dans un bateau qui saute sur les vagues.

— La terre danse, la terre nous fait danser !

Francis conduit en chantonnant, l'âme en joie. Mais le chemin s'arrête. Impossible d'aller plus loin : le sol est tout défoncé. Des machines ont creusé la terre, elles ont ouvert de grandes tranchées au milieu des fougères. On aperçoit de la vase noire et de l'eau qui brille, au fond.

L'endroit semble abandonné. Qui pourrait les chercher ici ? Ils ont parcouru une longue distance depuis qu'ils ont quitté la route, plusieurs kilomètres sûrement.

— Allons, réveille-toi, Élie ! J'ai fait ça pour te faire plaisir. Tu voulais rester dans le car, tu l'as dit, je l'ai entendu. La sœur t'aurait forcé à descendre. Maintenant, on est loin d'elle. Tu es content ?

*

Élie soulève les paupières. C'est fini, la chaleur est partie. La chaleur a commencé à s'en aller quand la fille s'est levée. Elle s'est éloignée de lui. Alors, il a replié les bras, il a gardé les yeux fermés, pour conserver au moins un souvenir de cette douceur contre laquelle il a dormi. À présent il fait froid. Qu'est-ce qu'on fait ici, dans cette solitude ?

Francis ouvre la portière, et cela fait entrer tant de choses du dehors, la lumière, des odeurs d'herbes tièdes, des couleurs violentes, des crissements d'insectes. Élie se recroqueville sur la banquette.

— J'ai froid.

— Tu dois être malade, on crève de chaud. Allez, viens, on sort.

Mais Élie ne peut pas bouger. Il grelotte, il claque des dents. C'est tout son corps qui va se disloquer, qui appelle au secours. Cette fille, il a senti sa chaleur, il l'a perdue.

— Ne t'inquiète pas. Je te porterai. Un jeu d'enfant, pour moi. Je faisais toutes les livraisons de Monsieur Édouard, les cartons de bouteilles, les patates...

La voix de Francis ne veut pas se taire. Elle lui braille aux oreilles.

— Je te soulève comme un sac de patates.

Le bras de Francis lui tire l'épaule. Élie tente de se débattre et renonce aussitôt. Il ferme les yeux. Il se sent emporté, arraché à lui-même. Il s'abandonne. Et c'est comme dans le métro, une nuit. La même panique. Une bande l'a pris en chasse, on s'amuse à le pousser par-derrrière, sur le quai. Il est saoul, il glisse, il ne peut se retenir à rien, il cesse de lutter, il va tomber sur les rails, il va mourir, c'était ça qu'il cherchait, et pourtant il avait cette musique en lui. Il tombe.

— Et voilà ! glapit Francis.

Élie ouvre les yeux. Il a l'impression d'avoir fait une chute terrible, mais il est toujours vivant. Près de lui, contre son visage, une touffe de bruyère, d'un mauve intense. Il la caresse du bout des doigts. La tige est tiède.

Il se redresse un peu. Derrière les bruyères, il aperçoit des herbes hautes. Une prairie, une friche plutôt, de grosses mottes irrégulières sur un sol tout crevassé. Rien d'autre, aussi loin que le regard peut aller.

— Impossible d'avancer plus loin, explique Francis. Ils ont ouvert un chantier, au bout du chemin. On va rester ici. C'est un joli coin, tu ne trouves pas ? Toutes ces fleurs, ces papillons. Regarde. Tu es content d'être avec moi ?

*

Élie marmonne qu'il est content. Mais Francis voit bien qu'il tremble. Il faut qu'ils mangent, tous les deux, ça leur fera du bien.

Il retourne vers le car. Dans le coffre, au milieu des sacs et des valises, il trouve, comme il l'avait prévu, des cartons de nourriture. De quoi tenir longtemps. Il prend un paquet de biscuits fourrés à la confiture et une bouteille de vin, coiffée d'une capsule en plastique qu'il sera facile de faire sauter d'un coup d'ongle. Puis il se laisse tomber à côté d'Élie, sur la mousse, près de ces fleurs mauves qui ont un parfum sauvage, un peu triste. Il mâchonne une galette : la pâte colle à ses gencives, c'est délicieux. Il ouvre la bouteille de vin.

— Non, gémit Élie, je ne peux pas boire, je ne dois pas.

— Qu'est-ce qui te prend ? Le vin, c'est bon pour la santé, c'est un fortifiant.

Francis avale une grande gorgée pour donner l'exemple. Le vin lui chauffe le ventre, le soleil brûle sa peau. Un vertige très doux fait tourner le ciel, où s'effiloche un nuage pâle. Le visage d'Élie, près du sien, ressemble à ce nuage : il s'efface lentement, et bientôt Francis ne le voit plus.

Dans la grande maison grise, personne n'a pris le temps d'ouvrir les volets pour dissiper l'odeur triste de renfermé qui s'attarde. La sœur est au téléphone. Les autres femmes se sont réfugiées dans la cuisine, autour d'une table en Formica. Une mouche se cogne au plafond, près d'une ampoule électrique qui se reflète, minuscule, dans les lunettes de Mademoiselle Cayeux.

Brusquement Lucie, une des handicapées, s'agite dans son fauteuil roulant. Ses bras décharnés battent l'air, elle renverse le visage en louchant. Avec de grandes contorsions, elle arrache à sa gorge un gargouillis râpeux. Personne ne comprend ce qu'elle cherche à dire.

— Attendez que j'avance mon carrosse ! lance Germaine.

Le carrosse de Germaine, c'est son fauteuil roulant. Elle agite une main contre son oreille.

— Allô, allô ! Qu'est-ce qu'elle veut, ma copine ?

Lucie ne bouge plus. Germaine se passe la langue sur les lèvres :

— Elle veut manger. C'est ça qu'elle avait dit. La preuve : moi aussi, j'ai faim.

— Désolée, dit la sœur, en rentrant dans la pièce. Toutes nos provisions sont restées dans le car, et l'épicerie la plus proche est au village, à trois bons kilomètres.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va devenir ? On va mourir de faim !

Une panique fait frissonner les vieux visages ; les doigts tachés de brun se referment, comme pour protéger âprement quelques maigres réserves. La peur de manquer, de ne pas trouver de quoi se nourrir, la peur la plus ancienne et la plus animale.

— Ne dites pas de bêtises, coupe la sœur. Je viens de prévenir la gendarmerie. Le brigadier sera ici dans quelques minutes. D'autre part, j'ai

pris sur moi d'appeler ce pharmacien, puisqu'il m'avait laissé son adresse. Il va venir, avec sa voiture. Il nous aidera.

— Vous savez bien, explique Mademoiselle Cayeux de sa voix compétente. Le monsieur de ce matin, sur le parking. Il avait proposé de venir nous aider, mais il n'était pas sûr...

— Victoire ! rugit Germaine. Ma copine Lucie va pouvoir manger. Et moi aussi. Regardez ce que j'ai trouvé...

Elle brandit un sachet. Mademoiselle Cayeux s'en saisit, remonte ses lunettes, lit l'étiquette à haute voix. *Le régál du chasseur, la bonne saveur des soupes d'autrefois, aliment déshydraté...* Sur l'emballage sourit un colosse barbu, affublé de bottes verdâtres, qui porte un fusil en bandoulière.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il est vide. On l'a déjà ouvert, il ne reste rien.

Germaine éclate d'un rire strident. Son gros visage est congestionné, elle hoquette.

— Qu'est-ce qu'on rigole ! Allô, allô ! Lucie, tu entends ? Le chasseur est vide ! Il n'y a plus rien dedans !

Marcelle attrape l'emballage, le froisse contre sa paume. Ses doigts s'acharnent sur le sachet, ils le mettent en lambeaux. Il perd son visage, le chasseur, les ongles rouges lacèrent son corps. Bientôt, il n'est plus qu'un tas de papiers déchiquetés sur la table.

— Ne nous agitions pas ainsi, proteste Mademoiselle Cayeux. La Providence veille. Nous n'avons rien à craindre.

Elle lève un doigt solennel vers le plafond, en promenant à la ronde un regard lumineux. Puis son doigt s'abaisse ; il caresse avec tendresse la médaille qu'elle porte au cou, au bout d'une chaîne dorée.

— N'est-ce pas, ma sœur ? Le Bon Dieu n'abandonne jamais personne.

La sœur murmure un assentiment vague. Les certitudes de Mademoiselle Cayeux n'ont pas l'air de la réconforter beaucoup. On entend une voiture qui ralentit, qui s'arrête. Les gendarmes, enfin ? Germaine pousse son fauteuil vers la fenêtre ; elle observe à travers les fentes des persiennes.

— Ma parole ! Le chasseur !

Des pas grincent sur le gravier de l'allée. Un homme entre dans la cuisine. Germaine a raison, c'est bien le chasseur, celui de l'emballage. Il a les mêmes bottes, la même barbe broussailleuse, mais il ne tient pas de fusil, il est plus lourd, et il ne sourit pas.

— Qu'est-ce qu'on rigole ! Le chasseur ! Celui qui est vide...

Germaine en pleure de rire, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil. L'homme reste interdit. Son regard hésite, s'arrête sur Germaine, sur Lucie, se heurte aux volets clos. Quand il parle enfin, sa voix ressemble à son regard, indécise et fuyante, on l'entend à peine.

— Je voulais vous prévenir... Je viens de croiser votre car sur la route qui traverse la tourbière. Il roulait complètement à gauche, nous avons failli avoir un accident. C'était un homme très âgé qui conduisait. Cela m'a paru bizarre et j'ai pensé que je devais...

Il ne finit pas sa phrase. Il suit des yeux cette mouche qui tourne : elle se cogne aux murs, au plafond. Qu'est-ce qu'on ressent, quand on est un insecte, fasciné par un filament lumineux ? quand on ne trouve pas la délivrance ? Il ouvre la fenêtre, repousse les volets. Le soleil éclaire les meubles. Certains ont été remplacés, mais l'ensemble est toujours aussi laid qu'autrefois. La table en Formica, les chaises dépareillées, le buffet bancal, avec sa corniche prétentieuse. Dans le salon, peut-être que les choses n'ont pas changé davantage, peut-être que les photos des orphelines sont encore alignées sur les murs, dans leurs vieux cadres.

Il se présente gauchement, en ne donnant que son prénom, comme un enfant :

— Je m'appelle Marc. J'ai longtemps vécu dans cette maison. Je n'y étais pas revenu depuis que votre Fondation l'a achetée. Ma mère était cuisinière ici, et nous logions...

Encore une phrase qu'il laisse inachevée. Sa vie n'intéresse personne. Les femmes parlent toutes à la fois, elles essaient de lui expliquer quelque chose, mais il ne comprend rien, même s'il saisit des bribes, de temps en temps :

— Et le troisième bénévole a fait faux bond, un jeune, un garçon...

Une des vieilles dames torture entre ses doigts un sachet en papier qu'elle a mis en lambeaux. On devine encore quelques fragments du

dessin : un visage froissé, déchiré.

— Il y avait un pharmacien, dans une grosse voiture, il va venir...

Qu'est-ce qu'elles racontent ? Appuyé contre la fenêtre, il assemble des phrases, au hasard : un jeune, un garçon, il va venir...

Elles parlent de plus en plus fort. Marc a mal à la tête, il voudrait être ailleurs. Son regard tente de s'échapper, il fait le tour de la pièce, se cogne contre les meubles, comme la mouche qui cherchait la fenêtre. Son regard captif voudrait s'enfuir, comme un insecte.

— La sœur a prévenu les gendarmes...

Marc n'écoute plus. Il se répète : un jeune, un garçon, il va venir. Ces mots n'ont pas de sens. Il n'aurait jamais dû retourner ici, dans cette cuisine : il y a passé trop d'heures, quand il était adolescent, à aider sa mère, qui préparait les repas. La tristesse d'autrefois y est restée. La même tristesse, presque oubliée, mais elle n'était pas morte, elle était restée ici, entre ces murs qu'on a forcément repeints, depuis tant d'années, mais on leur a laissé la couleur ancienne – un beige terne, voilé de brun.

— Ils sont partis avec toutes nos provisions dans le car...

La tristesse d'autrefois, telle une mouche qui se cogne, sans pouvoir sortir. La tristesse, et d'autres sentiments confus. De si longues heures, le front contre la vitre, à guetter, comme un chasseur, attendant le retour de quelqu'un qui n'est pas revenu, qui ne reviendra jamais.

— Si ça continue, on va mourir de faim...

Dans cette cuisine, un jour, quand il était enfant, une femme est entrée. Une apparition à peine entrevue, une figure douce dont le mystère le hante encore, après tant d'années. Une femme. Elle s'est penchée sur lui avec tendresse. Elle était belle, et si triste...

Un peu plus tard, le même jour, elle s'est promenée avec lui dans le jardin. Soudain, comme une fée, elle a sorti de son sac un paquet, enveloppé dans du papier brun. Le premier cadeau dont il se souvienne. Le premier peut-être qu'on lui ait jamais fait. Mais un cadeau étrange. Un objet mystérieux, dont il n'a pas compris le sens.

Elle a dit :

— N'oublie pas.

Elle a posé le paquet dans sa main et elle est partie, si vite, avant qu'il ait pu répondre.

Bien des années plus tard, un autre visiteur est venu déchirer la solitude. Le fils de cette femme, Christophe. Il a passé ici quelques semaines de vacances, en été. Un garçon de quinze ans. Il aurait fallu lui parler...

Christophe est parti, lui aussi, trop vite, sans qu'on puisse rien lui dire. Dans la cuisine des Roches Sourdes, il n'est resté qu'un chasseur vide, comme dit la grosse infirme. Elle a raison : si ça continue, on va mourir de faim. Une si longue attente qui recommence. Tant de fidélité, pour rien.

Francis gémit. Le soleil est trop fort, la lumière brûle ses yeux et s'enfonce jusqu'à son cerveau. Il explore son visage, avec les doigts. Pas de plaie, et pourtant... Il doit être blessé au cerveau, comme nos vaillants soldats, à l'Âge de fer. Et il pleurerait bien, tout doucement, sur sa pauvre tête éclatée. Il y a des brins d'herbe entre ses cheveux. La terre tiède monte vers lui, la terre vient le prendre... Personne pour le sauver. Élie s'est endormi, il ronfle.

— Il dort toujours, lui. Il dort bien tranquille, pendant que moi...

Francis aperçoit des fourmis. Elles cheminent, fébriles, au milieu des brins d'herbe. Plus il les regarde, plus elles sont nombreuses. La terre grouille de fourmis.

— Non !

Il a hurlé, si fort qu'Élie se dresse, en articulant quelques mots incompréhensibles. Une langue étrangère, gutturale. Ses longs doigts s'agitent. On dirait les pattes d'un poulet qui se débat. Il geint, des frissons courent sur son visage, comme s'il luttait contre quelque chose de terrible. Puis il ouvre les yeux. Des yeux blancs qui ne voient rien.

— Au secours !

Quel secours ? Qui ? Francis fouille ses poches. Il lui faut du chocolat, c'est la seule défense possible, du chocolat dans sa bouche, la présence rassurante du chocolat qui fond. Mais le chocolat est resté dans le car. Heureusement, dans sa poche de pantalon, il y a l'écharpe roulée en boule, la belle écharpe que Monsieur Édouard portait toujours, même en été. Monsieur Édouard, la voix rassurante de Monsieur Édouard, son torse puissant, couvert de poils... Francis enroule l'écharpe autour de son cou. Elle le protège. Il entend Élie, près de lui, qui se réveille lentement.

— Je crois que j'ai dormi. J'ai eu un rêve.

— Moi aussi, je crois que j’ai rêvé. J’ai vu des choses. J’ai eu très peur et je ne sais même plus pourquoi.

— Ce doit être le vin.

— C’est le soleil, plutôt. Regarde. Il tombe droit sur nous.

— Il ne faut pas rester ici.

Francis se relève. Le soleil martèle son dos, la sueur coule jusque dans sa bouche, elle est salée. Il se dirige en titubant jusqu’au car. Il cherche sa valise dans le coffre. Il ouvre plusieurs bagages, pleins de lainages qui sentent fort la savonnette. Ça doit appartenir aux vieilles. Par cette chaleur, elles sont folles !

Un sac en toile contient des vêtements plus légers, une paire de sandales, un soutien-gorge minuscule, avec de petites fleurs roses, brodées sur la dentelle. Francis caresse du doigt le tissu satiné. Ça lui rappelle des choses très anciennes : le dortoir de l’Assistance, les vêtements de femmes qu’on volait sur les fils, après la lessive. On les cachait le soir entre les draps. Les grosses plaisanteries de la chambrée, le trouble, les rires gênés.

— Un pauvre vêtement sans défense, chuchote-t-il, au bord des larmes sans savoir pourquoi.

Il le fourre dans sa poche, puis referme le sac en hâte, comme si quelqu’un le regardait. Il renonce à chercher sa valise. D’ailleurs il ne sait plus pourquoi il voulait la prendre. Il retourne près d’Élie qui s’est redressé sur son coude et regarde d’un œil vague la friche déserte, au bord du chemin. Il ne s’intéresse à rien, comme d’habitude. Francis a l’impression d’être seul au monde.

Et maintenant, quoi faire ? Manger, boire et dormir ? Mais si la peur revenait, la peur...

À l’hospice, la télé, les disputes pour rien, le repas du soir à six heures, les comprimés, la journée qu’on aide à finir, sans histoire et sans panique. Ici, il n’y a rien à faire. On est libre, mais on est tout nu.

Un papillon se pose sur une fleur rosâtre. Ses ailes pâles s’ouvrent et se referment.

— J’ai peur, Élie. Regarde...

La trompe du papillon s’active sur la fleur. Quand il referme ses ailes, ça fait un claquement léger, presque imperceptible. On dirait deux mains

minuscules qui applaudissent et, dans la prairie, d'autres mains invisibles leur répondent. Des milliards d'existences fugitives, qui grouillent là, partout. Elles vivent, elles meurent, elles n'ont pas d'importance.

— Je ne sais pas dire, articule Francis. J'ai peur et je ne sais pas dire.

Il a mal à la tête. Le papillon lui semble énorme. Ses pattes tremblent sur la tige. Une vie condamnée qui n'en finit pas de se débattre dans la vibration du soleil.

— En ville, Élie, on ne se rend pas compte, avec les horaires, la télé, toutes ces inventions pour protéger les gens, pour leur faire croire qu'ils sont importants, qu'ils ont une histoire. Une histoire que quelqu'un pourrait raconter. Mais, si tu te places du point de vue des insectes, de leur point de vue à eux...

Il bredouille. Il fait trop chaud. La panique creuse en lui de profondes lézardes que les mots recouvrent maladroitement, comme la croûte trompeuse d'un vernis.

— Les insectes, ils vont finir dans une toile d'araignée, tout rongés, les ailes par terre, et ça ne compte pas, ça n'est pas une histoire, personne ne regarde. Et nous peut-être, notre vie à nous...

Il s'interrompt. S'il va jusqu'au bout de cette phrase, il ne pourra plus chasser la terreur, elle restera collée à lui.

— Va-t'en.

Au bord de la fleur, l'insecte palpite encore, deux ou trois battements, puis s'envole vers les herbes hautes et se pose sur une touffe blanche qui ressemble à un bout de coton. Francis se retourne vers Élie. Il tremble toujours. Comment peut-il avoir si froid, sous ce soleil ?

— Tu devrais boire encore un peu. Le vin, c'est ce qu'il y a de mieux.

Il lui tend la bouteille. Élie la porte à ses lèvres, boit longuement, referme les yeux sans dire un mot. Il a vraiment l'air malade. Peut-être qu'il va mourir. Et personne pour le soigner. Rien que ces insectes méchants qui crissent dans l'herbe. Francis ne veut pas voir ça : Élie en train de mourir, et les insectes, ensuite, qui viendront, les fourmis, les mouches... Il va s'enfuir en courant, très loin d'ici.

Il se relève péniblement. Il longe le car. Ses jambes tremblent, mais il avance. Il ne doit pas se retourner. Il sent la peur, comme une présence,

derrière lui, qui le poursuit.

— Va-t'en !

Le voici sur le chantier, et la terre devient molle sous ses pas. Elle est très noire, gorgée d'eau, il n'a jamais rien vu de pareil, une boue pâteuse qui colle à ses souliers, Francis a du mal à soulever ses pieds. Parfois, elle s'enfonce sous son poids, il glisse. Mais il se redresse et se remet en marche, en poussant des cris, comme un animal.

Un animal, c'est ça qu'il est, rien d'autre. Une chose terrible le poursuit. C'est l'Âge de fer, il pleut du fer sur nos vaillants soldats, il pleut du fer sur tout le monde, et aucun secours n'existe. Il y a de grands trous dans le sol. Il ne faut pas tomber dedans. L'assassin va revenir. Il faut courir pour sauver sa vie, courir droit devant soi, sans s'arrêter.

*

La bouteille vacille sur la mousse. Élie tend le bras pour la retenir. Trop tard, la voici qui bascule. Elle roule, puis s'immobilise, après un dernier sursaut qui la vide à moitié.

Francis est parti depuis longtemps. Élie est seul sous le brasier du ciel. Il a froid, malgré le soleil. Il tremble. Il n'aurait pas dû boire ce vin. Il a mal à la tête, et encore plus soif qu'avant. Avec les médicaments qu'il prend, l'alcool doit être dangereux. Il a soif.

Il détourne les yeux de la bouteille et regarde la friche, derrière le chemin. Quelques buissons, et surtout des herbes hautes, de grosses touffes, séparées par des crevasses qui ressemblent à de petits cratères.

Cela moutonne, à perte de vue, et c'est paisible et beau, et c'est sauvage aussi. On dirait une musique triste, un de ces chants de deuil qu'inventent les exilés, le soir, en terre étrangère, et qui gonflent le cœur d'un désir vague.

— J'aurais pu l'écrire. Je sais que j'aurais pu.

Les yeux d'Élie reviennent à la bouteille de vin. Il ne doit pas y toucher. À l'hospice, on lui a dit qu'il ne devait plus boire, plus jamais d'alcool, pas même un fond de verre, rien. Il ne doit surtout pas la regarder, cette bouteille, sinon, il le sait, les choses se passeront comme autrefois, quand il

faisait encore partie de l'orchestre. Le matin, tout allait bien, une fois dissipés les restes du mauvais sommeil : il avait devant lui une belle journée prometteuse avant le concert du soir. Mais, vers midi, c'était plus fort que lui : le premier verre, le meilleur, celui qui vient après l'attente, comme une délivrance. Le premier verre, la joie intense du corps qui reconnaît son poison. Ensuite, impossible de s'arrêter. On a fini par le chasser de l'orchestre, et c'était justice, il ne faisait plus rien de bon.

— Et pourtant, j'aurais pu.

Son regard va de la bouteille à cette friche. Une terre sauvage et belle, qui chante sous le soleil. Les aigrettes blanches se balancent, elles appellent. Elles répètent son prénom comme une prière : sauve-nous, Élie, garde-nous, ne laisse pas notre voix se perdre.

Il frissonne. Francis ne revient pas. Et les autres, les deux bénévoles, la sœur et la jeune fille, où sont-elles ? Pourquoi l'a-t-on laissé seul ici ? Il a si froid.

— J'ai soif.

Une étoffe chiffonnée a glissé de la poche de Francis quand il s'est relevé. Un sous-vêtement de femme, avec de petites fleurs brodées. Le regard d'Élie caresse le tissu. Il se souvient de l'histoire du roi David. Lui aussi, David, quand la vieillesse est tombée sur lui, il avait froid, il tremblait, ses amis le couvraient de manteaux sans réussir à le réchauffer. Alors, on chercha une jeune fille vierge.

Elle avait été choqué autrefois, en lisant ce texte : un vieux dégoûtant, le roi David ! Mais maintenant...

Le petit vêtement est là, en plein soleil. Il doit être tiède et très doux. Élie voudrait le prendre entre ses doigts, le poser contre sa joue. Il a si froid. Il voudrait que quelqu'un le réchauffe. Une fille.

— Je voudrais...

Les fleurs brodées brillent dans le soleil, sur le tissu satiné, comme une promesse de douceur qu'une fille aurait laissée, exprès, pour le consoler. Derrière le chemin, il y a la lande, la bruyère, les hautes herbes qui se balancent dans la lumière. Leur musique fragile à écouter, à garder.

— J'ai soif.

La bouteille est ici, près de lui, beaucoup plus près que l'amour et que la musique, beaucoup plus près que tout. Elle est encore à demi pleine, même si une partie du liquide s'est répandu sur le sol. Près du goulot, sur la mousse sèche, il y a une tache sombre.

— Le vin a coulé dans la terre.

Le vin s'est enfoncé jusqu'au pays obscur où dorment les démons. La vieille soif s'éveille. Les démons vont monter à la surface. Les démons ont soif, et ce sera comme autrefois, ils vont prendre possession d'Élie, s'emparer de son corps, de son âme. Rien n'existera plus de ce qu'il aime, ni la musique, ni la douceur d'une fille.

— Je voudrais...

Il se débat encore, mais il est seul. La musique et la douceur sont trop loin. Élie n'a pas le courage de se mettre en marche pour avancer vers elles. Il faudrait y croire beaucoup plus fort, et il n'a jamais eu de force en lui, ni de foi. Il a froid. Et la seule chaleur qu'il espère à présent, c'est celle du vin, quand il coule dans la gorge. Ou alors, il faudrait que quelqu'un vienne le chercher, tout de suite. Quelqu'un. Cette fille peut-être, avant qu'il soit trop tard.

Dans la cuisine des Roches Sourdes, le brigadier vient d'arriver. Il essaie laborieusement de démêler les informations qu'on lui donne, en un flot confus, interrompu parfois par les cris de Lucie, la malade hagarde en fauteuil roulant.

— Qu'est-ce que tu fais là, Marc ? lance-t-il soudain. Tu n'habites pourtant plus ici ! Tu reviens sur les lieux de tes crimes ?

Il rit bruyamment de sa plaisanterie. Marc, toujours appuyé à la fenêtre, ne parvient pas à grimacer un sourire. Autrefois déjà, à l'école, ce garçon rougeaud le poursuivait d'une affection gluante. Quand on le repoussait, il était capable de toutes les méchancetés sournoises, puis il exprimait bruyamment son repentir, il revenait à la charge, avec son amitié importune... Les deux hommes sont adultes depuis longtemps, le brigadier est marié, père de famille, mais la vieille tension renaît entre eux, chaque fois qu'ils se rencontrent.

— Et toi, tu mènes brillamment l'enquête ?

L'autre devient encore plus rouge. Il est vexé, comme autrefois, et certainement, s'il peut, il essaiera d'être désagréable. C'est stupide de lui avoir répondu sur ce ton : ne finit-on jamais d'être des enfants frustrés ?

— J'ai croisé leur car devant ce chemin, tu sais, celui qui mène au chantier de tourbe. Je me demande s'ils ne s'y sont pas engagés.

— Le chantier de tourbe, vraiment ?

Le brigadier éclate d'un rire forcé :

— Au printemps dernier, mesdames, mon ami Marc ici présent, notre intellectuel, s'est adressé à un journaliste. À force d'articles et de pétitions, il a réussi à paralyser un chantier de tourbe. Depuis, il ne parle plus que de ça, c'est une obsession. Le voilà qui imagine que vos petits vieux...

Marc en a assez, il sort de cette cuisine où il n'aurait jamais dû revenir, il claque la porte, ses bottes écrasent le gravier, il s'en va. Mais la religieuse le suit sur l'allée. Elle lui souffle qu'elle est inquiète : on perd du temps, ces vieillards sont fragiles, ils sont en danger, tout seuls, en pleine nature. Pourquoi n'irait-il pas jeter un coup d'œil sur le chemin dont il a parlé ? Elle n'envisage même pas qu'il puisse refuser :

— Attendez donc ici. Je vais vous envoyer la petite. Il vaut mieux qu'elle vous accompagne, sinon ils auront peur de vous.

Il se résigne et il attend près du portail, le dos tourné à cette maison dans laquelle il a passé trop d'années avec sa mère. Il n'a pas connu l'époque où des enfants y vivaient ; cela aurait été plus gai. De son temps, c'était une pension tenue par des religieuses, hantée par des personnes âgées. Une atmosphère pesante. Des soirées qui n'en finissaient pas. Dès le printemps, il étouffait, à suivre des yeux, interminablement, les sœurs et les pensionnaires, qui se traînaient dans le jardin. Toutes ces vieilles femmes.

— Monsieur...

La jeune fille est près de lui. Dans la cuisine, il avait à peine remarqué sa silhouette timide. Maintenant, il la regarde mieux. Elle a des cheveux châtons, des yeux très verts. Elle lui sourit, elle est tout illuminée de bonne volonté. Mais, dès qu'elle aperçoit sa voiture, elle recule.

— Vous avez des chiens, à l'arrière. Je suis un peu effrayée par les chiens.

Elle s'installe quand même à côté de lui, très raide, les épaules serrées, en jetant un regard inquiet au canif ouvert qui traîne dans la boîte à gants. Elle se force à lui sourire. Cette docilité craintive agace Marc, tout l'agace, il a mal à la tête, il voudrait être ailleurs.

— Dans mon pays, on se moque, parce que je suis effrayée.

Une étrangère. Les mots rendent un son rugueux dans sa bouche.

— Je viens d'Irlande. Je fais un stage ici, pendant l'été, avec les sœurs. Et si les choses se passent bien...

Elle n'en dit pas plus. Ses doigts chiffonnent l'étoffe claire de sa robe. À l'arrière, les deux chiens roux poussent des cris d'excitation qui ressemblent à des sanglots.

La route avance, toute droite. Les arbres deviennent plus rares. Le regard se libère, il s'élance au-dessus des bouleaux nains et de la bruyère, il court jusqu'aux lourdes mottes gorgées d'eau. C'est la grande tourbière qui commence. Marc serre les doigts sur le volant. Quelque chose chante en lui, passionnément : ceci est mon pays, mon pays, ma patrie de terre sombre et d'eau, pour toujours.

— En Irlande, il y a des tourbières aussi, n'est-ce pas ?

— Tourbière ?

Elle ne connaît pas le mot. Il essaie de lui expliquer :

— Ce que vous apercevez, au bord de la route, on dirait de l'herbe, mais ce sont des joncs. Le sol est trempé, il y a de gros coussins de mousse qui retiennent l'eau comme des éponges. Dessous, vous trouvez de la boue très noire. C'est ça, la tourbe.

— Je comprends. Il y a un endroit comme celui-ci, pas loin de ma maison. Les vieux disent qu'on trouve des étranges choses dans la boue. Même des animaux du passé, très bien préservés. Ils disent que c'est à cause de cette boue.

Il engage la voiture sur le chemin de terre. Les chiens se remettent à gémir : ils étouffent, ils voudraient courir en liberté sur la tourbière. Et Marc pense : moi aussi, j'ai ce désir en moi, comme une fièvre. Je n'étais pas à l'aise dans cette cuisine, parce que j'y ai passé tant de jours, autrefois, à aider ma mère, en luttant contre des choses en moi, que je ne comprenais pas ; je cherchais la sortie en me cognant aux murs, comme la mouche contre la lampe. Mais la fenêtre est ouverte, c'est fini, le passé ne fait plus mal. Je suis là, sur cette terre que j'aime, je ne mourrai jamais.

La fille grimace, cramponnée à son siège. Marc, lui, a envie de rire : ce sont de bonnes secousses, qui vous malmènent et vous balancent, c'est vivant !

— Ce chemin a été ouvert l'an dernier, quand on a commencé à extraire la tourbe avec des machines. Mais j'ai réussi à arrêter les travaux. Je ne veux pas qu'on abîme ma tourbière.

Tout en parlant, il regarde les fougères, au bord du chemin. Elles sont si hautes qu'un adulte pourrait s'y cacher. Il frissonne d'impatience, à en avoir presque mal. Il voudrait sortir avec ses chiens, écarter ces feuillages, et

marcher, droit devant lui. Sentir le sol spongieux s'enfoncer sous ses bottes, entendre le bruit des mousses écrasées. Puis s'accroupir et rester là, sur la terre humide, immobile comme autrefois, à guetter, serrant entre ses deux mains son fusil tendu.

Derrière lui, ses chiens gémissent plus fort.

*

On vient. Une voiture approche, sur le chemin. On vient pour empêcher Élie de boire. Tout à l'heure, il appelait au secours, mais à présent, trop tard, les démons ont pris possession de son corps, ils exigent leur ration, celle qui fera de lui une loque pantelante. Tant qu'ils ne l'auront pas terrassé, il faut qu'il boive, encore et encore. Personne ne peut le forcer à s'arrêter, il en mourrait.

Les choses sont allées très vite, dès qu'il s'est décidé à vider la bouteille abandonnée sur la mousse. Il a senti une énergie nouvelle envahir son corps. Il s'est relevé, ses jambes ne tremblaient plus, il a marché jusqu'au car, il a trouvé tout de suite le vin, dans le coffre. Du vin rouge, bien sombre. Il a réussi à faire sauter le bouchon en plastique. Il a bu.

Il a vidé la bouteille, le liquide l'a brûlé, il s'est perdu dans ce feu. Non, il s'est trouvé. Ensuite, il s'est perdu de nouveau. Il a oublié qui il était, la brûlure du vin a pris possession de lui. Et c'était comme la musique autrefois, aux jours heureux : une force qui passait à travers lui, et il s'abandonnait, il s'ouvrait tout entier pour la laisser parler. Un bonheur surhumain l'emplissait alors. Il était en transes, comme un médium.

Maintenant, cette impression triomphale s'est dissipée. Il ne reste plus que le besoin d'achever ce qui lui reste de conscience, jusqu'au moment où il s'écroulera. Boire jusqu'à ne plus distinguer le Juste du Bourreau...

Les doigts crispés sur une autre bouteille, il écoute le moteur qui vient. Toutes ses vieilles ruses lui reviennent à l'esprit. Les cachettes où il entreposait ses réserves, pour pouvoir boire pendant le concert : un soir, c'était dans l'étui d'une contrebasse. Et dans le métro, son habileté à trouver les recoins où se dissimuler. Il n'y a pas plus rusé qu'un ivrogne !

Il se met à penser très vite. Malgré l'ivresse, son esprit est merveilleusement agile. Malgré l'ivresse ? Au contraire ! c'est la boisson qui délie son cerveau et lui donne cette lucidité ! La terre chancelle, mais tous les démons sont là, qui le soutiennent. Ils lui montrent ce qu'il faut faire. Enfonce-toi dans ces fougères, vite, pour qu'on ne te voie pas !

Élie disparaît dans les fougères au moment où la voiture arrive sur le chemin. Elle continue sans s'arrêter. Les démons sont toujours de bon conseil !

Il avance au milieu des feuillages et ressort de l'autre côté, dans la lumière. Il est au bord de la prairie qu'il regardait tout à l'heure, et ce n'est pas une prairie, mais une friche pleine de crevasses. Il y a de l'eau partout, des trous de vase noire entre les touffes d'herbe.

Élie porte la bouteille à ses lèvres. Et voici, il s'abandonne, il se livre au vin. Que le vin joue avec son âme, comme la musique autrefois ! La musique est partie. Que le vin baigne son âme, qu'il la brûle, qu'il en fasse ce qu'il veut ! C'est la fête des Sorts, le grand Carnaval, chacun porte un masque, et l'on doit boire, boire, jusqu'à ne plus distinguer le Juste du Bourreau.

Il regarde les hautes herbes et cette terre gorgée d'eau. Certaines tiges portent des aigrettes blanches : on dirait du coton, ou plutôt ces houppettes que les femmes employaient pour se poudrer le visage. Il y avait une petite fille qui jouait à se maquiller, quand ses parents étaient sortis. Et plus tard, la même fille : c'est pour lui qu'elle se faisait belle.

— Léa !

Il avale une nouvelle gorgée. L'eau brille dans la vase, et c'est une fille, une fille qui pleure. La terre pleure. Elle chante. Et c'est Léa qui pleure. Léa est ici, elle est revenue, elle tend vers lui ses mains. De petits doigts immenses. Pourquoi m'as-tu laissée partir, Élie ? Je t'aimais.

Élie fait quelques pas vers elle. La mousse gorgée d'eau gémit sous ses chaussures. Autour de lui, les herbes chantent plus fort.

— Léa !

Il avance encore. Le soleil écrase des ombres pointues contre ses pieds. Les ombres des herbes ? Celles des doigts de Léa ? Il ne sait plus.

Les ombres sont là, devant lui. Elles glissent, elles rampent : viens, Élie, viens ! Elles bougent à peine.

Elles bougent plus vite. Elles regardent. Elles savent tout d'Élie, elles avaient confiance : le petit est doué pour la musique, un enfant prodige. Il étudiera, et il sera sauvé, et il nous sauvera, il écrira pour nous notre musique.

Mais Élie a été sauvé pour rien. Il n'a pas su faire entendre la musique que les ombres réclamaient. Elles pleurent dans les broussailles. Léa pleurerait aussi, quand elle est partie : je ne peux plus rester, tu n'as pas d'énergie, pas de force, un ivrogne, je t'aimais, j'avais besoin que tu sois fort.

Elle est partie. Elle s'est débattue pour vivre, quelques années encore : je t'aimais. Elle a rejoint les autres ombres à présent. Elles chantent. Et c'est un appel en même temps qu'un reproche, une prière.

— Oh ! viens, Élie. Pose tes pieds sur la mousse, avance, viens vers nous, avance encore. Ne t'inquiète pas de ces flaques devant toi, ni de cette eau qui remonte sous tes pas. Ce sont nos larmes, Élie, nos larmes inutiles, perdues pour tout le monde, mais toi, tu les boiras. Oui, saoule-toi de nos larmes, viens te noyer en nous, tu nous appartiens, nous te voulons.

*

Une ombre. Une veuve plutôt, une femme en deuil qui s'obstine à attendre le retour d'une ombre. Elle est là, au bord de la route, comme une abandonnée, triste et grise. La vieille maison des Roches Sourdes. Dans sa voiture, Christophe la reconnaît, et il sent une vraie pointe de douleur physique au creux de sa poitrine, comme s'il faisait quelque chose de mal en revenant ici. Il se répète : ce n'est pas moi qui l'ai voulu, la sœur a téléphoné, elle a besoin de mon aide...

Mais il dépasse la maison sans s'arrêter. Sa mère a vécu là, pendant la guerre, cachée par des religieuses, parce que ses parents étaient des communistes qu'on recherchait. Des résistants, des héros. Elle n'en finissait pas d'évoquer ce passé, les derniers jours encore, avec un orgueil presque agressif.

La route pénètre dans la zone tourbeuse. Les talus sont couverts de fougères très vertes. Derrière ce rideau, il y a les coussins bombés des mousses, les linaigrettes avec leurs toupets cotonneux, et les bouleaux nains – des arbres qui remontent aux dernières glaciations : ils ont disparu partout, sauf dans les régions arctiques, mais ils se sont maintenus dans les tourbières où le temps semble n’avoir prise sur rien... Il y a les droséras, ces plantes carnivores qu’on appelle aussi rossolis, un mot latin qui signifie la rosée du soleil. Il fallait s’accroupir dans la boue pour bien les distinguer. Des tiges très courtes, violacées, coiffées d’une boule de cils poisseux, où s’engluent les insectes. La rosée mortelle du soleil.

Le dernier soir, Christophe avait emmené Yolande, il lui expliquait :

— Tu vois, elle attire ses proies et les digère, toutes vivantes, pendant des heures.

La fille a protesté, avec une indignation d’enfant :

— Elle est méchante !

— Mais non. Elle vit sur une terre si pauvre que ses racines ne lui apportent pas assez de nourriture. Elle a besoin de ces proies pour ne pas mourir.

Les lèvres de Yolande... Elles étaient gercées parce que, dans sa panique, elle les mordait sans cesse. La mère de Christophe avait la bouche abîmée, elle aussi, ce dernier été, à cause de la maladie : une bouche craquelée, violacée, de la même couleur que la plante carnivore. Une couleur de souffrance. Christophe la retrouve chaque matin autour des yeux cernés de sa femme, Claire, qui n’a pas dormi et qui le regarde avec reproche, comme si c’était sa faute, à lui.

— J’ai besoin pour ne pas mourir...

Il scrute le talus, à la recherche du chemin sur lequel il avait entraîné Yolande. Il aperçoit une piste très large, dont le sol a été tassé par des machines, et il proteste : on n’avait pas le droit d’y toucher, c’était mon chemin... Mais non, c’est une voie qu’on a dû ouvrir récemment. Le voici, son chemin, une centaine de mètres plus loin, il s’en va, tout de biais, vers la tourbière.

Christophe baisse la vitre. On dirait que cette tourbière s’est conservée, intacte, dans sa mémoire. Et c’est encore l’été, comme autrefois : le temps

ne passe pas dans ce pays, même les saisons ne changent pas... Il engage sa voiture sur le chemin. C'était ici. Accroupi pour mieux voir la plante carnivore, il attendait, avec Yolande, qu'une proie vienne se prendre. Soudain des coups de feu ont claqué, tout près.

— On tire sur nous...

Quelques détonations seulement, cela s'arrête vite. Mais la fille n'en finit pas de trembler. Christophe la rassure, et c'est lui qu'il rassure en même temps. Il la serre très fort. Il sent le souffle de Yolande dans son cou. Il sent son corps. Une fille. La première fille. Il l'embrasse. Et, pendant qu'il l'embrasse, il rêve que le fusil se remet à claquer. Ce garçon sauvage, le fils de la cuisinière, tire sur eux.

— Il tire sur nous, il t'a blessée, tu es tombée dans la tourbière, et moi, je te relève. Et j'en oublie ma peur, je te protège.

La voiture continue à travers la tourbière. Une libellule danse dans le soleil, devant le pare-brise. Son corps brille, avec des reflets verts, elle trace des angles aigus dans l'air. Le fils de la cuisinière chassait les libellules au filet, comme des papillons. Quand il les attrapait, elles se débattaient, elles lui mordaient les doigts à travers les mailles. Une fois mortes, elles perdaient leurs couleurs en quelques heures. Il ne restait que des corps raides et ternes, écartelés dans des boîtes, le thorax traversé d'une épingle.

Le chemin se perd dans une étendue marécageuse : il faut faire demi-tour. Christophe freine pour passer la marche arrière, il appuie de nouveau sur l'accélérateur. Les roues refusent d'avancer, il les entend qui patinent sur le sol. La croûte de terre s'est fendue, et dessous c'est de la tourbe, épaisse et lourde.

Il arrête le moteur. Il sait qu'en pareil cas il faut glisser sous les roues des branches, qui serviront de point d'appui. Mais avant même d'avoir essayé, il sait que ses efforts seront inutiles. Ce matin déjà, sur le parking, il n'arrivait pas à se dégager. Il n'arrive jamais à se dégager de rien.

*

La terre est visqueuse, les vêtements de Francis lui collent à la peau, il n'y a plus de chemin, et tant de bosses, sur ce chantier, tant de crevasses. Il

titube. De lourdes gouttes de sueur se détachent de lui et tombent. Mais il reprend courage en apercevant quelque chose qui brille devant lui. On dirait une pelle mécanique. Peut-être même un bulldozer.

Oui, sûrement, une de ces machines auxquelles rien ne résiste. Si seulement il y voyait plus clair... Il faut qu'il aille examiner ça de près.

À présent, Francis n'a plus peur. Quand il pose le pied dans une de ces crevasses gluantes, il trouve même que c'est amusant : ses souliers s'enfoncent, la terre danse sous ses pas, ça ressemble aux manèges, c'est doux, c'est une fête.

Il avance. Il distingue mieux la machine. Elle est énorme, peinte en jaune, et encore plus belle, plus majestueuse, que la camionnette de Monsieur Édouard. Elle est là, devant lui, à quelques mètres, dans sa gloire. Le plus impressionnant, c'est le siège du conducteur, là-haut. Francis le dévore des yeux. Il va grimper dessus et il s'amusera à manœuvrer toutes les commandes. Il poussera les leviers, appuiera sur les pédales. Il sera comme un dieu. Le maître du monde, au moins.

Il s'approche du marchepied. Il essaie de se hisser, de toutes ses forces, à s'en faire mal aux poignets. Rien à faire. Et l'écharpe grise, la belle écharpe de Monsieur Édouard, se dénoue brusquement. Il tente de la rattraper, mais c'est comme s'il la lançait, au contraire. Elle tombe dans un grand trou, devant le bulldozer.

Francis se précipite, il se penche sur cette fosse. Il voit l'écharpe tout au fond, dans la boue. Une chose perdue. Une pauvre chose qui va rester là, oubliée, sans personne pour l'aimer, jusqu'à ce que la terre la prenne. Et lui aussi, Francis, tout seul, oublié...

Il se penche encore. La fosse n'est pas si profonde, deux ou trois mètres, pas davantage. À un endroit, la terre s'est affaissée, formant une pente douce. Il y risque un pied prudent : le sol est très mou, pas de danger. Il s'accroupit, se laisse glisser. Le voici en bas, les fesses dans la boue. Il rit tout seul, ce n'était pas compliqué. Il caresse l'écharpe, la pose contre sa bouche. Elle n'est plus perdue. Et lui non plus, puisqu'il l'a retrouvée. Il l'embrasse. Il est heureux.

— Je t'aime, chantonne-t-il, en la serrant très fort.

Maintenant, il s'agit de remonter, et c'est une autre affaire, sur ce sol glissant. Dès qu'il progresse un peu, la pente le renvoie au fond. Il ne perd

pas courage. L'écharpe est là, autour de son cou, et Monsieur Édouard n'est pas loin. Monsieur Edouard qui disait toujours : de la méthode, Francis !

— De la méthode, Monsieur Édouard, je vais essayer.

Le plus simple, se dit-il, c'est de fabriquer des marches, pour s'aider à grimper. Il se met à l'ouvrage, avec les mains. Il enfonce le bras jusqu'au coude dans cette boue gluante.

— On dirait du chocolat en train de fondre.

La boue noire est tiède, comme le chocolat, quand il fond dans la bouche. Francis pousse un grognement de plaisir. On dirait qu'il porte des gants, à présent, des gants bruns et moelleux. Pourquoi les gens n'ont-ils jamais imaginé de faire des vêtements avec de la boue ? Ce serait moins cher que la laine. Il y aurait un brevet à déposer. Et Francis deviendrait célèbre : un grand inventeur !

— Ou alors, pourquoi pas ? des gants en chocolat.

Ce dernier mot lui donne faim. Il faut sortir d'ici. Il pose le pied sur l'espèce de rebord qu'il a fabriqué, puis essaie d'y placer son autre jambe. Mais il est trop gros, les filles avaient raison de vouloir le mettre au régime. Tout s'effondre sous lui, un grand pan de terrain se détache avec un bruit mou, et il est projeté en arrière. Il se retrouve de nouveau sur les fesses, au fond du trou.

Il relève la tête. Il fixe l'endroit où le terrain vient de s'écrouler, juste au-dessus de lui. Et c'est l'horreur, l'horreur, l'horreur... Il n'ose plus bouger. Il bredouille :

— L'Âge de fer !

Ensuite il reste immobile, bouche ouverte, à baver d'épouvante. Car l'assassin était caché dans ce trou. Tous nos soldats sont tombés dedans, et cette femme aussi, la victime de l'assassin, sans laisser de traces... À l'Assistance, il y a un surveillant, il raconte ces choses dans le dortoir, et ensuite, on ne peut pas dormir, on crie.

Une femme a glissé dans l'Age de fer. Sa main ne retient plus rien. L'assassin lui écrase les doigts.

Élie marche dans les flaques, entre les hautes herbes. Il cherche la bouteille qu'il a dû lâcher quelque part, mais il ne sait plus où. La fatigue le prend par les épaules et se suspend à lui, de tout son poids. Il ne peut plus avancer. Il faut qu'il retrouve cette bouteille.

Les herbes s'inclinent et se relèvent, leurs ombres s'étirent, elles l'attirent dans la vase, elles tirent si fort... Il s'écroule au bord d'une flaque. À genoux d'abord, puis à plat ventre. Ensuite, il se tourne sur le côté et il sent la boue, contre sa joue.

— La boue...

Il l'entend, la boue, clapoter doucement contre sa joue. Il entend une voix qui palpite dans l'eau noire. Il la reconnaît. La voix de Léa, sa voix, sa musique tendre qui tremble, près de son oreille. Elle vient de très loin, elle est fragile, elle va se briser, retourner au silence, si vite. Elle appelle : je t'aimais, Élie, garde-moi, sauve-moi, ne me laisse pas m'effacer. Retiens-moi dans ta mémoire, encore un peu, encore...

Et d'autres appels se joignent à celui-ci pour composer une immense harmonie, dans laquelle chaque voix est unique et réclame sa part de compassion. La mère d'Élie. Son père, qui se proclamait libre-penseur, homme des Lumières. Et les parents de Léa. D'autres encore, innombrables. Toutes ces voix se plaignent, chacune à sa manière. Elles le supplient de les sauver : tu avais charge de nous, tu devais nous garder, tu aurais dû.

Élie aurait dû, mais il n'a pas su. Il n'était pas assez fort pour soutenir leur appel. Ces voix sont mortes, on les a oubliées, c'est sa faute, elles n'avaient que lui. Une dernière fois, il essaie de les sauver. Il ne peut pas, il a trop bu, il voudrait vomir, pleurer et vomir, il a perdu toutes les notes. Il a perdu Léa aussi. Il ne sait pas retenir ces appels désolés qu'il entend. Il est un musicien raté. Un ivrogne dans la boue.

*

Et Francis dans la boue, au fond de ce trou.

La boue fait un bruit de ventouse contre son corps, le bruit que fait sa bouche à lui, quand il mastique. Mais aujourd'hui, c'est lui qui va être

mangé. L'Âge de fer est revenu, nos vaillants soldats sont morts. Et cette femme, sans laisser de traces...

Francis griffe la terre. Il faut refermer le trou qui s'est ouvert au-dessus de lui. Cacher ce qu'il y a dedans. Il ramasse de gros paquets de boue. Avec ses doigts, sans oser regarder, il tâtonne pour boucher l'ouverture.

— Au secours ! Monsieur Édouard !

Mais Monsieur Édouard ne veut pas venir, ni la camionnette, ni même cette fille qui retend les draps à l'hospice, et qui vient des îles.

— Elle confisque toujours le chocolat...

Mais elle n'est pas ici. Il n'y a que le soleil qui tape fort et qui chauffe la boue, comme une marmite où l'on ferait bouillir du chocolat.

— Je veux du chocolat ! Du vrai chocolat ! Du chocolat fourré au caramel !

Mais le vrai chocolat est resté dans la veste, et la veste est dans le car, et le car est perdu...

Une ombre tombe dans la fosse. Francis n'est plus seul, on l'a entendu. Et c'est pire que tout. Car l'assassin est ici, l'assassin qui revient toujours sur les lieux de son crime, sans laisser de traces. Il se penche au-dessus de la fosse. Il se penche sur Francis, pour l'achever.

L'assassin. Il est là, avec deux gros chiens rouges. Sa paume porte une profonde balafre, et du sang coule sur sa main.

*

Écoute, Élie. La musique monte à travers la tourbe, elle remonte, elle prend la place du ciel, et le ciel bascule tout en bas, et voici que la tourbe glisse sur le soleil.

— C'est une illusion, le vertige, à cause du vin.

Non, Élie. C'est la musique. Elle monte, elle renverse les choses. Elle est plus forte que tout. Écoute...

— On vient.

Oui. Quelqu'un marche, tout près. La mousse écrasée fait un bruit mou, comme un baiser mouillé qui s'attarde.

Élie tourne la tête. Il voit un homme immense dont les pieds touchent la vase dans le ciel. Cet homme marche sur la mousse, à travers la musique, il vient. La musique appelle devant lui, elle cherche à le prendre dans ses bras. Et lui, l'homme, il cherche aussi, il voudrait entrer dans l'harmonie. Mais il est aveugle et sourd. Il écrase les notes, sans le savoir, sous ses talons.

Sous ses talons, Christophe écrase les mousses. Des sphaignes : ce sont elles qui rendent l'eau des tourbières si pauvre et acide, incapable d'accueillir la vie. Il appuie dessus, de tout son poids, rageusement, parce que rien ne se passe comme il l'avait prévu. Il croyait apporter de l'aide, et le voici contraint de mendier du secours. Il a essayé de mettre des branches sous ses roues, il n'est arrivé à rien. Maintenant, il marche au hasard, droit devant lui. Il écrase les sphaignes sous ses talons, et l'eau qu'elles rejettent vient tremper ses chaussures. Une eau glaciale, malgré la saison.

Il relève la tête, il regarde autour de lui. Quelques arbres chétifs, de la bruyère, de la vase et du ciel. Une étendue presque plate, et le regard porte loin, mais il y a tant d'herbes hautes, un tel moutonnement de bosses et de crevasses, que tout reste caché. Il pourrait y avoir des gens tout près, il ne les verrait pas. Il faut pourtant qu'il trouve quelqu'un pour l'aider à dégager sa voiture.

Il se remet à avancer, les yeux baissés vers le sol. Il ne peut s'empêcher de chercher des droséras mais, devant ses pieds, il ne voit que les sphaignes, et cette boue noire qui brille, la tourbe.

— Elle était là, couchée, le visage dans la tourbe...

Une phrase. Christophe la prononce, puis il s'arrête. Ces mots, quelqu'un les a dits, il y a longtemps, et c'était ici, dans ce pays, une femme pleine de malveillance. La mère du garçon sauvage qui guettait avec un fusil. La cuisinière des Roches Sourdes. Elle prenait sans cesse Christophe à part, pour lui faire ses confidences. Des histoires aigres qu'elle ruminait, toujours les mêmes. Lui, il n'écoutait pas. Pourtant, les mots sont restés. Ils attendent, pareils à ces fossiles qu'on trouve dans la tourbe. Il suffirait de creuser un peu pour les ramener au jour.

Christophe ne veut pas faire cet effort. Il se remet à avancer, en piétinant les sphaignes. Mais l'histoire insiste, les mots de la cuisinière collent,

comme la boue sous ses chaussures.

— Tu sais que ta mère a été hébergée ici, pendant la guerre ?

Je sais. Je n'écoute pas.

— Une privilégiée, ta mère. Les sœurs lui laissaient beaucoup de liberté. Elles ne la forçaient même pas à aller à la messe. Elles disaient qu'il fallait respecter les opinions de ses parents.

Je n'écoute pas.

— Elle n'était pas reconnaissante. Elle se jugeait trop bien pour nous. Elle n'avait pas une seule amie parmi les autres gamines. Son plaisir, c'était d'aller rôder toute seule sur la tourbière. Et c'était moi, ensuite, qui devais nettoyer ses souliers. Moi, la domestique, la servante de tout le monde.

La cuisinière, une femme frustrée, dont la jalousie n'était pas morte, après tant d'années. Les gens disaient qu'elle ne s'était jamais mariée, et que les religieuses l'avaient gardée par charité, quand son fils était né. Une femme brutale. Elle se vengeait sur Yolande.

Les sphaignes. La tourbe noire. Les pieds de Christophe sont lourds de cette terre qui colle à ses semelles.

— Ta mère était là, couchée dans la tourbière...

Les mots attendent de trouver leur sens, ils montent du sol, dans le bruissement de la mousse écrasée. Et voici que quelqu'un chante pour de bon. Ici. dans la tourbière.

Christophe s'approche. C'est un des vieillards qu'on cherche. Affalé dans une flaque, il chante, la bouche contre le sol. Une odeur de vin et de vomi monte de lui. Christophe lui prend le pouls, il sent contre ses doigts des battements désordonnés. L'autre ne se rend compte de rien. Il est perdu, très loin dans son délire, bien au-delà de la conscience. Il continue à chanter d'une voix rocailleuse, atroce.

Christophe essaie de le nettoyer. La boue et le vomi forment une croûte qui colle. Ses cheveux sont tout raides.

— Le pire, disait la cuisinière, c'étaient les cheveux de ta mère. Ils étaient couverts de boue. On a fini par les couper, on n'arrivait pas à les nettoyer. C'était la fin de la guerre, on fabriquait du savon avec des racines, ça ne lavait pas bien.

— Ah ! grogne Christophe, comme autrefois quand il n'écoutait pas, mais il prête l'oreille, il essaie de retrouver les phrases.

— Je me demande ce qui lui avait pris, de se jeter ainsi dans la boue. Il y en avait partout. Sur ses habits, sur son visage. Une telle épaisseur...

Christophe nettoie les joues du vieillard, et c'est un autre visage, en même temps, qu'il essuie. Sa mère, pendant la guerre. Elle s'est jetée dans la boue, et c'est quelque chose qu'elle cherche à dire, un signe qu'elle lui adresse, à lui... Le souffle du vieillard est saccadé, son chant est un grincement, presque un râle. La mère de Christophe respirait de la même manière, les derniers jours, sous la cloche d'oxygène qui sifflait. Elle essayait de parler. Elle le questionnait sur son séjour ici, dans ce pays où elle avait vécu. Elle insistait : cette femme qui faisait la cuisine, elle est toujours là ? qu'est-ce qu'elle t'a dit de moi ?

Devant la cloche d'oxygène, Christophe ne pensait qu'à une chose : cacher ce qui lui était arrivé avec une fille, pour la première fois. Il n'était pas capable, en ce temps-là, d'entendre ce que sa mère cherchait à dire. Ni de prêter attention à ce récit, toujours le même, que ressassait la cuisinière :

— Un soir, ta mère n'est pas rentrée. On l'a cherchée partout. Des soldats logeaient dans la maison, l'un d'eux est venu avec moi. Nous avons fini par la retrouver. Elle s'était jetée dans la boue, elle ne bougeait pas, couchée dans la boue, de tout son long.

Penché sur le vieillard, Christophe lui passe un bras autour des épaules. De l'autre, il le saisit sous les cuisses. Il le soulève.

— Le soldat s'est penché sur elle. Il l'a prise dans ses bras. C'était un Américain, il a dit qu'il fallait lui faire le baiser de vie. Je croyais qu'il voulait l'embrasser, mais il m'a expliqué que c'est le mot anglais pour la respiration artificielle. Elle n'en avait aucun besoin d'ailleurs, elle n'était pas évanouie.

Christophe regarde le visage du vieillard, au creux de son bras. Il rêve à ce soldat, voici un demi-siècle. Il rêve qu'il est ce soldat, et ce n'est pas un ivrogne qu'il porte, mais cette fille qui allait devenir sa mère. Elle s'est jetée dans la boue. Il la soulève, il va souffler dans sa bouche, appliquer sur ses lèvres le baiser de vie. Et la vie va revenir. Et c'est lui qui la lui donnera, courbé sur elle. Sa bouche à lui. Sa respiration ne sera plus cette chose infirme, entravée par l'asthme, mais un souffle vivifiant. Le souffle de Dieu.

Un jour, Christophe a vu entrer dans sa pharmacie une fille titubante. Elle lui a tendu une ordonnance si maladroitement falsifiée que c'en était pathétique. Presque aussitôt, elle s'est écroulée sur le carrelage. Il s'est penché sur elle, il l'a ranimée, il a vu son visage frissonner, elle a soulevé les paupières. Oh ! la joie surhumaine, alors, le sentiment d'une force en lui ! C'est pour cela qu'il l'a gardée, et que, pour finir, il en a fait sa femme. Le corps de Claire contre le sien, et lui, guettant ses frémissements, les faisant naître. Et même cette dépression dont elle souffre, qu'est-ce d'autre qu'une noyade ? Elle appelle, il la prend dans ses bras, il la ranime. Le baiser de vie.

Dans ses bras, le vieillard se débat. Christophe resserre son étreinte. Il n'éprouve pas de dégoût. Une attirance confuse au contraire, un trouble indéfinissable.

Il porte le vieillard, il marche en direction du chemin très large qu'il avait dépassé en venant et qu'il devine, tout près. Il aperçoit quelque chose qui brille, derrière les broussailles. La carrosserie d'une automobile. Des gens sont là.

Quelques mètres encore. Le voici près d'une voiture dans laquelle il n'y a personne. Au bout du chemin, le car de la Fondation. Et près du car, une fille affolée, qui tend un bras devant elle, comme Yolande autrefois. Une fille qui a peur et qu'il faut protéger.

*

L'assassin se penche sur le trou. Il a une barbe en broussaille et deux chiens rouges. Il étire au-dessus de Francis sa main pleine de sang. Il a tué. Il va tuer encore. La preuve, cette entaille terrible, qui lui barre la paume : son couteau a glissé, quand il achevait sa dernière victime... Il revient sur les lieux de son crime.

Francis essaie de grimper, en s'aidant des mains et des pieds. Pourquoi n'a-t-il pas réussi, tout à l'heure ? Ce n'était pas si difficile. Il rampe sur le ventre comme un bébé. Il va faire semblant d'être un bébé, un gâteux, pour cacher qu'il est un grand détective. L'assassin ne lui fera pas de mal, s'il le prend pour un gâteux.

Le voici en haut. Il s'écroule au bord du trou, contre deux bottes verdâtres.

— Je ne sais rien, balbutie-t-il. Je n'ai rien vu. Je n'ai plus toute ma tête, tu comprends.

— N'ayez pas peur, dit l'assassin, d'une voix douce et menteuse.

Il prend le bras de Francis, avec sa main sanglante qui a tué.

— Qu'est-ce que vous faisiez là, au fond de ce trou, à gratter dans la tourbe ? Qu'est-ce que vous cherchiez ?

— Rien ! Je n'ai rien trouvé.

L'assassin le force à se mettre debout, il le traîne sur le sol mou, entre les fosses noires qui s'ouvrent dans la boue et qui veulent les avaler, tous les deux.

— Je veux du chocolat, pleurniche Francis, de sa voix la plus pitoyable.

L'assassin fait celui qui n'entend pas. Il a toujours ce rictus inquiétant, qui lui tord la mâchoire. De temps en temps, ses grosses bottes en caoutchouc se frottent l'une contre l'autre : ça fait un bruit sinistre, un gémissement qui monte des profondeurs. Ce sont ses victimes qui crient. L'assassin est un homme terrible. Sa méchanceté vient du fond des temps, de l'époque où nos vaillants soldats...

— Regardez, voici votre car.

Francis relève la tête. Il voit une femme devant le car. Il la connaît, mais il ne sait plus son nom.

Une femme paralysée par la terreur. Les chiens courent vers elle. L'assassin va la tuer. Ensuite, il cachera son corps dans la boue, comme il a fait avec les autres. Dans la boue noire qui cache les vieux crimes.

— C'est fini, tout s'est bien terminé.

Devant le portail, la sœur ne se lasse pas de répéter cette pauvre phrase, en serrant fort le bras de Christophe. Il se sent étourdi : est-ce bien lui qui vient de ramener le car ? Il n'aurait jamais pensé en être capable. Pourtant, il a pris le volant, d'autorité, après avoir installé à bord la jeune fille et les deux vieillards. Sa gaucherie l'avait quitté, il était plein d'une assurance nouvelle.

— Je vous préviens, dit-il en baissant la voix, ils sont dans un triste état. L'un s'est saoulé à mort, et l'autre a l'air épouvanté, il prétend qu'il a assisté à un crime.

— Je m'en occupe. Allez donc rejoindre cet homme, puisqu'il veut vous aider à dégager votre voiture.

Christophe se détourne à regret, en adressant un sourire à la jeune bénévole. Ses yeux sont encore inquiets. Elle a eu très peur, quand les chiens ont couru vers elle, et le paysan barbu qui a retrouvé Francis semblait faire exprès de prolonger sa panique. Il a fallu lui crier de rappeler ses bêtes.

Il attend dans sa voiture. Christophe s'installe à côté de lui. Il entend, à l'arrière, le souffle court des chiens. Il les revoit bondir contre la jeune fille tandis que leur maître laissait faire, sans les rappeler.

Christophe essaie d'engager la conversation.

— Ce sont des chiens de chasse ? Vous êtes chasseur ?

Pas de réponse. Le paysan conduit en regardant la route, le visage immobile. La voiture sent le poil mouillé des bêtes. Et voici déjà la tourbière, la piste très large tracée par des machines.

— J'ai passé des vacances dans la région autrefois. Ce chemin n'existait pas. On l'a ouvert récemment ?

— L'an dernier.

Le conducteur tapote le volant d'un geste impatient. Christophe remarque que sa paume porte une profonde entaille qui saigne encore. On dirait un coup de couteau.

— Comment avez-vous fait pour vous blesser ainsi ?

Le paysan semble gêné, il bredouille :

— Je ne sais pas. Je ne m'en suis pas rendu compte.

— Ça m'a l'air d'une plaie toute récente. Je vais la désinfecter. J'ai ce qu'il faut, dans mon coffre.

— Vous êtes médecin ?

— Non, pharmacien.

— Ah ! dit l'autre en grimaçant. Alors, vous allez m'aider. J'ai très mal à la tête, ça m'écrase, ça me rend fou, et les cachets habituels ne me soulagent pas.

— Vous devriez consulter...

L'homme hausse les épaules, comme tous les clients de Christophe, dans sa pharmacie, quand il donne ce conseil. La voiture s'engage sur le chemin d'autrefois. Le soleil est encore haut, mais sa lumière est moins blanche, les couleurs ont pris une nuance dorée qui annonce le soir.

C'était ici, sur ce chemin. Les droséras, Yolande, et le fusil...

Le paysan arrête sa voiture près de celle de Christophe, ils sortent. Les chiens se précipitent derrière eux, ils s'ébrouent dans les flaques. Une libellule tourne au ras du sol, elle remonte, plonge, revient, s'éloigne vers la tourbière, revient encore. Une autre libellule, la même peut-être. Elle brille dans le soleil. Elle était là tout à l'heure déjà et, bien plus tôt encore, des années plus tôt, elle se débattait pour survivre, dans un filet à papillons. Elle mordait les doigts à travers les mailles, méchante, éperdue, toute petite.

L'homme s'accroupit, il observe les roues.

— Vous n'êtes pas profondément embourbé, il suffira d'une secousse pour vous arracher de là. Mais donnez-moi d'abord un remède contre ce mal de tête. Quelque chose de fort.

Docilement, Christophe ouvre son coffre, fouille sa mallette.

— J'ai un antalgique très puissant, mais...

L'autre lui arrache la boîte, se lance un cachet dans la gorge et, sans attendre, il en prend un second.

— Arrêtez ! C'est très fort !

Le paysan ne veut rien entendre, il avale le deuxième cachet avec un grognement.

— Dites-moi, ce nom qui est imprimé sur vos sacs, c'est celui de votre pharmacie ? C'est votre nom ?

Christophe fait un signe affirmatif. L'autre a glissé la boîte de médicaments dans sa poche : il devrait la lui réclamer, ce serait plus prudent. Mais il n'ose pas.

— Je me souviens de vous. Quand vous aviez quinze ans, vous avez passé des vacances ici, tout seul, sans vos parents. J'habitais aux Roches Sourdes, avec ma mère. Elle faisait la cuisine. Mon prénom, c'est Marc.

Marc ? Dans la mémoire de Christophe, il n'y a qu'une figure presque abstraite : le fils de la cuisinière, un garçon qui guette avec un fusil. Il n'a pas de visage, pas de prénom.

— Je me souviens de vous. Je me souviens de votre mère aussi.

— Ma mère ? s'étonne Christophe.

Impossible. Quand sa mère vivait aux Roches Sourdes, pendant la guerre, cet homme n'était pas né. Et le dernier été, elle n'est pas venue : elle était trop malade, immobilisée à l'hôpital. Mais l'autre répète sa phrase, avec un sourire exalté.

Un homme trapu, assez lourd. Le fils de la cuisinière, ce garçon dangereux qui guettait, avec son fusil...

Ils relient les deux véhicules avec une corde. Christophe pousse sa voiture, l'autre lance son moteur. Le câble se tend, très droit, entre eux, la boue lâche prise lentement, avec un bruit mou. L'homme revient. Il s'accroupit pour détacher la corde.

— Vous appartenez à cette Fondation ? Vous êtes un de leurs bénévoles ?

— Non. C'est le hasard. J'ai rencontré ces gens par hasard, sur un parking.

— Pourquoi revenez-vous, alors ?

Christophe ne répond pas. Une timidité le paralyse. Yolande, pense-t-il, l'estomac noué comme un collégien. Yolande mariée peut-être, mère de famille. J'ai peur de savoir.

Derrière eux, le soleil a baissé. Les ombres des broussailles s'allongent. Le soir vient. La douceur inquiétante du soir. Les chiens grattent dans la tourbe, comme s'ils allaient déterrer quelque chose.

— Vous avez l'intention de passer toute la semaine ici, à vous occuper des personnes âgées ?

Christophe fait signe qu'il compte rester toute la semaine, oui.

— Je travaille au musée archéologique. Je vous le ferai visiter, si vous voulez. Ne vous attendez pas à des merveilles, c'est tout petit, quatre salles seulement, que je n'ouvre que l'été. Il n'y a rien de bien remarquable, à l'exception d'une statue en bois qu'on a trouvée près d'ici, dans la tourbière.

— Vous êtes historien ? J'imaginai...

Christophe s'interrompt. Il ne peut pas dire : je vous imaginai comme un sauvage, un chasseur, une sorte de brute.

— Pas historien. Archéologue.

Ils font quelques pas sur le chemin. La tourbière les entoure, mystérieuse, intensément vivante, avec ses hautes herbes, ses linaigrettes duveteuses, ses bruyères, et quelques arbres rabougris. Au ras du sol, des droséras digèrent leurs proies. Les sphaignes retiennent l'eau, elles se transforment lentement en une boue très noire, acide, la tourbe.

La tourbe conserve tout à l'abri de l'air et de la lumière, à l'abri de la vie. Le temps ne passe pas ici. Yolande, le soir d'été qui tombe, le fusil, la peur, le désir, c'était il y a plus de vingt ans, et cela pourrait être aujourd'hui, aussi bien. Quant à cette autre fille, pendant la guerre, qui s'est jetée dans la boue. Le visage, les cheveux dans la boue, comme une noyée. Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ?

Autrefois, maintenant.

Qu'est-ce qu'elle cherche à dire, maintenant encore ? Christophe voudrait comprendre. Il faudra qu'il interroge cette femme hargneuse, la cuisinière. Elle saura.

— Votre mère...

— Ma mère est morte.

La cuisinière est morte, et c'est comme une histoire qui s'achève avant le dénouement, un livre qui se ferme. Christophe ne sait pas s'il est déçu ou soulagé. Le temps a passé, ici comme ailleurs. Beaucoup de temps. Ce n'est plus le même été, la cuisinière est morte, et la fille d'autrefois gardera son mystère. Elle échappe, définitivement. Les libellules dansent dans la lumière : même si on les attrape, si on les épingle dans des boîtes, on ne peut pas retenir leurs couleurs. Il serait plus raisonnable de ne pas chercher à revoir Yolande. Tout cela, c'est fini, comme disait la sœur. Fini.

Deuxième partie

Les traces

1. *TOURBE* n. f. (du francique). Matière combustible qui se forme dans les tourbières par décomposition partielle des végétaux (carex, sphaignes). Contenant 60 p. 100 de carbone, la tourbe est un combustible médiocre, dégageant beaucoup de fumée.
2. *TOURBE* n. f. (lat. turba, foule). Litt. Ensemble de personnes qui font nombre, mais que l'on juge sans intérêt, sans valeur ou méprisables.

Le dictionnaire Larousse

1

— Il est dix heures et il dort encore !

— Quelle importance ? Voyez, il respire calmement. La fièvre est tombée.

Les voix s'éloignent. C'est d'Élie qu'elles parlaient et elles ont raison : qu'est-ce qui l'attend d'intéressant, s'il fait l'effort d'ouvrir les yeux ?

Il se tourne dans le lit. Il sent une sueur épaisse sur lui. Cette nuit, son cœur battait fort, à coups affolés, comme s'il luttait pour ne pas s'arrêter. Autour de lui il y avait des formes pâles, transparentes, avec des bords mouvants, comme les amibes qu'on observe au microscope. Des présences menaçantes, inhumaines. Elles flottaient dans l'air. Elles attendaient qu'il devienne l'une d'elles.

Des hallucinations, rien d'autre... Et si c'était vrai, pourtant ? Et si, quand on est saoul, on découvrait ce qu'est vraiment la vie – un bref éclat de conscience, entre le rien et la terreur ? Élie a entendu autour de lui une musique noire. Il l'entend encore, mais faiblement, elle s'éloigne.

Il ne veut plus l'entendre. Il voudrait que les gens qui parlaient de lui reviennent. L'une de ces voix était si fraîche. La voix d'une fille...

Il se tourne, il fouille sous le drap. Il retrouve ce qu'il a caché hier quand on l'a couché, au plus profond de la panique et des visions, mais il s'en souvient quand même. Quelque chose en lui est resté conscient, bien qu'il ne sache plus comment il a fini par ramasser ce sous-vêtement féminin qui traînait dans le soleil. Il le pose contre sa bouche. Il pense à Francis et à l'écharpe crasseuse avec laquelle il dort comme un bébé. Il pense : moi ce n'est pas la même chose, j'ai failli mourir cette nuit, il me faut de l'amour pour chasser la musique noire.

— Alors ? On m’oublie ? On m’abandonne ?

Devant le portail, la grosse voiture est en train de démarrer. Au volant, il y a cette nullité, Christophe et, à côté de lui, Mademoiselle Cayeux, très affairée, en train d’ajuster ses lunettes.

— Nous partons faire les courses. La sœur m’a confié la liste. Elle a dit que j’étais la plus compétente, pour choisir.

Elle adresse à Francis un sourire protecteur. Elle s’est mise en beauté, elle a planté un peigne en corne dans ses maigres cheveux et piqué une broche en forme de fleur sur son chemisier en dentelle.

— Et moi ? proteste Francis. Mes provisions de chocolat ? Christophe, tu dois m’emmener ! Si on te permet de rester ici, aux frais de la Fondation, c’est pour t’occuper des messieurs. Et les messieurs, c’est moi ! Moi d’abord !

Il fait un tel tapage que Christophe cède aussitôt.

— Ce n’est pas seulement à la boulangerie que je vais. Je vais à la police aussi, faire une déposition. Je dirai ce que j’ai vu hier, dans ce trou.

Ce qu’il a vu ? Il ne sait plus vraiment ce que c’était. La peur est loin, il ne faut pas la rappeler.

— Je n’ai rien vu ! Il n’y avait rien !

Les deux autres, devant lui, n’écoutent même pas. Mademoiselle Cayeux s’extasie devant tout ce qu’elle aperçoit : la belle route, si poétique, et ce village, un gros bourg plutôt, avec toutes les commodités... Pauvre idiot ! Quand ils s’arrêtent sur une place, elle leur montre, tout émue, le porche d’une bâtisse prétentieuse.

— Regardez ! Le musée dont je parlais, dans le car !

Christophe a l’air contrarié. Il explique qu’on n’a pas le temps de s’attarder et il les dirige vers une boulangerie miteuse, où l’on vend seulement du pain et quelques gâteaux racornis. Il engage la conversation avec la patronne, une femme grisonnante, au gros visage satisfait. Ça n’en finit pas, il est question d’une orpheline des Roches Sourdes qui travaillait ici comme apprentie.

— Holà ! Ça va durer longtemps, les souvenirs ? J'attends qu'on me serve !

Hélas ! la patronne est intarissable sur cette fille qui était bien gentille, mais un peu simplette, et si lente... Une catastrophe, pour le commerce : les clients n'aiment pas attendre, quand on leur rend la monnaie.

— Alors, finalement, nous avons dû nous en séparer. C'est toujours un problème de conscience, avec ces petites de l'Assistance, qui n'ont personne.

La boulangère explique que sa vendeuse a pu se recaser, d'abord auprès de la cuisinière des Roches Sourdes, une femme qui n'était pas tendre, mais c'était mieux que rien ! Puis son fils a pris la suite, oui, le fils de la cuisinière, cet homme qui s'occupe du musée. Il a fait d'elle une sorte de petite bonne, et sans doute un peu plus : il n'est pas marié, alors seuls tous les deux dans la même maison, vous voyez ce que je veux dire...

Francis voit très bien, il ricane. Mais Christophe n'a pas le sens de l'humour : il arrête net toutes ses questions, il s'en va.

— Et mon chocolat ? proteste Francis. Pourquoi on m'oublie toujours ? Il me faut du chocolat, fourré avec du caramel !

*

Dans son bureau, Marc les guette à travers les rideaux. Il les voit sortir de la boulangerie, il voit Christophe s'approcher du perron, regarder longuement le musée, puis retourner vers sa voiture. Il ne viendra pas.

Marc essaie de se remettre au travail. Il regarde, sur l'écran de l'ordinateur, le titre de l'article qu'il doit écrire : *Offrandes et sacrifices à l'Âge du fer...* Mais il ne parvient plus à se concentrer. La balafre de sa main le brûle et il sent trembler en lui une excitation qui ressemble à ce qu'il éprouve sur la tourbière, en automne, quand il est accroupi, à l'affût, les pieds enfoncés dans la terre humide.

Il écrit :

Je suis quelqu'un qui guette, qui attend.

Il regarde longuement cette phrase sur l'écran. Puis il l'efface.

Son bureau est dans le musée, tout au fond, après les quatre salles en enfilade qu'on fait visiter. De l'autre côté, un couloir mène à son appartement : deux petites pièces qui donnent sur une cour étroite, où se trouve l'enclos grillagé des chiens. Il pense : je vais les emmener, et nous irons courir-ensemble. Non, il n'a pas le temps, il doit se rendre en ville, pour rencontrer cet ami journaliste qui l'aide à défendre la tourbière. Il est temps de partir.

Il se lève, gagne la salle d'exposition où se dresse la pièce maîtresse du musée, la grande statue qui date de l'Âge du fer. Elle est là, inondée de pénombre. Ses bras sont des moignons à peine ébauchés, son visage est rude, mais elle a des seins énormes, des fesses monstrueuses, un sexe démesurément grossi, dans l'écorce que la tourbe a fossilisée, et c'est une entaille noire, profonde comme la nuit. Des hommes l'ont sculptée à l'époque où l'on faisait des sacrifices humains, pour conjurer la peur.

La femme des tourbières. C'est le nom que Marc lui a donné. Elle a été découverte l'année du séjour de Christophe. Cet été-là, justement. Marc allait avoir vingt ans, il avait une bourse pour continuer à étudier : bon élève méritant, issu d'un milieu modeste... Mais il n'avait plus envie de rien faire, Marc, cet été-là. Il attendait la rentrée en traînant sur la tourbière, avec son fusil.

Le lendemain du départ de Christophe, il a marché, droit devant lui, sans regarder où il allait, attentif au seul bruit de ses bottes dans les flaques, passant d'une tourbière à l'autre, à travers prés : je m'en vais comme lui, je ne reviendrai pas. Il sentait la crosse de son fusil entre son coude et sa hanche. Une présence, un autre corps. Il a pensé brièvement : je m'engagerai dans l'armée. Cependant une envie différente lui venait, qu'il repoussait, qu'il rappelait : j'ai ce fusil chargé, je peux...

Soudain, devant lui, un feu, une odeur de bois brûlé, des rires. Il a voulu s'éloigner, mais on l'avait vu. Quelqu'un lui criait de venir, on le tutoyait.

C'était le chantier de fouilles archéologiques. Marc avait toujours évité de s'en approcher, parce qu'il l'imaginait comme un cours de vacances, avec des élèves dociles, courbés sur des carnets. Mais les étudiants qu'il a rencontrés, ce soir-là, étaient des garçons et des filles joyeux, robustes. Ils avaient planté leurs tentes dans un pré, au-dessus de la tourbière, ils vivaient là tous ensemble, depuis un mois, une petite communauté chaleureuse, et lui, qui ne connaissait que l'internat et l'appartement moite des Roches

Sourdes, il est resté avec eux toute la soirée. Un garçon lui a expliqué qu'ils dégageaient un ancien lieu de culte, un dépôt de bracelets et d'armes, qui datait de l'Âge du fer.

Le lendemain, Marc est revenu. Il est revenu chaque jour. Il était avec eux quand ils ont trouvé la statue, enveloppée dans une étoffe brune que la tourbe avait conservée, malgré les siècles. La déesse de Fécondité, la Ténébreuse, à laquelle étaient consacrés ces poignards et ces bijoux dans la boue. Ce jour-là, sans savoir à quel ordre obscur il obéissait, Marc est allé enterrer son fusil sur la tourbière, un peu plus loin.

Il ricane à ce souvenir. Il confie à la statue, dans l'ombre :

— C'était un geste faux. J'ai triché. Dès que j'ai eu assez d'argent, j'ai acheté un autre fusil.

Un geste théâtral, bien sûr. Pourtant, cela voulait dire quelque chose, d'enfouir dans la tourbe, comme une offrande, le vieux fusil. Enterrer ce passé...

Et maintenant, Christophe est revenu ! Même s'il ne ressemble plus au garçon d'autrefois, il ramène ces émotions enfouies qu'hier déjà, dans la cuisine des Roches Sourdes, Marc a retrouvées, tellement obstinées à survivre. L'adolescent morose qui regarde dehors, le front contre la fenêtre. Et, cet été-là, de l'autre côté de la vitre, un garçon de quinze ans, poli, bien élevé, avec de l'argent de poche. Il en distribue à tout le monde : on a l'habitude, dans sa famille, de laisser des pourboires aux domestiques, à la cuisinière. Un garçon riche, qui veut que les gens l'aiment. Il ne voit rien, il ne comprend rien. Le fusil de Marc lui fait peur.

Un garçon de quinze ans, presque un enfant encore. La nuit, il a des crises d'asthme et il crie, en appelant sa mère. Marc est seul à l'entendre, car sa chambre est au-dessus de l'autre, et le plancher laisse passer les sons. Il descend, il marche sans bruit jusqu'à cette porte. Mais il ne l'ouvre pas. Il reste dans le couloir, à écouter le souffle oppressé, de plus en plus rapide, qui lutte, jusqu'à ce hoquet étrange qui signale la délivrance. Le matin, au petit déjeuner, Christophe dit qu'il a bien dormi. Il ne se rappelle rien.

Marc ne le quitte pas des yeux. Il pense à la mère de ce garçon : on lui a dit qu'elle est malade, le cancer, elle est mourante. Il se souvient d'elle. Il l'a vue, une seule fois, quand il était tout enfant. Elle est descendue d'une belle voiture, comme une princesse. La mère de Marc était furieuse, elle ne

cessait de s'essuyer les mains à son tablier : j'ai du travail, moi ! La femme a fait semblant de ne pas comprendre, elle était douce et belle, elle s'est assise dans le salon avec l'homme qui l'accompagnait. Plus tard, elle a emmené Marc dans le jardin. Elle s'est penchée, en murmurant des paroles de tendresse que personne, jamais, ne lui avait dites, et surtout pas sa mère à lui. Elle a ouvert son sac, elle en a sorti un objet, enveloppé dans du papier brun.

— N'oublie pas.

Elle a murmuré un prénom, son prénom à elle, puis elle est partie en courant, pendant qu'il ouvrait le paquet. À l'intérieur, il y avait un minuscule service de poupée, pour jouer à la dînette : un pot à lait et huit tasses fixées à un buffet miniature, un de ces bibelots qui ravissent les filles, et dont il ne pouvait rien faire, lui, un garçon.

Ce jouet de fille, il l'a gardé, fidèlement. Il l'a caché, il en a pris grand soin. Il a veillé avec amour sur le souvenir de cette femme. Il essayait d'en savoir plus, il cherchait à la reconnaître parmi les orphelines, sur les vieilles photos du salon, il sentait battre en lui une tendresse pour la fillette qui était cachée ici, autrefois, pendant la guerre. Une menteuse, une insolente, disait sa mère, mais il l'imaginait, solitaire comme lui, et méchante, à force de malheur. Une libellule qu'on attrape et qui vous mord les doigts... Il a longtemps espéré qu'elle reviendrait, il attendait, il guettait. Il avait préparé tant de phrases qu'il lui dirait. Mais les années qui ont passé lui ont volé son visage, elles l'ont noyé dans une brume grise.

Pourtant, la dernière année, alors qu'elle va mourir, elle envoie son fils ici, en vacances. C'est un signe qu'elle adresse à Marc, peut-être. Un messenger. Mais un messenger qui ne sait rien, qui ne comprend rien.

Dans la cuisine des Roches Sourdes, cet été-là, Marc n'en finit pas de scruter les traits du garçon. C'est elle qu'il cherche, son visage à elle, son visage perdu. Il la cherche, avec avidité, tandis que son regard explore l'autre visage, sa bouche, son cou. Il guette une ressemblance, et un désir l'empoigne, douloureusement.

— N'oublie pas.

Christophe ne parle jamais de sa mère, on dirait que ce sujet lui fait peur. Marc le dévisage, encore et encore, avec une sorte de rage, comme s'il creusait dans la tourbe, des deux mains, pour ramener au jour quelque chose

de très ancien. Quelque chose qui se refuse. Plus il essaie de l'atteindre, plus cela s'enfonce – plus bas, de plus en plus bas, dans la tourbe noire, tiède, gluante.

— Voilà le chasseur qui revient ! annonce la grosse Germaine.

Christophe ne comprend pas ce qu'elle veut dire, mais ces mots éveillent en lui une anxiété bizarre. Près de lui, dans le jardin des Roches Sourdes, les vieilles femmes mènent grand tapage. Elles attendent le repas de midi.

Une voiture s'arrête devant le portail. Marc entrouvre la portière, il fait signe, et Christophe s'approche à contrecœur. Mademoiselle Cayeux est déjà sur la route, elle s'adresse au conducteur de sa voix la plus mondaine : elle a appris qu'il est le conservateur du musée, elle aimerait visiter ses collections, elle est si désireuse de se cultiver...

— Impossible aujourd'hui, coupe Marc, je dois me rendre en ville. Demain, si vous voulez...

— Oh oui ! J'ai toujours été passionnée par les choses du passé. Et je suis sûre que vous aussi, Christophe...

Mais Christophe proteste, avec une violence qui le surprend lui-même :

— Pas du tout ! Lorsque j'étais élève, je détestais les cours d'histoire. Tout ce temps perdu à essayer de rappeler des choses qui sont mortes. Le passé est parti, il ne nous concerne pas.

Puis il se tait, car sa voix s'est mise à trembler sous l'effet d'une colère impuissante qui le met au bord des larmes. Est-ce parce que Marc a pris Yolande ? parce qu'il vit avec elle ?

— Comment pouvez-vous dire cela, Christophe ? se récrie Mademoiselle Cayeux. L'histoire vous intéresse. Ce matin encore, vous nous avez dit que, pendant la guerre, votre maman était cachée dans cette maison, parce que ses parents étaient des résistants, des communistes qu'on recherchait.

— Des communistes ? dit Marc en levant les sourcils. Quelle imagination !

Une voix très calme, mais Christophe croit percevoir en elle la vibration d'une rage sourde, plus intense peut-être que la sienne.

— Qu'est-ce que vous dites ? Ce n'est pas de l'imagination. Pourquoi parlez-vous d'imagination ?

Il attend la réponse. Mais Mademoiselle Cayeux intervient, sans écouter personne :

— Moi, si je ne savais rien de mes ancêtres, je me sentirais très mal, comme quelqu'un qui n'a pas de pays. Avec mon père, nous avons commencé notre arbre généalogique...

La porte de la cuisine s'ouvre. L'Irlandaise fait quelques pas vers eux, d'une démarche craintive, comme autrefois Yolande. Elle serre contre elle une corbeille pleine de fruits... Christophe la regarde. La silhouette souffreteuse de Yolande revient dans sa mémoire, avec intensité.

— Les recherches généalogiques, dit Marc, on m'en demande parfois. Mais je suppose, Christophe, que vous ne serez jamais un de mes clients.

Que veut-il dire ? On dirait qu'il sait quelque chose, mais quoi ? Et pourquoi est-il si agressif ? Il porte toujours en lui la violence d'autrefois. Ses chiens, hier, qu'il ne rappelait pas. Et cette coupure profonde, mal refermée, qui barre sa paume. C'est un homme dangereux. Yolande vit avec lui...

Une pêche s'échappe de la corbeille de l'Irlandaise. Christophe se baisse pour la ramasser. Il entend Marc prendre congé. Il ne répond pas, il reste penché sur le fruit meurtri, dans la poussière. Il caresse du doigt cette chair blessée. La jeune fille s'incline vers lui, elle dit que la sœur les attend, que le repas est servi. Il voit son bras nu, tout près du sien.

*

Ils ont déjeuné sans lui. Élie a senti des odeurs de cuisine, il a entendu des rires, des bruits de couverts et d'assiettes. Mais personne n'est venu le voir, sauf la religieuse. Elle a demandé, avec douceur : vous dormez ? Il n'a pas répondu.

Elle croit qu'il dort, mais il est bien réveillé. Voici des années qu'il ne s'est pas trouvé seul dans une chambre, libre de faire ce qu'il veut, sans que

personne regarde. Alors, il a soulevé les draps, il a essayé de s'inventer une histoire avec le petit vêtement de fille, il l'a posé contre sa bouche, contre son corps. Mais son corps est mort, plus froid que celui du roi David.

Le soleil a tourné, il étire de longues stries sur le plancher. Élie se traîne jusqu'au lavabo, il ouvre le robinet. L'eau est pure et claire, tout le contraire de lui. Il se dégoûte, il ne veut pas se regarder dans la glace, il est vieux, il est sale, il y a sur lui une odeur de vin et de vomi. Il n'a plus de courage, plus de désir, rien.

Il reste là longtemps, frissonnant à l'idée de toucher l'eau, incapable pourtant de fermer le robinet, hypnotisé par le gargouillis du tuyau et les gouttes brillantes sur l'émail. Il a l'impression que le monde entier se résume à ce bruit d'évier qui se vide, pour rien, dans la blancheur lisse.

Or voici que soudain quelque chose de vivant prend naissance et vient vers lui ; c'est assourdi, mais bien réel... Élie donne un grand coup de paume contre l'émail, tel un nageur qui prend son élan, il s'arrache à ce lavabo, ouvre la porte, descend un escalier. Guidé par la musique, il parvient dans une pièce à l'abandon, qui a dû servir de salle de classe ; un tableau noir fendillé est encore cloué sur un mur, et des pupitres sont empilés contre la cheminée. Au fond, un vieux piano. Quelqu'un est en train de jouer. Une fille. Il la reconnaît, il a dormi contre elle pendant le voyage. En le voyant, elle sursaute, elle lève les mains.

— Je ne suis pas habile. Vous êtes musicien, c'est vous qui devez jouer.

— Ne vous arrêtez pas. Continuez. Je vous en prie.

Elle hésite encore un peu, puis reprend, avec un regard craintif dans sa direction. Au début, elle multiplie les fausses notes, parce qu'il l'intimide, et ça, c'est plus émouvant que tout.

Le morceau qu'elle joue, il le connaît par cœur : une valse toute simple pour laquelle, quand il était enfant, il avait inventé une variante à quatre mains, à l'époque où il s'amusait à découvrir le piano avec Léa. Il regarde ses doigts. Ils sont raides, mais ils sauraient retrouver les touches. Il pense : si elle demande encore que je joue... Il en tremble, de désir et de peur. Oui, si elle insiste, il jouera cette valse avec elle. L'entente viendra vite entre eux : c'est une fille docile, très souple. Et cette valse, ce sera comme s'ils la dansaient ensemble, enlacés. Il sera le cavalier, et elle se laissera guider, elle suivra ses mouvements...

— Vous auriez pu vous habiller ! C'est dégoûtant !

Sur le seuil, une vieille femme fardée, fielleuse, le regarde méchamment. Élie prend alors conscience qu'il est en pyjama, un de ces pyjamas jaunâtres de l'hospice. Et il y a quelque chose d'autre, de bien pire : il n'a pas mis son dentier...

Il plaque ses deux mains sur sa bouche, et s'enfuit, tête baissée, jusqu'à sa chambre. Planté devant ce lavabo de malheur, il se force à regarder son visage dans la glace, ses joues molles, ses gencives édentées, son menton affaissé. Ce n'est pas un visage, ça ! c'est une chose démolie, hagarde ! Ce n'est pas lui ! il ne veut pas que ce soit lui ! Il se jette sur le lit, la face contre le drap.

Au bout d'un moment, on frappe à la porte. Il ne répond pas. Dans le couloir, on ne se décourage pas, on répète son prénom. Un homme, il insiste, il finit par entrer. Élie lui jette un coup d'œil de biais. Il se souvient qu'il l'a déjà vu, mais pas dans le car. Ailleurs, dans un endroit plein de vertige et d'angoisse...

L'homme s'assied sur le matelas. Il s'appelle Christophe. Il a apporté un plateau, avec du thé et des biscuits. Il a l'air gentil, il fait tout ce qu'il peut pour essayer de comprendre. Élie ne veut pas qu'on le comprenne. Il accepte quand même de boire le thé, de tremper dedans quelques biscuits. Ils sont fades, tout est fade, il n'y a rien à attendre... Christophe dit qu'il fait très beau dehors, une belle fin d'après-midi dorée, il faut sortir. Élie se laisse emmener dans le jardin. Ce serait trop fatigant de protester, et d'ailleurs, sortir ou se remettre au lit, quelle importance ?

*

Élie et Christophe s'installent sur un banc. Francis les regarde avec colère. Élie l'a oublié, complètement. Quant à Christophe, il est censé s'occuper des messieurs, c'est-à-dire des deux messieurs. Mais en ce moment Francis n'existe plus pour personne.

Il s'approche, sans faire de bruit : de quoi peuvent-ils parler, quand ils croient qu'on ne les écoute pas ?

Déception ! ils ne disent rien. Ils sont endormis sur ce banc, en plein soleil. Christophe a la bouche ouverte, il ronfle. Élie aussi a fermé les yeux, mais lui, c'est un expert, quand il s'agit de faire semblant de dormir. Francis a envie de les réveiller brutalement et de leur faire bien peur, histoire de rire un peu. Au lieu de ça, il reste devant eux, à les regarder.

— Il faut que je dise quelque chose, chuchote-t-il. Quelque chose de terrible. J'ai vu un crime.

Il étouffe un petit cri. Un crime, voilà ce qu'il a vu hier. Un crime, un assassin... Il fouille ses poches en hâte, se fourre une barre de chocolat dans la bouche. La pâte commence à fondre sur sa langue, et il se force à ne penser qu'à ça, à cette pâte qui fond. Elle a un goût pas franc. Il fallait s'y attendre, dans cette boulangerie miteuse.

— Je sais très bien pourquoi tu m'as emmené dans cette boutique, Christophe. Ta petite vendeuse, hein ? Tu voulais des nouvelles ?

Il ricane, mais doucement, parce que Christophe s'agite un peu.

— À propos de petites vendeuses, j'en connaissais une, dans le temps. Un matin, elle n'est pas venue prendre son travail. Elle avait disparu. Je suis sûr qu'on l'a assassinée, sans laisser de traces.

Christophe tressaille. Il répète les derniers mots, d'une voix pâteuse, en se passant la main sur le visage.

— Christophe, Christophe, tu sais ce qui m'est arrivé hier, dans ce trou ?

Christophe bouge plus fort. Il va ouvrir les yeux, poser des questions. Francis le regarde, les sourcils froncés. Il n'a plus envie de lui parler. Ce qui lui est arrivé dans le trou ? Il ne veut pas s'en souvenir.

— Dors, souffle-t-il en imitant la voix d'un magnétiseur qu'il a vu à la télé. Rendors-toi. Je le veux.

Et ça marche. Le souffle de Christophe devient plus calme, sa tête s'incline. Francis recule, sur la pointe des pieds.

*

Christophe ne dort pas. Mais il ne veut pas entendre ce que le vieillard essaie de lui dire. Il garde les yeux fermés. La lumière écrase ses paupières,

elle appuie, avec ses doigts souverains. On dirait que l'or et le sang se mêlent : cela fait une couleur orange et rose, très douce.

Il veut continuer à somnoler. Il a si mal dormi ces dernières nuits, à cause de Claire. En ce moment, elle est à l'hôpital, assommée par les somnifères. D'autres veillent sur elle. Il peut se laisser aller, ce n'est pas une trahison. Et s'il s'endort, peut-être qu'il se rapprochera d'elle, malgré la distance : ils partageront la torpeur et ils se verront, confusément, d'un bord du sommeil à l'autre.

Peut-être. Il a l'impression de discerner ses traits, à travers la brume dorée. Une femme. Elle est tout près.

Les souliers de Francis font grincer les gravillons de l'allée. Il s'en va. Il voulait dire quelque chose, et Marc déjà, dans sa voiture... Les pas du vieillard s'éloignent, ils emportent ces mots. Mais certains d'entre eux résistent, ils ne veulent pas s'en aller. Il y a des mots qui traînent dans cette maison, depuis trop longtemps. Les récits amers de la cuisinière... Marc est son fils. Il est jaloux comme elle. Il ne faut pas écouter ce qu'il insinuait devant le portail. De l'imagination ? Christophe sait bien que ses grands-parents étaient des résistants, des communistes. Sa mère a parlé d'eux si souvent. Et les derniers jours encore, sous la cloche d'oxygène, luttant, syllabe après syllabe, alors que déjà la peur, dans son regard, laissait lentement place à l'hébétude...

Christophe a la nausée, comme s'il venait de s'embarquer sur un navire pas très sûr, et la mer est mauvaise. Il ne devrait pas dormir ainsi, en plein soleil. Il sera malade, comme autrefois, quand il avait ses crises d'asthme. Il cherchait en vain son souffle, il se noyait.

Il s'agite sur le banc, il lutte pour se réveiller. La mer est mauvaise, il y a des vagues énormes qui se soulèvent. Mais il ne peut plus revenir en arrière. Cette traversée, il faut qu'il l'accomplisse. Quelqu'un l'attend, sur un autre rivage, depuis très longtemps. Quelqu'un l'appelle.

*

Élie entrouvre les yeux. Il regarde le mur gris de la maison. Du granit, une des roches les plus vieilles qui soient. Quant à la prairie bizarre où il

errait hier, il paraît que c'est une tourbière qui existe depuis la préhistoire... La région idéale, vraiment, pour emmener les vieux en vacances ! On dirait que le passé a ici son pays, un pays qu'on devrait indiquer sur les cartes. Et eux, les vieux de l'hospice, ils en sont les citoyens, de droit.

Et dans ce pays, ricane Élie, moi je suis le grand prêtre. Je suis chargé du culte. J'ai des rapports spéciaux avec l'au-delà. Un ivrogne, un visionnaire.

Élie regarde Christophe qui s'agite dans son sommeil. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, lui ? Il est trop jeune encore... Il est en pèlerinage, décide Élie. Cette terre est sacrée, et moi, le grand prêtre, j'obligerai chacun à venir ici. Les gens devront se couvrir le visage, comme dans les lieux saints. Et j'obligerai Léa à venir aussi, au lieu de s'enfuir, comme elle a fait, en me tournant le dos, à moi, à tout ce qu'elle était.

La bouche d'Élie est amère, à cause du vin qu'il a bu hier. Il ne veut plus penser à Léa, ni à ce pays qu'il vient d'imaginer et qui est le sien désormais. Le granit, la tourbière, son dentier, son visage défait. Non !

Il refuse, il ferme les yeux. Il va dormir encore, et le sommeil ramènera en lui un autre pays, son pays de musique et d'amour, son pays perdu. La chambre dans laquelle il s'endormait, tandis que les ombres chuchotaient près de son lit, pleines d'espoir : le petit est doué pour la musique, si jeune, un enfant prodige qui a déjà donné des récitals, dans de petits cercles, il fera mieux bientôt, il y a tant de promesses en lui, un garçon si jeune, tant de promesses...

*

Un bruit de roues sur le gravier, quelque chose qu'on traîne, et ce pourrait bien être une de ces charrettes de légende, vides et pourtant si lourdes, parce qu'elles portent les fantômes qui passent d'un monde à l'autre. Des âmes qui sont mortes, mais ne veulent pas s'en aller...

Les paupières de Christophe tressaillent. Le voile orange et rose va se déchirer.

Il voit la jeune Irlandaise qui pousse sur l'allée le fauteuil roulant de Lucie. Il se lève en hâte, amène le fauteuil devant le banc, et fait asseoir la jeune fille à côté de lui. Élie a entrouvert les yeux.

Lucie se renverse sur son siège, avec des gestes saccadés. Elle essaie d'arracher une phrase à sa gorge. Christophe se penche pour comprendre. La fille aussi. Leurs deux corps se touchent.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

L'infirmière renonce, elle baisse le menton. Ils restent silencieux tous les quatre, mal à l'aise. L'Irlandaise tortille une de ses mèches, entre deux doigts. Elle sourit, mais elle a l'air désemparé. Elle ressemble à Yolande, pense Christophe. J'aimerais l'emmener sur la tourbière.

Il bâille pour dissiper les bribes de rêves qui s'attardent. Yolande, est-ce que c'est elle, Yolande, qui est revenue dans la charrette des morts ? Est-ce que c'est elle qui essaie de parler, à travers les contorsions de Lucie ? Non, il confond tout, c'est sa mère qui est morte. Pas Yolande. Sa mère.

Il se redresse. Yolande n'est pas morte, elle vit chez Marc qui a fait d'elle une servante, et sans doute un peu plus, la boulangère l'a dit. Une fille qui n'avait personne, nulle part où aller. Elle vit avec Marc, mais ce n'est pas un choix. Sûrement pas. Elle avait si peur de lui.

Cet après-midi, Marc est parti en ville. C'est l'occasion de voir Yolande seule. Une occasion qui a failli être perdue : le soir vient, l'autre va rentrer...

Christophe prend à peine le temps de bredouiller une excuse confuse, avant de s'éloigner sur l'allée, très vite. Il faut qu'il aille au village parler avec Yolande, il faut qu'il sache enfin...

Le repas du soir est servi dans la salle à manger sévère, sur une longue table de réfectoire, aussi sombre que les boiseries du mur. Bien que la nuit ne soit pas encore tombée, on a allumé le lustre, sous prétexte de mettre de la gaieté. Mais elles sont plutôt tristes, ces pendeloques poussiéreuses. Elles éclairent d'un faux jour des photographies jaunies, accrochées aux murs, dans des cadres vieillots.

Élie est en face de Marcelle. Elle l'a humilié devant le piano, il ne veut pas la regarder. La seule de ces vieilles femmes qui lui plaise, c'est Lucie, la malade décharnée qui ne peut pas parler. Elle était dans le jardin, avec la jeune bénévole, quand Christophe les a quittés, et cela a été un moment de pur bonheur. La fille, très gauche, avait envie de se confier, Élie l'a encouragée et, pour finir, ils ont eu une vraie conversation. Les femmes apprécient les hommes plus âgés, surtout quand elles sont timides. Le mari de Léa, cet Anglais vers qui elle a cherché refuge, avait vingt ans de plus qu'elle.

Elie essaie de se rappeler le prénom de cette fille. Elle l'a dit, mais il l'a oublié, et il n'a pas osé le lui redemander. Sur le banc, ils ont parlé longtemps. Parfois, Lucie tentait de se joindre à eux, en faisant des grimaces avec ses lèvres. Elle ne dérangeait pas l'intimité qui naissait ; au contraire, c'était comme un témoin bienveillant. À un moment, la fille se plaignait d'avoir les mains trop petites pour jouer du piano. Élie a montré les siennes qui sont longues, mais très étroites. Ils ont superposé leurs paumes pour les comparer, en riant.

La voici. Elle entre dans la pièce. Il ne reste que deux places libres, dont l'une à côté d'Élie. Elle va sûrement s'asseoir près de lui... Elle pose la soupière, aide la sœur à remplir les assiettes. Deux louches par personne. Élie attend son tour. Deux louches, rien d'autre, pas un regard. Elle s'installe au bout de la table, à côté de la grosse Germaine.

— Où est Christophe ?

— Il est en retard, dit la religieuse, d'un ton sec.

— Oh, ma sœur, ne soyez pas trop sévère, plaide Mademoiselle Cayeux. Un monsieur si charmant. À croire qu'il n'a fait que ça toute sa vie, s'occuper des malades...

— Vous croyez qu'il est marié ? coupe Marcelle.

Un sujet qui passionne toutes les femmes, même la religieuse. Elles sont plusieurs à répondre :

— Il porte une alliance. Vous n'avez pas remarqué ?

— Une alliance, ça ne veut rien dire. Il y a des bonshommes mariés qui n'en portent pas, pour tromper leur femme.

— L'inverse est vrai aussi, dit Mademoiselle Cayeux, en battant des cils. Je suis restée jeune fille, mais je porte l'alliance de mon pauvre père.

— À mon avis, tranche Marcelle, il n'est pas marié. Je l'ai bien observé. Il n'a pas l'air sûr de lui, ce garçon. Ce n'est pas le genre à fonder une famille.

La fille a suivi la discussion avec intérêt. Qu'est-ce que ça peut lui faire, la vie conjugale de Christophe ? Élie n'a presque rien mangé, mais elle ne s'en aperçoit pas. Il pétrit un bout de pain, en regardant les photos sur les murs. Des groupes de fillettes en costumes anciens. On lui a dit que cette maison était un orphelinat, autrefois. Cette idée le rend triste. Le soir tombe, mais ce n'est pas encore la nuit ; les lampes sont toujours aussi pâles.

Son regard revient sur la table. Il y a une bouteille de vin près de la religieuse, elle en servira au moment du fromage. Élie en a besoin. Rien qu'une larme, comme on dit, sinon cette soirée sinistre va l'étouffer.

Un bruit de voiture, une portière qui claque : Christophe est de retour. Dès qu'il entre, ces dames soupirent d'aise.

— Alors ? Que s'est-il passé ? Vous êtes bien pâle !

Christophe s'assied à côté d'Élie. Il souffle bruyamment : quelque chose l'inquiète, dirait-on. Élie regarde la fille. Ses yeux sont fixés sur Christophe, elle ne le voit pas, lui. Il murmure :

— J'ai soif.

Christophe lui remplit son verre. Avec de l'eau, bien sûr. Le vin est toujours là-bas, devant la religieuse. Élie fixe la bouteille avec une telle convoitise que, pour un peu, son regard la soulèverait et la ferait venir vers lui, en sautillant sur la nappe.

— Si nous faisons une promenade après le dîner ? propose Mademoiselle Cayeux. Ce serait tellement romantique !

De son exaspérante petite voix flûtée, elle s'étend longuement sur les charmes de la campagne, la nuit... D'accord pour une promenade, coupe la sœur, mais il faudra bien se couvrir. On passe au fromage. Voici le moment du vin. La religieuse sert tout le monde, sauf Élie à qui elle dédie un sourire faussement navré, un sourire cruel qui signifie : n'insistez pas, ne me forcez pas à dire les choses en public.

Christophe n'a pas pris de vin, peut-être pour ne pas infliger à son voisin la vue d'un verre plein, si près de lui. Élie se demande ce qu'il déteste le plus, cette délicatesse, la brutalité de la sœur, ou l'indifférence de la fille.

Ils se lèvent tous. La religieuse remporte le vin à la cuisine. Et ce n'est pas un soulagement de ne plus le voir, le besoin n'en devient que plus aigu. Les autres s'agitent pour desservir. Même la grosse Germaine manœuvre son fauteuil, en rassemblant quelques couverts, jusqu'au moment où elle renverse la salière, ce qui porte malheur, comme le souligne aigrement Marcelle... Il ne reste bientôt plus dans la pièce qu'Élie, Lucie, et Francis qui cure ses ongles avec une fourchette sale.

— Tu crois ça, toi, Élie, que je suis un gâteaux ?

Élie proteste mollement. Il a repéré un verre de vin oublié, celui de la fille, justement. Il est encore à moitié plein.

— Il m'est arrivé une chose terrible, hier, dans cette boue.

Francis parle d'une voix oppressée, en se grattant les ongles avec sa fourchette dégoûtante. Élie attrape le verre dans lequel la fille a trempé sa bouche, ses lèvres...

— Une chose vraiment terrible. J'ai essayé de l'oublier, j'avais trop peur. Maintenant, je n'arrive plus à me souvenir. Aide-moi.

Élie vide le verre avec une telle hâte qu'il manque s'étrangler. Des larmes lui viennent aux yeux. Quand on finit le verre de quelqu'un, on

connaît ses pensées. À présent, il sait ce qu'elle pense, cette fille, et ses pensées le font pleurer.

Elle revient et voit son verre entre les mains d'Élie. Trop tard ! il est vide. Elles n'ont apporté aucun soulagement, d'ailleurs, ces quelques gouttes : une excitation passagère, comme une écorchure, cela fait mal... Elle retourne à la cuisine, on l'entend qui parle avec Christophe. Il ne reste plus de vin sur la table. Il ne reste que ces vieilles photos tristes, aux murs. Lucie s'est remise à pousser des cris inarticulés, comme si elle espérait faire comprendre quelque chose. Moi aussi, pense Élie, j'espère encore que quelqu'un va m'entendre. Et puis, sombrement, avec une sorte de joie : non, je n'espère plus, j'attends le vin, rien d'autre.

— Tu n'écoutes rien, gémit Francis. Rien ne t'intéresse jamais.

La vaisselle se termine, le groupe regagne la pièce. Germaine annonce qu'elle préfère aller dormir, et la jeune bénévole décide de rester avec elle. Les autres vont se préparer pour la promenade.

— Peut-être que nous verrons des vers luisants, murmure Mademoiselle Cayeux. Et des étoiles filantes. Cela annonce du bonheur...

— Vous venez avec nous, Élie ?

Christophe a posé la question distraitement, et il n'insiste pas, quand Élie refuse. Il est préoccupé par autre chose, cela se voit. La fille, c'est pareil, elle l'a oublié. Une bouffée de gentillesse, rien de durable. Mais Élie se dit, avec une excitation mauvaise, que ce soir, pendant un bon moment, il sera seul avec elle et une infirme. Seul dans cette maison où il y a du vin. Du vin qu'il saura bien trouver.

Il s'en va dans sa chambre. Il attend. Il leur en faut du temps, pour se préparer... Tout son corps s'affole, il appelle la fille, il attend le vin surtout. Il attend, il n'en peut plus d'attendre.

*

Le car s'éloigne dans la nuit. La religieuse a pris le volant. Christophe est assis derrière elle, à côté de Francis.

— Christophe, chuchote Mademoiselle Cayeux, vous me donnerez le bras quand nous sortirons ? Il fait si noir.

— Et moi ? demande Marcelle en tendant le cou par-dessus la banquette. Vous me donnerez la main, Christophe ?

Elles se penchent vers lui ; il voit leurs visages, très pâles dans la pénombre, avides. Les phares éclairent une large brèche entre les fougères.

— Que diriez-vous de ce chemin ? demande la sœur. Il a l'air bien dégagé, ce ne sera pas trop difficile pour le fauteuil de Lucie.

— C'est mon chemin ! crie Francis. Je le reconnais.

Et il se met à hurler qu'il ne veut pas retourner ici : c'est un endroit mauvais, dangereux. La sœur répond sèchement qu'il peut rester dans le car, s'il préfère. Elle ouvre la portière et Christophe la rejoint à l'arrière du véhicule. Il soulève Lucie, le plus doucement possible, mais elle se débat, il la serre plus fort, il sent son odeur douceâtre de malade. Hier, c'était Élie qu'il portait, dans la puanteur du vin et du vomi, un ivrogne répugnant, couvert de boue, et pourtant, c'était un bonheur étrange. Les ombres dentelées des fougères s'agitent contre les phares. Elles font signe dans la nuit tiède.

— Où allez-vous ? s'étonne la religieuse. Je suis là, sur la route, avec le fauteuil.

Il la rejoint, installe la malade sur son siège, puis il aide les vieillards à descendre, pendant que la sœur distribue des lampes électriques. Pendant un moment, ils marchent en silence, impressionnés par l'univers obscur et vivant qui les entoure. Soudain Mademoiselle Cayeux agrippe la veste de Christophe.

— Il y a quelqu'un dans les fourrés. J'ai entendu bouger.

— Vous êtes ridicule, dit Marcelle, d'une voix mal assurée. Ce doit être un animal.

— Non, gémit Mademoiselle Cayeux. Quelqu'un nous suit.

Elle braque sa torche sur un buisson.

— J'ai vu un visage. Des yeux dans l'ombre, qui brillaient.

— L'assassin, s'écrie Francis. Il revient.

— Courage ! dit la sœur. La lune va se lever dans un quart d'heure, et il fera plus clair.

Ils se remettent en marche. Marcelle balance sa lampe, avec des gestes brusques qui éclairent, par saccades, des broussailles, des troncs tordus, des flaques qui brillent.

— La tourbière autour de nous. Regardez. C'est joli.

Mademoiselle Cayeux en oublie sa peur. Elle fait danser la lumière de sa torche, jusqu'à ce qu'elle rattrape le faisceau lumineux de Marcelle. Les deux cercles pâles glissent sur le sol, ils se poursuivent, se rejoignent, se séparent.

— On dirait des fantômes.

Des fantômes. Ils glissent sur le sol, ce n'est pas un contact réel qui les rassemble, ils ne touchent rien, ils ne gardent rien. Des fantômes, des illusions. Et lui, Christophe, comme ces lumières, il glisse sur les choses, sur les êtres. A-t-il jamais tenu quelque chose, quelqu'un, pour de bon ?

— Je n'existe pas vraiment.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Il parlait tout seul, comme d'habitude. Il parle toujours tout seul. Est-ce qu'il a jamais échangé des mots, des paroles véritables avec quelqu'un ?

Il secoue les épaules pour essayer de dissiper cette sensation d'étrangeté : ce doit être la fatigue, à cause de Claire, toutes ces nuits sans sommeil. Mais est-ce que Claire existe vraiment ? Est-ce qu'il a une femme à lui ? Et Yolande ? Une illusion, peut-être... Il ne l'a pas retrouvée, tout à l'heure.

— Où est la sœur ?

Ils l'appellent. Pas de réponse. Les torches éclairent le sol crevassé, les trous profonds, pleins d'eau.

— Elle s'est écartée du chemin. Elle s'est enlisée dans la tourbière. Elle va se noyer...

— Je veux une lampe ! crie Francis. J'en ai besoin pour me défendre. L'assassin...

— Taisez-vous. Elles ne sont pas drôles, vos histoires.

— Et si ce n'étaient pas des inventions, chuchote Mademoiselle Cayeux. Rappelez-vous ce bruit, dans les broussailles. Il y avait quelqu'un. Réellement. J'ai vu des yeux qui brillaient.

Lucie s'agite sur son fauteuil avec des mouvements convulsifs, comme si elle cherchait à rompre des liens.

— J'entends l'assassin ! hurle Francis. Il nous suit dans les broussailles ! Il revient sur les lieux de son crime ! Je ne veux pas me souvenir !

— Taisez-vous.

— Mais l'assassin revient, je te dis ! Il marche ! Écoute...

Ils prêtent l'oreille. On entend craquer des branches, tout près. Quelqu'un vient. Christophe saisit une torche, la tourne vers le chemin. Elle éclaire de grosses chaussures.

— L'assassin, gémit le petit groupe.

— C'est moi qui vous fais peur ? demande Marc.

Toutes les lampes se braquent sur son visage. Il lève un bras devant ses yeux.

— Que faites-vous ici ? bredouille Christophe.

— J'ai aperçu votre car au bord de la route. Je me suis arrêté et votre responsable...

— La sœur ? Vous l'avez vue ?

— Me voici, dit la sœur, derrière Marc. J'étais retournée vers le car. Pourquoi vous êtes-vous inquiétés ?

— C'est la faute de Francis. Il prétend qu'un assassin rôde dans la région.

— Et cet assassin, ajoute Marc, si j'ai bien compris, c'est moi.

— Voyons, Francis, il ne faut pas jouer avec ces choses. Même pour rire, on n'accuse pas les gens.

Christophe écoute la sœur qui insiste : c'est dangereux de lancer une accusation. Un malaise le gagne, tandis que monte en lui un souvenir confus. Une fille, autrefois, tout l'accusait si fort. Elle s'est cachée dans l'ombre, comme une coupable. Elle avouerait encore... Mais quelle fille ? L'image est trop rapide. Une impression, à peine. Déjà cela s'efface.

— J'accuse qui je veux, rugit Francis. À l'Assistance, quand ils me punissaient, j'étais toujours d'accord. Même si je n'avais rien fait ! Je le méritais. Alors, il le mérite, l'assassin, si je dis que...

— Taisez-vous, coupe la sœur. Regardez plutôt la lune. Elle se lève derrière nous.

— La lune...

*

Ils se retournent pour regarder la lune. Elle monte de la tourbière, énorme, très pâle.

Les vieilles dames se lancent avec entrain dans des considérations sur le rôle de la pleine lune dans les marées, les accouchements, et même les crimes... La migraine de Marc se réveille. Ce n'est pour le moment qu'une douleur sournoise, mais elle ne s'arrêtera pas, il le sait.

— Il est temps de rentrer, dit la sœur. Laissez-moi pousser le fauteuil de Lucie, Christophe. Je vous remplace.

Le groupe fait demi-tour. La lune monte très vite et projette leurs ombres sur le chemin. Christophe souffle d'une voix sans timbre :

— Regardez. Mon ombre est presque transparente. Dans les légendes, les fantômes n'ont ni ombre ni reflet.

Marc baisse les yeux vers cette ombre, très longue contre le sol blême. Elle danse près de son ombre à lui, qui est trapue, beaucoup plus lourde.

— Et alors ? lance-t-il, agressif. Vous avez l'impression d'être un fantôme ?

Il ricane, mais il continue à fixer les deux ombres, sur le chemin. La sienne, tellement pesante et lasse, et l'autre, aérienne, fugitive.

— Il faut que je vous dise, reprend Christophe. Je suis allé chez vous tout à l'heure. C'était Yolande que je voulais voir. La boulangère m'avait dit qu'elle habitait avec vous.

Il parle lentement, en cherchant ses mots, comme s'il avait peur. Marc articule avec effort :

— Elle est partie depuis longtemps. La boulangère ne vous l'a pas dit ?

La lune, de plus en plus haute dans le ciel. Et la migraine qui insiste, fidèle, cruelle.

— Vous savez où elle habite, maintenant ?

Marc fait signe que non. Il sent encore la brûlure des lampes qu'on lui a braquées dans les yeux, comme la police avec un suspect, un coupable. Et Christophe qui s'obstine à le questionner sur Yolande... Qu'est-ce qu'il a dans l'idée ? on dirait qu'il mène une enquête.

— Il paraît que personne ne sait ce qu'elle est devenue.

Qui a pu lui dire ça ? Un autre commerçant ? Ici tout le monde épie. Heureusement, l'essentiel échappe.

— On m'a raconté aussi que, lorsqu'elle vivait chez vous, elle avait l'air... On aurait dit que...

Christophe n'ose terminer aucune de ses phrases.

— Des ragots de village. Et alors ? Qu'est-ce que ça peut vous faire, tout ça ?

Lucie fait entendre un gémissement plein d'angoisse, comme les chiens de Marc en poussent parfois, la nuit. Et Marc a l'impression bizarre que c'est lui qui a crié. Sa plainte à lui. Des ragots de village, Christophe qui s'acharne, alors qu'il a si mal à la tête, il voudrait qu'on le soigne. Quelqu'un.

— Je vous quitte. Je pensais me promener avec vous. Je ne m'attendais pas à cet interrogatoire.

— Ce n'était pas un interrogatoire. J'essayais simplement de savoir...

— Moi aussi, marmonne Francis, j'essaie de savoir.

Marc se retourne. Le vieillard le regarde en dessous, de ses yeux globuleux, il bave, sa lèvre pend. On dirait qu'il a peur. Qu'est-ce qu'il faisait hier sur le chantier, au fond de ce trou, à gratter dans la tourbe ?

— J'essaie, et je n'arrive pas, parce que tu m'empêches de me souvenir. Mais je sais que je t'ai vu, avec ton crime, sans laisser de traces...

— Charmante compagnie ! siffle Marc. Vous êtes bien assortis, tous les deux. Vous inventez n'importe quoi. Ce matin déjà, à propos de votre mère, Christophe, cette histoire de communistes...

Christophe le regarde, éberlué. Marc ne lui laisse pas placer une parole. Il distance sans mal ces citadins qui n'ont pas l'habitude de la nuit sur la tourbière, et se jette dans sa voiture, comme dans un refuge. Des larmes de

rage lui brûlent les yeux. Il crispe sa main blessée, et ce mouvement éveille une pointe de souffrance en lui, il ne sait où. Il a mal à la tête, mal au cœur surtout, et à son âme, si elle existe quelque part. Mal à hurler, à vouloir faire mal à quelqu'un. Il aurait aimé rencontrer quelqu'un, sur ce chemin, il aurait aimé...

*

Quelqu'un pleure. Une fille. Ce n'est pas Léa.

Élie est couché sur le plancher de la salle à manger. La fille est à genoux près de lui. Elle pleure, comme Léa, le jour où elle est partie.

— Laissez cette bouteille. Vous allez être malade, et ils diront que c'est ma faute.

— C'est ta faute. Tu m'as quitté.

Le goulot appuie sur les lèvres d'Élie, comme un baiser glacé.

— C'est une morte que j'embrasse.

La fille essaie de prendre la bouteille. Il lui allonge un coup brutal, ses doigts fouettent un bout de peau tiède, et voici qu'il pleure, lui aussi.

— Je ne voulais pas te faire de mal. Je ne suis pas méchant. Je suis la misère du monde.

Il avale une goulée de vin, et la tristesse reflue, comme une marée douceâtre. La fille approche, en répétant son prénom. Il sent la fraîcheur des larmes sur ses joues.

— N'aie pas peur. Je ne te battrai plus. Je le jure. Par quoi veux-tu que je jure ? Par les anges ? Par les chérubins ? Tu les vois, les chérubins, comme ils remuent leurs ailes noires autour de nous ?

Encore plusieurs gorgées brûlantes, coup sur coup, et les chérubins noirs s'envolent. Il ne reste que la fille.

— Viens plus près. Tu ne feras pas comme Léa, toi. Tu ne t'en iras pas.

— Qui est-ce, Léa ?

Élie serre la bouteille. Sur le mur, les orphelines le regardent. Elles ont les yeux si grands.

— Léa, c'était ma cousine, ma fiancée. Elle disait : tu n'as pas d'énergie, tu veux mourir ! j'essaie de vivre, et tu me retiens dans la mort ! Elle disait : je t'aimais...

Le vin coule dans la gorge d'Élie, mais il n'apporte plus de chaleur.

— Elle disait : j'ai besoin de courage, moi aussi, autant que toi ! Je ne peux pas vivre avec quelqu'un qui veut mourir !

Élie vide la bouteille. Il fait si froid.

— Si elle était restée...

— Peut-être elle reviendra, dit la fille avec son accent d'ailleurs.

Elle essaie d'être gentille, elle ne sait pas que Léa est morte, elle ne sait rien. Élie renverse la tête, pour récupérer une dernière goutte de vin. Au-dessus de lui, les orphelines du passé se penchent.

— Tu as raison. Peut-être qu'elle reviendra. On peut faire revenir les morts, si on le veut très fort. Tu vas m'aider.

— Une morte ? J'ai peur ! Arrêtez ça !

Dehors, un bruit de moteur. Des gens qui parlent. Les promeneurs sont de retour.

— Vite, souffle Élie. On n'a plus beaucoup de temps. Il faut que Léa revienne avant eux.

Mais la fille est partie.

— Reviens et je vivrai, reviens...

Christophe entre dans la pièce. Élie voit son visage au-dessus de lui, entre ceux des orphelines. Des traits tirés, avec de grands cernes qui lui mordent les joues. Un visage triste qui se penche, s'éloigne, revient, se balance bizarrement, et c'est une danse, la danse de Léa. Reviens et je vivrai, reviens... Élie répète ces mots en silence, comme une incantation, de plus en plus vite, en regardant le visage triste au-dessus du sien. Et des notes naissent sous les mots, de plus en plus vite, reviens, et c'est un sortilège, la musique de l'enfer. Reviens, écoute ça, Léa, un ivrogne tant que tu veux, mais un sorcier aussi, reviens et je vivrai. Je marche parmi les ombres, elles se lèvent autour de moi, de plus en plus vite, je t'arrache à elles, je te rends ton visage, ta voix, je te ramène, reviens et je vivrai, je te fais remonter, je peux, un musicien. Écoute, reviens, suis-moi.

— Élie, ouvrez les yeux.

— Laissez-moi. Ne me dérangez pas, vous allez l'empêcher de remonter. Elle est partie, elle m'a quitté, mais vous n'entendez pas comme elle pleure pour revenir ?

Élie a vomi sur Christophe, le corps secoué de spasmes de souffrance. Maintenant, allongé sur le plancher, il contemple le plafond. Christophe essaie de le relever.

— Je ne peux pas, chevrote le vieillard. Je suis allé aux portes de la mort. Léa était tout près, je l’ai entendue. Elle est tellement triste. Écoutez.

Une voix, en effet, derrière eux... Christophe tressaille. Mais ce n’est que l’Irlandaise qui vient d’entrer. Elle est très pâle et, par contraste, ses taches de rousseur paraissent plus marquées. Elle apporte une cuvette pleine d’eau.

Christophe ôte sa chemise souillée. Torse nu devant elle. Un trouble, l’impression d’être de nouveau le petit garçon que sa mère aide à se laver, dans la salle de bains tiède, devant le miroir couvert de buée. La savonnette qui mousse, la serviette un peu rêche, une femme qui se penche... Élie entrouvre les yeux. Christophe croise un regard aigu qui redevient vague aussitôt.

La jeune fille s’écarte, avec un mouvement craintif.

— C’est vous qui veillez cette nuit, Christophe, n’est-ce pas ?

En effet, c’est son tour. Dès qu’il aura couché Élie, il s’installera au rez-de-chaussée dans le parloir où aboutissent les sonnettes des chambres. Il devra faire plusieurs rondes et répondre aux appels. Il ne dormira sûrement pas beaucoup. Mais cela ne lui déplaît pas, pour une nuit, d’être celui qui protège le sommeil des autres – le veilleur.

*

Une fois dans le parloir, il règle la sonnerie du réveil pour la première ronde. En attendant, il décide d’écrire à Claire – une lettre sans importance,

juste un signe d'affection qu'on lui fera parvenir à l'hôpital.

Il inscrit la date et il s'arrête. Il se demande s'il va mentionner ce séjour aux Roches Sourdes. Il n'a jamais parlé à Claire de l'année où sa mère est morte. Il ne lui a jamais confié grand-chose, en fait... Il hésite encore, le stylo à la main, quand on gratte à la porte. La jeune Irlandaise, il en est sûr.

— Oui, chuchote-t-il. Oui.

Mais c'est la sœur qui pousse la porte. Elle s'assied sur le plancher, devant le canapé. Elle est étonnamment souple. Jamais il n'arriverait, lui, à adopter une posture pareille, les jambes repliées, le buste si droit. Elle sourit largement. Un sourire impersonnel qui ne s'adresse pas vraiment à lui.

— Pour votre premier séjour, Christophe, vous vous débrouillez bien. Avec Élie, tout à l'heure, vous nous avez été très précieux.

Il éprouve un plaisir d'enfant à entendre ce compliment. L'impression que la sœur lui reconnaît le droit d'être là. Un droit dont il doute toujours, obscurément.

— Ce qui est arrivé avec Élie, poursuit-elle, c'est ma faute. J'ai insisté pour que nous ayons du vin. Pour moi, le vin est un signe de fête. J'aurais dû réfléchir. Je savais qu'il était alcoolique. Avant le départ, on nous montre leurs dossiers.

Ce dernier mot excite la curiosité de Christophe. Il aimerait en savoir plus sur Élie.

— Quel âge a-t-il ?

— Vous allez être surpris. Il est, de loin, le plus jeune de notre groupe. Il a soixante-six ans.

— Soixante-six ans ! Mais mon père a dix ans de plus et paraît tellement plus jeune ! Comment Élie peut-il être détruit ainsi ?

— L'absence de soins, l'absence d'hygiène, l'alcool... Il a dû changer de vie brutalement, on devine qu'il vient d'un milieu cultivé. Autrefois, si j'ai bien compris, il était musicien dans un orchestre. Un orchestre connu.

— Il a été marié, je suppose. Il parlait d'une femme qui est partie. On m'a dit que les clochards sont souvent des gens qui ont souffert d'une rupture.

— À mon avis, l'explication est un peu rapide. Il doit y avoir d'autres fragilités, une fêlure plus profonde.

La sœur a des yeux d'un bleu très dur. Elle a parlé de fêlure, comme si elle avait démasqué quelqu'un qui cherchait à s'échapper.

— Que sait-on sur sa famille ?

— La plupart de nos amis de l'hospice n'ont plus aucun contact avec leur famille. On s'en rend compte d'une façon cruelle au moment de leur mort : il n'y a personne pour prendre en charge les funérailles. En ce qui concerne Élie, son dossier est tristement banal sur ce point. Il ne comporte rien, aucun nom.

— Alors, on ne sait rien de lui ? Musicien, clochard, c'est tout ?

— C'est tout.

— On peut supposer qu'il est israélite aussi, avec le prénom qu'il porte.

Il la voit se raidir. La peau de son cou se colore violemment, et de larges plaques montent jusqu'à son nez.

— Juif, Christophe. Israélite, c'est la formule des antisémites, pour se donner l'air tolérant. C'est comme les racistes : ils n'osent jamais parler de Noirs. Ils disent : « hommes de couleur »...

Sa voix est tendue. Pour la première fois, la distance s'efface. Une femme est là, près de Christophe, une femme encore jeune, passionnée, troublante. Il y a un mystère en elle. Cette tension qu'on devine, chaque fois qu'il est question d'Élie... Mais elle se reprend aussitôt.

— Excusez-moi. Je suis beaucoup trop sensible sur ces questions. J'imagine que c'est la faute de mon passé...

Elle n'en dira pas plus. La rougeur quitte lentement ses joues, elles reprennent leur teinte cireuse.

— Pour en revenir à Élie, vous ne pouvez rien déduire de son prénom. Les protestants aussi aiment les noms bibliques.

— Je ne suis pas antisémite, bredouille Christophe. Les parents de ma mère étaient dans la Résistance. Des communistes.

— Vous avez un prénom bien chrétien, pour un petit-fils de communistes.

La distance est revenue. Quelques phrases encore, et la sœur s'en va. Elle n'a pas eu l'air convaincue par ce que Christophe vient de dire sur ses grands-parents maternels. Pourtant, c'est la vérité. Sa mère lui a infligé tant de récits héroïques, des aventures qu'elle croyait passionnantes pour un garçon. Lui, il parvenait mal à cacher son ennui, il trouvait tout cela si lointain.

Tout à l'heure, Marc l'a accusé d'avoir tout inventé. Est-ce que la mémoire est capable de fausser les choses, de les reconstruire à ce point ? Impossible : tant de détails, si précis... Et d'abord, qu'est-ce qu'il en sait, Marc ? Il se plaît à détruire. Cette balafre, sur sa paume, comme un signe de violence... Il ne faut pas l'écouter.

Mais si. Au contraire. Christophe a l'impression que sa mère cherche à lui parler, péniblement, comme autrefois sous la cloche d'oxygène. On dirait qu'elle a laissé un message ici, pour qu'il le trouve, après tant d'années. Un message confus qu'il lui faut déchiffrer. Il a rendez-vous avec elle ici, il ne doit pas se dérober, c'est la dernière chance.

Il essaie de réfléchir. Mais il ne parvient à rien. Dès qu'il ferme les yeux, il croit voir un visage, puis un autre, et ce ne sont pas des rêves, mais des sortes de clichés, très brefs, comme on en voit défiler avant de dormir, quand on est épuisé.

Des femmes, plusieurs femmes, leurs traits se mêlent, s'effacent. Si vite. Il n'a pas le temps de les reconnaître. Les orphelines dans les vieux cadres du salon : l'une d'elles est sa mère, il faudrait la chercher parmi tous ces visages...

Puis la figure émaciée d'un vieux musicien. Il porte le prénom d'un prophète, parce qu'il est juif. Pourquoi la sœur pense-t-elle que Christophe est antisémite ? Ses grands-parents pourtant...

Le musicien s'est saoulé. De sa voix éraillée, il braille une horrible chanson. Il est à terre, les cheveux couverts de boue et de vomi, affalé dans une flaque...

*

Il y a de l'eau sur mon visage, mais je ne peux pas boire. Je ne peux pas boire, alors qu'il y a de l'eau sur moi. De l'eau et de la terre, si noires. J'ai soif et je n'ai pas de bouche.

Je ne connais pas ce lieu où je suis depuis tellement longtemps. Mes yeux sont ouverts, mais je ne vois personne. Ni mon père, ni ma mère, personne. Rien que la terre et l'eau.

Je ne peux pas me souvenir de mon père ni de ma mère. Ils sont tout près, pourtant.

Mon père et ma mère ont soif, et ils n'ont pas de bouche. Personne ici n'a de bouche. Nous avons soif, et personne ne peut boire.

Les visages sans bouche sont enfoncés dans l'eau. Ils sont trop nombreux. On ne peut pas se souvenir.

*

Christophe s'éveille en sursaut. Bien qu'il fasse toujours aussi chaud, il a l'impression d'avoir très froid. La sonnerie du réveil a interrompu un rêve angoissant, dont il vaut mieux qu'il n'essaie pas de se souvenir. C'est l'heure de sa première ronde.

Dans le couloir, il cherche un interrupteur, puis renonce : la lumière de la lune entre largement. Elle brillait dans son rêve, elle éclairait un visage...

Il s'arrête devant le petit salon où sont installées les deux handicapées. Germaine ronfle puissamment. Lucie est immobile, et le contraste est si saisissant avec son agitation de la journée que Christophe s'approche du lit, pour vérifier qu'elle respire.

À l'étage, rien n'a changé depuis son adolescence. Toujours la même rangée de chambres étroites – d'anciennes cellules : cette maison était un couvent, au siècle dernier.

Derrière la première porte, il entend des mots heurtés, il entre. La lampe est allumée. Francis est dans le lit ; il a ramené le drap sur lui, mais il ne s'est pas déshabillé. Il a gardé ses chaussures, un soulier dépasse, au bord du matelas.

— Va-t'en ! Tu vas t'en aller ?

Ce n'est pas à lui que le vieillard s'adresse. Il dort, le menton contre la poitrine. Christophe hésite : il ne doit pas le laisser ainsi, tout habillé, en chaussures. Il défait la chemise, découvrant un tricot de corps gorgé de sueur.

— Va-t'en ! répète Francis.

Mais il lève docilement les bras, comme un enfant, pour aider Christophe à lui ôter le vêtement. Le torse apparaît, énorme, le ventre flasque et blanc, couvert de plaques sombres. Christophe en gratte une, avec l'ongle : de la boue séchée qui doit dater de son errance du premier jour. Il prend une serviette, il frotte comme il peut ce gros corps transpirant.

— Comment avez-vous pu vous salir ainsi ? Qu'est-ce que vous avez fait sur ce chantier, Francis ?

L'autre n'est pas complètement éveillé, mais il grommelle :

— Un trou.

Il se dresse, les yeux exorbités.

— C'est dans la terre. C'est mort et ça sort. Rentre ! Va-t'en !

Peu à peu, sa respiration se fait plus régulière, et Christophe en profite pour lui enlever ses chaussures et son pantalon. Il remet de l'ordre dans la pièce. Les mêmes gestes que chez lui, quand il ramasse les habits qui traînent, tandis que Claire est prostrée, inconsciente de sa présence. Elle ne se rend même pas compte qu'il vient se coucher à côté d'elle.

En retournant vers le lit, Christophe s'aperçoit que le pantalon a quitté la chaise. Francis a dû s'éveiller quelques instants ; il l'a posé sur l'oreiller. Maintenant, dans son sommeil, il presse une écharpe boueuse contre sa figure.

Christophe s'éloigne sans bruit. Dans la chambre voisine, Élie dort d'un sommeil lourd. Le poids de sa tête creuse l'oreiller, il n'a plus son dentier, sa bouche est une crevasse qui ravine tout son visage. Lui aussi, il serre quelque chose entre ses doigts ; un soutien-gorge orné de fleurs roses... Christophe regarde la broderie, prisonnière de la vieille main. Il pense aux libellules que Marc épinglait dans des boîtes, et qui perdaient leurs couleurs, si vite. De pauvres proies ternies.

Il n'entre pas dans les chambres suivantes, il se contente d'écouter si aucun bruit anormal ne lui parvient. Des souffles paisibles. Le silence.

Il regagne le parloir et s'allonge sur le canapé. Il a entrouvert la fenêtre, la lumière de la lune passe à travers les rideaux, il entend le cri des grillons dehors. La stridulation tranquille de la nuit.

Parfois, une plainte déchire cette paix : un appel triste qui vient de la tourbière. Un renard, un de ces animaux qui transmettent la rage, et dont les paysans racontent que ce sont des fantômes, des âmes en peine. Ils saignent les volailles dans les basses-cours. La nuit, on les aperçoit, à la lueur des phares. Les oreilles dressées, ils attendent. Immobiles. Leur pelage est blême, décoloré par la lune. Leurs yeux sont rides comme des miroirs.

*

Une sonnette grésille avec insistance. Christophe se précipite jusqu'à la chambre d'où provient l'appel. Il est accueilli par une voix acide :

— Eh bien ! On peut dire que vous en mettez, du temps ! J'ai appuyé sur cette sonnette à m'en casser les ongles...

Marcelle est étendue dans une posture dramatique, le buste soutenu par une pile impressionnante d'oreillers, une main contre sa poitrine, l'autre crispée sur un mouchoir froissé. En l'apercevant, elle change de ton, sa voix devient très faible. Un souffle.

— J'ai des palpitations. Mon cœur est en train d'éclater.

Christophe s'assied à côté du lit. D'un geste brutal. Marcelle lui saisit la main, l'attire sur sa poitrine.

Il essaie de dégager ses doigts. Mais elle les maintient contre ses seins.

— Touche donc. Ne sois pas gêné. Tu connais la vie. Un pharmacien, c'est presque un médecin.

Presque, relève Christophe avec amertume. Il se souvient des études de médecine qu'il avait entreprises. Il ne voulait pas être chirurgien comme son père, mais simple médecin de quartier : il sentait en lui un besoin avide de protéger, de soigner. Si seulement il avait été plus robuste, s'il n'avait pas eu toutes ces crises d'asthme, pendant son adolescence... Il a échoué aux examens. Et sa pharmacie n'est jamais devenue le lieu secourable dont il avait rêvé. Entre les autres et lui, il y a le comptoir, la caisse. Une

frontière qui n'a disparu qu'une fois, le jour où Claire s'est évanouie devant lui, sur le carrelage.

La vieille femme écarte sa chemise.

— Regarde mes seins. Ils sont beaux, n'est-ce pas ? J'applique du beurre dessus, tous les soirs. Le beurre est plein de vitamines. J'en ai chipé un morceau dans le frigo. Tu peux m'aider à l'étaler, si tu veux...

— Il n'en est pas question, dit Christophe en dégageant sa main. Il faut dormir.

Elle gémit d'une voix rauque :

— Dormir ? Les nuits sont trop longues, en été surtout. Si tièdes, si longues... Tu ne comprends pas ça ?

Elle se tourne vers le mur et se met à pleurer.

— Je suis une vieille. Je vois bien que je te dégoûte.

Elle sanglote. Christophe pense à Claire, au désespoir de Claire, quand elle répète : Je suis un fardeau pour toi, je le sais bien ! Pourquoi es-tu si bon avec moi ? Ce n'est pas naturel.

— Quelle comédie, cette Fondation ! hoquette Marcelle. Vous êtes tous les mêmes. Vous vous servez de nous.

Ses doigts raidis griffent l'air. Elle crie :

— Et toi, Christophe, c'est quoi, ton problème à toi ? Qu'est-ce que tu cherches ici ? Qu'est-ce que tu as à te faire pardonner ?

Un rictus lui déforme la bouche. On dirait qu'elle sait quelque chose sur lui. Une faute oubliée... Puis, d'un coup, elle se calme, et Christophe se sent encore plus mal à l'aise.

— Vous êtes angoissée parce que vous n'avez pas l'habitude de cette chambre. Ça va passer.

Sa voix sonne faux, atrocement joviale. Marcelle ne répond pas. Elle est immobile sur le lit, toute raide. Son visage est livide, et ses lèvres très rouges, gonflées. Elle semble inconsciente. Pourtant, elle a les yeux entrouverts, et il a l'impression désagréable qu'elle l'épie à travers ses longs cils enduits de mascara.

Il reste près du lit, sur une chaise, comme tant de soirs à côté de Claire, une fois que le pire de la crise est passé. Les hurlements, les tremblements

se sont calmés, la piqûre du médecin commence à agir, elle s'endort.

Claire s'endort. La visite du médecin a dissipé les inquiétudes immédiates, et voici que même la tristesse s'éloigne : il ne reste qu'une sorte de pitié, un sentiment très doux qui ressemble à du bonheur, dans la chambre aux volets clos. C'est de l'amour, peut-être, sûrement. Pourtant, il s'y mêle toujours l'impression qu'un piège se referme, quelque part, sur quelqu'un.

Une touffe de droséra. Un insecte qui s'engluie, digéré, interminablement.

*

La terre est pauvre. Les monstres griffent la vase, ils ne trouvent pas la vie. L'eau est acide. Les monstres dépérissent, ils ont faim.

Je suis l'insecte. Je viens.

Les monstres sont couverts de poils rouges. Au bout, il y a une goutte qui brille. Elle brille, elle est belle, c'est la mort. La mort pour moi. Je viens.

Un des monstres bouge. Il se penche sur moi. Les poils rouges vont me prendre. Et je serai cela, une proie lentement vidée de sa vie, absorbée par le suc visqueux, digérée vivante.

Le monstre a faim. C'est ma faute. Je viens. Je suis la proie. Je suis coupable.

*

Le froid revient au moment où le sommeil s'en va, la même sensation de froid que tout à l'heure, comme si une main glacée lui étreignait le cœur.

Christophe a dormi longtemps, il a fini par s'affaler au bord du lit. Il se redresse en se frottant la nuque. Il s'écarte de cette vieille femme qu'il ne faut pas confondre avec Claire, ce n'est pas elle... Il marche jusqu'au couloir dans un vertige cotonneux. Il faut qu'il regagne sa chambre. La septième porte, comme dans les contes, il n'a pas oublié, il y retournerait les yeux fermés.

La septième porte. Il l'ouvre. Ses doigts retrouvent l'interrupteur. La lumière tombe du plafond. Elle éclaire sa chambre, son lit contre le mur... Il y a une fille dans ce lit. Elle se dresse. Elle va crier.

C'est lui qui crie :

— Yolande !

Aussitôt, la lumière l'éveille. Cette fille, ce n'est pas Yolande. Il savait son prénom, mais tout est brouillé dans sa mémoire.

— Excusez-moi. J'ai confondu. Je me croyais ailleurs, autrefois.

La fille a les yeux ouverts. Pointant, son regard ne se pose pas sur lui. Elle devait dormir profondément. Elle murmure quelque chose dans une langue étrangère, de l'anglais sans doute, mais il ne reconnaît aucun mot.

— Je crois que je rêvais, prononce-t-elle enfin d'une voix blanche. Ne partez pas. Expliquez-moi. J'ai peur de ce que je ne comprends pas.

— Il ne faut pas avoir peur, dit-il en adoptant involontairement la même voix sans timbre. Cette chambre, c'était la mienne autrefois, lorsque j'étais enfant. Je suis revenu ici d'instinct.

— Et vous êtes entré dans mon rêve.

— Je crois que je rêvais aussi. En entrant, je vous ai prise pour quelqu'un d'autre.

— On me prend toujours pour quelqu'un d'autre. Je ne suis pas quelqu'un de réel.

Elle ouvre les yeux, elle regarde Christophe.

— Qu'est-ce que je dis ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

— C'est ma faute. Je suis entré dans votre chambre si brusquement. Vous n'êtes pas tout à fait réveillée.

Elle s'assied dans le lit. Elle porte une tunique blanche, avec un motif imprimé : un papillon dont les ailes brunes se balancent sur sa poitrine. Un papillon qui parle, il y a des mots entre ses antennes, Christophe essaie de les lire, mais elle a plaqué une main contre le tissu, il n'arrive pas à voir.

— Ce prénom que vous avez crié... Qui est-ce, Yolande ?

— Une fille que j'aimais.

— Oh ! gémit-elle. Le vieil homme aussi me prenait pour une autre fille. Ça n'est pas bon.

Elle crispe les doigts sur le bord de sa tunique. Il peut lire le début de la phrase, entre les antennes du papillon. *I love...* J'aime... Elle bâille, il voit ses dents, sa bouche. Elle s'allonge de nouveau.

— On était en train de me tuer dans mon rêve. Il y avait des chiens qui me poursuivaient.

— C'est parce que vous avez eu très peur, l'autre jour, sur le chemin.

Elle plisse le front contre l'oreiller.

— Je me souviens. Je n'aime pas cet homme. Je lui avais dit que j'avais peur des chiens, il le savait, et il a attendu longtemps, exprès, avant de les rappeler. Et cette blessure à la main, il ne l'avait pas quand il m'a quittée. Il a pris un couteau...

— Un couteau ?

Mais elle s'est rendormie. Elle a remonté le drap, il ne voit plus la phrase écrite sur sa tunique. Il est déçu, il aurait aimé savoir la suite.

Il regagne le couloir dans lequel, autrefois, il avait l'impression d'entendre marcher quelqu'un, la nuit. C'était pendant ses crises d'asthme, quand il se débattait en faisant tous ses efforts pour ne réveiller personne, de peur que les sœurs ne le renvoient à la maison. Le matin, il mentait, il prétendait avoir bien dormi, et personne n'avait l'air surpris : on ne l'avait donc pas entendu hoqueter et tousser. Pourtant, pendant la crise, entre deux râles, tandis qu'il peinait pour retrouver son souffle, il croyait percevoir une présence, de l'autre côté de la porte, une autre respiration, oppressée comme la sienne.

De la chambre de Marcelle provient un son indéfinissable, ricanement ou sanglot. Il n'a pas le courage d'entrer. Il regagne le rez-de-chaussée où Germaine ronfle toujours gaillardement. Un bruit réconfortant, qui se mêle au cri des grillons.

Tout est calme. Dans le parloir, la fraîcheur est venue, il fait bon. Christophe s'allonge sur le canapé. Il pense : demain, j'irai voir Marc, j'ai des questions à lui poser sur ma mère. Et je l'interrogerai sur Yolande : elle ne peut pas avoir disparu, sans laisser la moindre trace.

L'appel du renard, de nouveau, du côté de la tourbière. Une âme en peine qui crie.

J'aime, chuchote Christophe, au bord du sommeil. J'aime...

— Où ils sont, les autres ? grogne Francis. On n'est pas au complet.

Il plonge sa tartine dans le café au lait jusqu'à ce qu'elle soit gonflée comme une éponge. Puis il la presse, pour le plaisir de sentir le liquide tiède couler sur son menton.

Dans son fauteuil, la grosse Germaine cligne de l'œil, avec un rire gras :

— La sœur, elle est partie mener Lucie aux cabinets.

Marcelle lève le nez au-dessus de sa tasse. Elle a le teint jaune, les yeux brillants et la saleté verdâtre qu'elle met sur ses paupières déborde largement.

— Christophe dort encore, il était de garde cette nuit. L'ivrogne doit être occupé à cuver. Quant à Mademoiselle Cayeux...

Elle pince un poil sur son menton. Elle tire, pour l'arracher.

— Mademoiselle Cayeux, reprend-elle avec une grimace, voilà quelqu'un qui vient d'un milieu aisé, ça se sent. Elle n'a jamais dû avoir à se lever tôt pour trimer. Je ne veux pas me plaindre, ce n'est pas mon habitude, mais les grasses matinées, je n'ai jamais pu m'offrir ce luxe, moi.

— On n'a que la jeunesse pour nous encadrer, ricane Francis.

Il regarde l'Irlandaise. Elle est timide : il va s'amuser à l'embêter.

— Où elle est, la clé du car ? Il faut que j'aille à la boulangerie, d'urgence.

Comme prévu, la fille bredouille qu'elle ne sait pas.

— Alors on me séquestre ? Je vais me plaindre à la police !

— La police ? renifle Marcelle. Je me demande pourquoi vous en parlez tout le temps. Vous ne pourriez pas essayer plutôt de manger proprement ? Cela tourne le cœur, de vous regarder.

— Et de voir ta viande peinte, tu crois que c'est un plaisir ?

L'autre suffoque, elle se tourne vers l'Irlandaise :

— Vous devriez le faire taire, ma fille. On dirait que ça vous amuse qu'on m'insulte.

En entendant la dispute, Germaine se met à pleurer comme une petite fille. Elle renverse son bol, le café au lait se répand sur la toile cirée. Mais, très vite, elle se calme en remarquant que le portail a fait du bruit.

— C'est peut-être le chasseur qui revient. Je l'adore, cet homme. Attendez que j'avance mon carrosse jusqu'à la fenêtre... Non, c'est le facteur. Il a mis du courrier dans la boîte.

— C'est sûrement pour moi, intervient Francis. À l'hospice, il y a une fille qui vient des îles et qui est folle de moi.

— Ça, coupe Marcelle, ce doit être encore une de vos inventions. Je m'en vais de ce pas voir ce qu'il y a dans cette boîte.

Elle revient, jette deux enveloppes sur la table, au milieu des miettes.

— Des lettres pour Christophe. La première, on la lui a fait suivre : l'ancienne adresse a été rayée. L'autre a été envoyée directement ici. Des lettres de femmes sans doute, il est si séduisant. Mais, à mon avis, il n'a pas encore trouvé chaussure à son pied. Cette nuit, il est venu dans ma chambre, il m'a confié qu'il se sentait très seul. Il a même fini par me faire des avances.

— Des lettres de femmes, répète Germaine en se passant la langue sur les lèvres. Ça serait bien de pouvoir les lire. On rigolerait.

— On peut les ouvrir avec la vapeur, suggère Francis. J'ai vu ça, à la télé. Il suffit de les mettre au-dessus de cette casserole d'eau bouillante.

— Non ! proteste l'Irlandaise. Vous n'avez pas le droit !

Elle essaie de s'emparer des lettres. Marcelle la repousse, saisit une enveloppe, l'approche de la casserole. Francis la suit, haletant.

— Ça ne marche pas !

— Mais si ! Attendez !

— Qu'est-ce qu'on rigole !

Et ça marche, comme à la télé : l'enveloppe se décolle. Marcelle en sort un feuillet plié en deux, elle se met à lire. Francis regarde le papier, contre ses ongles rouges. Il se souvient du jour où on est venu le chercher pour l'emmener à l'hospice. Les travailleurs sociaux ont tout retourné dans la soupente, ils ont soulevé l'oreiller, ils ont vu, contre le matelas, la belle photo de Monsieur Édouard. Ils ont ri. Ils l'ont prise entre leurs doigts.

— Vous n'avez pas le droit ! répète l'Irlandaise. C'est sa vie.

Sa vie... Ma vie...

Francis se jette sur Marcelle. Il lui saisit le poignet et commence à le tordre. Une prise qu'il a souvent pratiquée, à l'Assistance. La main s'ouvre. La lettre lui échappe. Elle tombe dans l'eau bouillante.

— Regarde ce que tu as fait ! C'est ta faute !

— Ma faute ? Si vous ne m'aviez pas sauté dessus comme un malade... Repêchez-la donc au lieu de rire bêtement !

— Et avec quoi je vais l'attraper ? Avec mes doigts ? Elle est fichue, cette lettre. On ne pourra jamais la lui donner.

— Vous êtes dégoûtants ! sanglote l'Irlandaise. Je vous déteste tous !

— Eh bien, observe Marcelle. On peut dire que vous avez mauvais caractère, pour une bénévole. Vous n'êtes pas serviable comme il faut être, à la Fondation.

Brusquement, tous se retournent. Christophe est sur le seuil. Ils ne l'ont pas entendu venir.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Vous avez du courrier, articule l'Irlandaise.

Christophe voit l'autre lettre, celle qui est restée sur la table. Il la met dans sa poche. Francis éclate d'un rire brutal, qui lui fait mal au ventre.

— Tu en as une autre ! Regarde, elle est là, en train de bouillir !

Christophe éteint le feu. Avec une fourchette, il attrape la feuille qui flotte. Il l'éponge avec une grande douceur, comme si c'était une personne.

— Je crois que je ne pourrai jamais la lire. L'encre est presque effacée. Je vais la porter dans ma chambre.

Il sort. Dans la cuisine, les regards se fuient. Germaine chuchote :

— Quel homme ! Il n’a pas eu un mot de reproche. Il est vraiment gentil.

— De la gentillesse ? dit Marcelle. On dirait plutôt qu’il n’ose pas élever la voix. Comme s’il pensait qu’il n’en a pas le droit. Et il ne nous regarde jamais en face, vous n’avez pas remarqué ? Il n’est pas heureux, croyez-moi. Cette lettre que j’avais commencé à lire...

*

C’était une lettre de Claire. Christophe reconnaît son encre pâle et son écriture qui tremble, incapable de se déployer librement sur une page. Du message, il ne reste que des bribes incompréhensibles. Le papier est gonflé de cloques, sur lesquelles les traces délavées s’allongent comme des vagues blanches. Les mots se sont noyés.

Il pose la lettre sur le lit. Claire lui a écrit de l’hôpital, peu avant d’être endormie, ou pendant un moment de conscience entre deux sommeils. Quand il la reverra, dimanche, elle aura oublié. Il ne saura jamais ce qu’elle avait cherché à dire.

Il ouvre l’autre enveloppe. Elle vient de Paul, le voisin dépressif auquel Christophe a confié ses clés, pour lui donner l’impression d’être utile. Le pauvre Paul a pris son rôle très au sérieux ; il a cru nécessaire d’envoyer une lettre pour accompagner celle qu’il faisait suivre.

Je prends la liberté de t’écrire, avant d’aller jeter dans la boîte une missive de Claire qui est arrivée ce matin. Je veux t’informer d’abord qu’envers et contre tout, quoi qu’il arrive, je veille scrupuleusement et loyalement sur ton appartement. J’ai arrosé les plantes comme tu m’avais dit...

Il y en a quatre pages, très difficiles à déchiffrer : les jambages sont ornés de fioritures compliquées et certains mots sont soulignés d’un trait épais qui barre la ligne suivante. Christophe n’a pas le courage de poursuivre. Si seulement c’était cette lettre assommante qui était tombée dans l’eau...

Il la pose à côté de celle de Claire. Il faut qu’il aille rejoindre le groupe. Mais, dès qu’il ouvre sa porte, il se heurte à la jeune Irlandaise. Les larmes aux yeux, elle essaie de se justifier, elle a du mal à trouver ses mots, comme autrefois Yolande.

— Tous ces vieux ! Et déjà Élie, hier soir... Ils marchent sur nous, sans nous voir, et ils nous font du mal.

Elle lui a pris la main. Christophe sent contre ses doigts une paume tiède et douce.

— J'étais venue pour les aimer. Ce séjour à la Fondation, c'était important pour moi. Et voilà que c'est raté.

— Mais non. Vous allez vous habituer, vous verrez, et tout se passera bien. Je vous aiderai. Courage !

Il lui presse la main, très fort.

— Venez donc avec moi. Nous allons voir si Élie dort encore. Ce serait bien que vous fassiez la paix avec lui, avant qu'il se lève.

*

Dans la torpeur, Élie entend une voix de fille qui murmure son prénom. Un rêve de douceur, il ne veut pas que cela s'arrête, il refuse d'ouvrir les yeux. Mais ce n'est pas une illusion. Une fille est près de lui : il sentirait ses cheveux sur sa joue, si elle se penchait encore un peu.

Il soulève les paupières et il la reconnaît. Ses taches de rousseur, son regard timide, sa voix...

— J'ai été méchant avec vous hier. Vous n'êtes pas fâchée ?

Elle lui sourit.

— C'est oublié. Je vous aime bien, Élie.

Elle sourit encore. Le souffle de sa bouche lui caresse l'oreille. Tout le corps d'Élie frissonne en réponse. Tout son corps se tend vers elle.

— Oh ! murmure-t-il en refermant les yeux. Moi aussi. Je vous aime.

Cela devrait durer longtemps : le silence qui s'allonge, le souffle de la fille sur sa joue, et son corps à lui, frissonnant, retrouvant sa force... Mais déjà ce pharmacien, Christophe, entre dans la chambre, avec une théière. La fille s'écarte, elle quitte la pièce.

Élie s'assied. Un sale goût de bile monte dans sa bouche et son corps redevient une chose douloureuse, inerte. Christophe lui demande de se préparer : il faut aller au village. Quel village ? Pour quoi faire ? Élie ne pose pas de questions, il laisse Christophe l'habiller, puis l'installer dans sa voiture. Le bord de la route se met à défiler : des arbres rabougris et des broussailles. Le soleil est déjà haut, il fait trop clair, ces images qui bougent réveillent les nausées.

— Nous allons voir un médecin. Ça ne peut pas durer toute la semaine, vos petits jeux avec l'alcool. On va vous prescrire des médicaments qui vous aideront.

Élie se souvient de la cure de désintoxication : la détresse du corps frustré, le tremblement, les sueurs...

— Je les connais, ces médicaments ! On m'a déjà forcé à en prendre ! Je vous promets que je ne boirai plus !

Il se met à pleurer. Un vrai déluge, lui qui croyait qu'à son âge on n'a plus de larmes.

— Soyez raisonnable. Si on ne vous aide pas, vous aurez encore besoin de boire et vous serez très malheureux.

— Mais je suis malheureux déjà ! Si je n'étais pas malheureux, vous croyez que je serais à l'hospice, moi ? Je veux sortir d'ici ! Je veux m'en aller !

Il agrippe la poignée en sanglotant. Mais il a beau tirer, pousser, il ne parvient pas à ouvrir la portière. Il est prisonnier de ce pharmacien. Il

n'arrivera à rien par la force. Il faudra ruser : les médicaments, il fera semblant de les avaler et il les recrachera.

Il ferme les yeux pour ne plus voir bouger le bord de la route. Christophe tente de relancer la conversation :

— La sœur m'a dit qu'avant, vous étiez musicien dans un orchestre.

— Et elle ne vous a pas dit, la sœur, qu'il ne faut jamais nous parler d'avant, de cette manière cruelle, comme si tout était fini ?

Il a lancé cette phrase méchamment, pour mettre l'autre mal à l'aise, mais il n'est pas vraiment fâché. Au contraire. Ce mot de musicien, même au passé, il l'accueille avec bonheur. Il garde les yeux fermés, il écoute le moteur – un bourdonnement tranquille, un accompagnement, et voici qu'une voix de femme s'élève. Une prière, une flamme qui tremble.

— C'est ça la musique, cette flamme, vous comprenez ?

Christophe fait semblant d'approuver, par politesse, mais il écoute à peine. Le premier jour déjà, il écrasait les notes sous ses talons, sans rien entendre. Élie s'en souvient maintenant. C'était lui. Une pitié lui vient pour cet homme aveugle et sourd.

— Il faut que je vous aide, Christophe. Vous en avez besoin. Je vais vous expliquer la musique.

L'autre acquiesce distraitement. Une telle indifférence...

— Léa est morte. Elle est morte en Angleterre, loin de moi.

Des phrases brutales, exprès.

— Naturellement, vous ne savez pas comment elle est morte. Et je ne vous le dirai pas.

Il poursuit, avec une âpreté croissante.

— J'étais déjà un ivrogne, à l'époque. Mais je me suis débrouillé, j'ai pris le bateau, et je suis arrivé à temps pour l'incinération. Je suis resté au fond de la salle où l'on se recueille tandis que la chair brûle. Ils mettent de la musique, une bande enregistrée, pour couvrir les bruits sinistres en bas. Vous savez ça ?

— Je sais, souffle Christophe.

— Et là, dans cette salle... J'écoutais cette bande, contre les claquements du four. Des morceaux très ordinaires. C'était son mari qui avait dû les

choisir, il n'y connaissait rien, il ne connaissait pas Léa. Je me suis mis à rêver à une autre musique. Je me disais : Léa, une mélodie tendre, fragile, qui s'est tue. Pour chacun, c'est la même chose, une voix qui vibre et qui se brise, si vite, sans que personne écoute. Et l'art est sacré, s'il trouve la mélodie, s'il la fait entendre.

Élie entend sa voix, discordante, suraiguë.

— Quand tout a été fini, j'ai repris le train, puis le bateau. Je continuais à penser à cette musique. J'avais l'impression de la voir devant moi, si nettement. Un mémorial, des bougies allumées pour celle dont on venait de disperser les cendres. Parce qu'ils ont dispersé les cendres de Léa. Elle n'a pas eu d'urne, pas d'inscription, rien. Vous savez comment ça se passe, si on ne veut pas garder les cendres dans une urne ?

— Je sais, murmure Christophe, très bas. Quand on veut exprimer son matérialisme...

— Vous ne savez rien. Taisez-vous, crétin de matérialiste. Laissez-moi expliquer. J'étais là, sur le bateau, à chercher cette musique. Mais je tremblais trop fort. J'ai acheté du gin, dans une de ces boutiques qu'on trouve à bord. J'ai dit : rien qu'une gorgée, pour me réchauffer. Il faisait froid, il pleuvait, c'était la nuit.

La vitre est entrouverte, le soleil entre dans la voiture. Mais Élie grelotte.

— À la première gorgée, j'ai senti la brûlure du gin, et j'ai dit : de l'alcool sur les flammes, c'est ce qu'il fallait, elles brilleront plus fort. Mais j'ai continué à boire. Je ne pouvais plus m'arrêter. Et ce n'était pas un vrai feu, seulement du punch. Des flammes menteuses qui dansent dans un bol et qui s'éteignent. Un brûlot dans un bol.

Sa mâchoire cogne contre son crâne.

— Je me suis traîné sur le pont, et j'ai vomi. Puis je me suis affalé devant la mer, contre le bastingage. Il pleuvait sur moi. J'ai compris que la pluie était la plus forte. J'étais du bois trempé, du bois pourri, qui ne donnerait jamais de feu. Et je suis retourné boire. Encore du gin, de plus en plus amer...

Il s'interrompt.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Qu'est-ce que vous attendez ? La suite ? La suite, c'est l'hospice...

Il s'en veut d'avoir raconté son histoire à ce pharmacien qui doit être borné comme ils le sont tous, infirmiers, pharmaciens, médecins, des gens qui ne pensent qu'à vous priver d'alcool. Un matérialiste, il l'a dit. Il ne comprend rien à Léa, ni à personne. Il ne sait pas ce qu'on ressent, quand on est du bois pourri, alors qu'on entend si clairement la flamme qui voulait vivre.

La voiture s'arrête devant un immeuble moderne. Christophe a le teint terreux, il transpire, comme si celait lui qui était malade... Ils sortent. Élie a du mal à marcher mais, quand l'autre fait mine de le soutenir, il s'écarte, il ne veut pas qu'on le touche.

Ils sont reçus par un petit médecin sautillant qui annonce qu'il faut dédramatiser les problèmes d'alcool, et surtout en parler... Élie le laisse débiter son boniment et promener ses appareils sur lui. Christophe s'est éloigné, il s'est assis près de la fenêtre, on ne voit que son dos étroit, un peu voûté.

— Une thérapie de groupe, c'est le plus efficace. Vous connaissez d'autres personnes dans la même situation, avec qui vous pourriez discuter de votre problème d'alcool ?

Un problème d'alcool... Le petit docteur prononce ces mots avec une emphase gourmande, et il les accompagne d'une sorte d'entrechat. Élie cherche une réponse qui lui permettrait d'avoir la paix. Il fait un geste vers Christophe.

— Lui. Je parle avec lui.

— Naturellement. C'est très bien. Mais je pensais à d'autres malades avec qui vous pourriez échanger des expériences.

— Il est malade, lui aussi ! proteste Élie exaspéré. Vous ne voyez pas la tête qu'il a, et les grands cernes, sous ses yeux ?

Le médecin se tourne vers Christophe, plein d'espoir.

— Vous avez un problème d'alcool ?

— De l'alcool ? Je n'en ai pas bu depuis des années.

— Un alcoolique repent, alors ?

C'est un malentendu : ils mettent longtemps à s'en dégager. Élie savoure ce répit.

— Il n'a peut-être pas de problème d'alcool, reprend-il méchamment quand le médecin revient vers lui. Mais il a de l'asthme. Je l'ai entendu en parler.

— Les problèmes d'asthme...

Victoire ! c'est reparti ! une tirade sur l'asthme, qui est lié à des troubles psychologiques, un trop grand attachement à la mère, ce sont souvent les garçons qui... Victoire ! de nouveau, on oublie Élie. Le médecin mentionne son beau-père, spécialiste des problèmes de l'enfance, qui s'occupait d'un orphelinat, autrefois, aux Roches Sourdes. Et Christophe d'expliquer qu'il a séjourné au village et que ce docteur l'a soigné. Finalement, ils décident d'aller saluer le vieil homme. Ça lui fera plaisir : depuis qu'il est à la retraite, il s'ennuie tellement.

Le médecin revient vers Élie : quelques bons conseils supplémentaires, il faut parler, parler... Puis l'ordonnance, avec ce produit de malheur qui est censé déguster de l'alcool et dont le seul nom, sur le papier, fait frissonner.

— Tout ira bien ! Vous allez vous en sortir !

Se sortir de quoi ? Pour aller où ? Le médecin les dirige vers l'appartement de son beau-père qui habite le même immeuble. Présentations, retrouvailles, le beau-père propose un apéritif. Aussitôt le gendre se lance dans une pantomime compliquée pour faire comprendre que non, surtout pas d'apéritif, il y a un problème d'alcool ici, dans cette pièce... Quelqu'un finit par apporter du jus de carottes – une boisson si bonne pour la santé ! Élie ne se donne même pas la peine d'étendre la main jusqu'au verre qu'on a posé devant lui. Les autres l'ont oublié ; ils parlent de cet orphelinat.

— Quand vous êtes venu, Christophe, c'était fini. Il n'y avait plus d'enfants depuis longtemps. Les sœurs ont essayé de transformer l'établissement en pension, mais ça n'a pas marché... Heureusement pour vous qu'il y avait Marc. Il était plus âgé que vous, mais vous sembliez très amis, tous les deux. Vous savez qu'il s'est tourné vers l'archéologie ? Il s'occupe de notre petit musée.

Le docteur explique qu'on a retrouvé sur la tourbière les traces d'un peuplement très ancien. Élie n'écoute pas les détails, il rêve à ces hommes d'autrefois, il se demande s'il y avait un musicien parmi eux. Sûrement,

puisqu'ils avaient des peintres et des sculpteurs. Et l'art n'était pas alors une distraction pour les loisirs, mais une force nécessaire, une magie.

Et un ivrogne ? Est-ce qu'il y avait un ivrogne en ce temps-là ? Pas de doute, s'il y a un musicien, il y a un ivrogne aussi. Et c'est le même homme. Il a été séparé des autres, à la naissance, afin d'être leur sorcier, leur prêtre, pour toujours.

En ce temps-là, l'ivrogne a le droit de boire autant qu'il veut. Toutes les femmes s'appliquent à lui préparer une boisson, pour lui seul, avec des graines fermentées. Un liquide amer, qui fait chavirer le monde et surgir l'autre côté des choses – leur face noire, pleine d'épouvante... L'ivrogne de ce temps-là doit se saouler chaque soir, même s'il n'en a pas envie, c'est son devoir. Ensuite, raide mort, couché dans la tourbière, il entend la musique.

Magnifique ! Élie en rit tout seul, en regardant avec mépris son jus de carottes. Vous croyez que je vais boire ça, moi, votre sorcier, votre ivrogne sacré ? Vous croyez que je vais avaler les médicaments de l'ordonnance ?

Près de lui, les autres sont toujours occupés à remuer des souvenirs. Christophe pose des questions sur une fille qui devait être sa fiancée autrefois. Une fiancée infidèle, comme Léa, elle s'est installée chez un autre homme. Et ça ne lui a pas porté chance. Le médecin laisse entendre qu'il l'a soignée plusieurs fois – un poignet tordu, des ecchymoses, il pourrait raconter bien des choses... Mais il ne dira rien, il faut respecter le secret médical, et surtout ne pas nourrir la calomnie... Après tout, elle ne mentait peut-être pas quand elle prétendait qu'elle tombait dans l'escalier. Elle était si maladroite, comme le sont souvent ces gosses sans famille, qui manquent de confiance en eux.

— Elle n'était pas bien douée pour vivre.

Léa non plus n'était pas douée pour vivre. Pourtant, elle a essayé, elle s'est débattue. Je veux vivre, Élie, et tu me retiens dans la mort, ces fantômes que tu ramènes quand tu te saoules, ce sont aussi les miens, je ne veux plus entendre leur voix, je veux vivre... Elle est partie. Elle lui a écrit plus tard de Londres.

Elle allait se marier avec un homme riche, qui ne savait rien d'elle :

Il ne sait rien sur nous, Élie. C'est si bon. Il collectionne les reliures du XVII^e siècle. Tu vois, je comprends ce qu'elles ressentaient, les pauvres

filles, quand elles prenaient ce qu'on appelait un protecteur. Être en sécurité...

— En sécurité ? Oh Léa !

Il a gémì, dans le salon, si fort que les autres lui demandent où il a mal. Christophe déclare qu'il faut rentrer, et le vieux médecin les raccompagne jusqu'à l'ascenseur. Au dernier moment, il profère une banalité sur la mère de Christophe qu'il a soignée, voici près d'un demi-siècle, comme le temps passe... Aussitôt Christophe s'arrête.

— Vous avez connu ma mère ?

— Elle a été une de mes premières patientes. Les sœurs s'inquiétaient beaucoup à son sujet.

— Elle était malade ? Je ne savais pas.

— Mon jeune ami, il y a d'autres maladies que celles du corps. Et quand l'âme est malade...

Le docteur ferme à demi les yeux ; il caresse une barbiche absente.

— Je m'intéressais beaucoup à la psychologie, en ce temps-là. Je trouvais que votre mère était un cas fascinant.

— Je ne vois pas ce que la psychologie vient faire ici. C'était la guerre, elle se cachait dans cette maison, pour survivre.

Survivre, se répète Élie, en regardant la cabine entrouverte de l'ascenseur. J'ai survécu, je survis. Un survivant, est-ce encore un vivant ?

— Une enfant très difficile. Elle refusait de se laver, de s'habiller proprement. Elle abîmait ses vêtements, exprès. Et surtout, il y avait ces mensonges qu'elle ne cessait de raconter. C'était pathologique, une forme de mythomanie.

— Des mensonges ? Sur quoi ?

— Oh ! sur bien des choses, mais surtout sur ses parents. Vous n'avez pas idée des histoires extraordinaires qu'elle inventait pour cacher qui ils étaient.

À un autre étage, quelqu'un tape contre la cage de l'ascenseur à coups impatients. Ces secousses sourdes font peur ; on dirait une personne enfermée dans les profondeurs, qui cogne pour qu'on lui ouvre.

— Mes grands-parents ? Mais elle en était très fière ! Quand j'étais enfant, elle ne se lassait pas de me parler d'eux.

— Fière ? Sûrement pas. Du moins, pas à cette époque. Elle a sans doute changé plus tard, elle a retrouvé son équilibre. Mais quand elle vivait ici, vers la fin de la guerre, je peux vous assurer qu'elle n'éprouvait qu'une chose à l'égard de ses parents. De la honte. Une honte atroce qui recouvrait tout.

Élie en a assez. Il saisit Christophe par la manche, le pousse dans la cabine, l'entraîne, et l'autre se laisse faire, on dirait qu'il s'enfuit.

Aux Roches Sourdes, tout le monde est très excité, car la sœur a prévu de consacrer l'après-midi à une visite au musée. Mademoiselle Cayeux raconte, de sa voix distinguée, que son père l'emmenait à toutes les expositions : c'étaient de grands moments, ils en reparlaient souvent...

— La culture, coupe Marcelle, c'est un luxe pour les privilégiés. Les gens comme moi, qui ont trimé toute leur vie...

Marcelle décide quand même de participer à la visite. Seule Lucie secoue la tête avec violence, comme si elle cognait du front contre un mur. Mais Germaine lève toutes les hésitations.

— Allô, allô ! Qu'est-ce qu'elle dit, ma copine Lucie ? Elle dit qu'elle dit oui. Et moi aussi, je veux venir. Qu'est-ce qu'on va rigoler !

— Je suis bien contente, s'écrie la sœur. Cet après-midi, pour une fois, nous allons faire quelque chose tous ensemble.

— Pas question que je vienne, moi ! lance Francis avec un plaisir intense. L'école, je détestais ça. Et les musées, c'est pareil.

Christophe se propose pour rester avec lui. Il a l'air content d'échapper au musée. Mais ce n'est qu'un cri de consternation parmi ces dames : oh ! Christophe ! venez quand même ! Francis glousse devant leurs simagrées et il s'attire les remarques acerbes de Marcelle. On voit qu'elle voudrait renoncer à la sortie, elle lance des œillades appuyées à Christophe, mais elle n'ose pas changer d'avis. Peut-être parce qu'elle devine le commentaire que Francis tient tout prêt, si elle décide de rester.

— Qu'est-ce que vous souhaitez faire maintenant, Francis ? demande Christophe une fois que le car s'est éloigné.

La question le déconcerte. Il se gratte le nez.

— On pourrait aller à la boulangerie.

Christophe ne fait pas d'objection. Il n'a pas de personnalité, cet homme, il est d'accord avec tout ce qu'on propose. Francis cherche ce qu'il pourrait obtenir d'autre. Et devant la voiture, l'idée lui vient, géniale.

— S'il te plaît, commence-t-il, de sa voix la plus câline. Est-ce que tu pourrais me confier le volant un moment ? Un tout petit moment...

— Non, il y a trop de circulation dans le village.

— Et si on n'allait pas au village ? Si on prenait l'autre direction ? Il ne passe personne sur cette route. S'il te plaît... Quand je conduisais ma camionnette, je n'ai jamais eu d'accident. Pas une seule fois. Je te promets que je n'irai pas vite.

L'autre refuse plus mollement et, au bout du compte, il cède. Francis s'installe au volant. Un rêve... Christophe s'assied à côté de lui. Il fait semblant d'avoir confiance, mais il ne le quitte pas des yeux. Sous ce regard, les doigts de Francis perdent leur assurance, il n'arrive pas à introduire la clé de contact. Heureusement, ensuite, c'est plus facile. La voiture s'élance. Elle est nerveuse. Rien à voir avec une camionnette...

— C'est la première fois de ma vie que je conduis une auto.

Christophe sursaute, si brusquement que Francis donne un grand coup de volant vers la gauche.

— Holà ! Ho ! Arrête de bouger comme ça ! Et arrête de me surveiller...

Du coup, ils n'osent plus parler, ni l'un ni l'autre. L'appréhension de son voisin gagne Francis malgré lui. Ses doigts sont raides sur le volant : s'il fallait tourner, il n'y arriverait pas. Et la boîte de vitesses ? Il l'a regardée, avant de démarrer, mais il ne se souvient plus.

— Je n'ai jamais eu d'auto à moi. Monsieur Édouard me donnait mon argent de poche, largement assez pour acheter du chocolat, je n'avais pas à me plaindre, mais il disait toujours : tu me prends pour un millionnaire ou quoi ?

Une voiture vient. Francis donne un grand coup de volant affolé et l'évite de justesse. La voiture s'éloigne, mais la peur demeure. Et, mêlée à la peur, une sorte de rage.

— Pourquoi je n'ai pas eu d'auto à moi ? J'en ai connu, des livreurs, qui ont réussi à s'en payer une. Pourquoi, moi, je n'y suis pas arrivé ? Pourquoi je n'ai jamais eu même un carnet de chèques ?

Déjà la colère retombe. Francis ne sent plus qu'une grande fatigue.

— Je pense qu'il vaudrait mieux s'arrêter, dit Christophe. Vous pouvez garer la voiture à l'entrée de ce chemin.

Francis obéit. Il n'a plus envie de conduire, il n'a plus envie de rien. Mais ce n'était pas loyal de se plaindre. Il doit effacer les paroles méchantes qu'il vient de prononcer.

— Je n'avais pas le droit de dire ça. Monsieur Édouard a tout fait pour moi. Il est venu me chercher à l'Assistance. Il m'a choisi. Sans lui, qu'est-ce que je serais devenu ?

Il entasse les mots avec fierté, comme toujours quand il évoque Monsieur Édouard. Pourtant, il continue à être triste. Il regarde le tableau de bord et la carrosserie brillante. Cette belle couleur argentée... Il a envie de pleurer : il aurait tant aimé pouvoir se payer une auto à lui.

— Je crois que je n'ai pas su me débrouiller. Il y a des choses que je n'ai pas su faire comme il fallait.

Christophe propose avec une grande douceur :

— Si vous voulez conduire encore, vous pouvez essayer sur ce chemin. Il est carrossable et nous ne croiserons personne.

Le chemin dont il parle, Francis le reconnaît. Il l'a pris le premier jour, avec le car. Il se rappelle qu'il a eu très peur. Ça ne fait rien ; l'important, c'est de conduire la belle voiture. Il la remet en marche. Elle s'engage majestueusement entre les fougères.

— Elle est bien, ta bagnole. Un peu nerveuse, mais bien. Je suis sûr qu'elle t'a coûté cher. Un pharmacien, ça a les moyens...

Il tapote le volant ; il se sent plein d'affection pour cet homme riche, à côté de lui.

— Dis, Christophe, est-ce que tu as un garçon-livreur ? Sinon, je pourrais faire tes livraisons. Tu dois être un patron réglo. Peut-être seulement que tu n'as pas assez d'autorité. Tu as un drôle d'air inquiet, parfois.

On aperçoit le bout du chemin, les grands trous dans la boue... Francis lâche le volant. Christophe le redresse, serre le frein.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? demande-t-il, en entrouvrant la portière.

— Non ! N'ouvre pas !

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait peur ?

— Un papillon.

Francis tremble et rit en même temps, sans pouvoir s'arrêter. Christophe prend un flacon dans la boîte à gants, il fait tomber quelques gouttes sur un bout de sucre et, dans la voiture, ça se met à sentir la menthe, comme lorsqu'on est enfant. Francis croque le sucre ; ce n'est pas aussi bon que le chocolat, mais bon quand même, et rassurant... Il rit encore, de bien-être, cette fois. Ce pharmacien connaît des remèdes contre toutes les maladies. Avec lui, on n'a rien à craindre, il fait reculer la peur.

— Aide-moi à me rappeler, Christophe. Aide-moi à dire... J'étais ici, au bord du chemin, avec Élie, et j'ai vu un papillon. Je l'ai vu, et j'ai eu peur, je me suis sauvé, j'ai couru, droit devant moi, et il y avait de grands trous, et un bulldozer aussi, un gros bulldozer jaune. Peut-être que c'était un rêve.

— Non. Regardez, il est là, votre bulldozer, devant nous.

Francis écarquille les yeux, mais sa vue est trop basse, il ne distingue que la boue noire, toute défoncée.

— Je voudrais que ce soit un rêve, Christophe. J'ai vu un crime.

Christophe ne dit rien. Ce silence qui se prolonge, c'est inquiétant.

— Je n'ai pas eu peur, reprend Francis d'une voix étranglée. Et je vais dénoncer le coupable.

Il se tourne vers son voisin, qui réprime un sursaut bizarre.

— Qu'est-ce qui te prend ? Ce n'est pas de toi que je parle. Pourquoi tu es toujours comme ça, à penser que les gens t'accusent ?

Il a vraiment l'air drôle, Christophe. Comme s'il avait quelque chose sur la conscience.

— Je parle de l'assassin, tu l'as vu comme moi, avec ses deux chiens rouges. Il revenait sur les lieux du crime. Ce type que tu appelles Marc.

Francis tire de sa poche l'écharpe de Monsieur Édouard.

— Tu la vois ? Elle est encore pleine de boue. Ce n'est pas une preuve, ça ? Il revenait, je te dis. À l'endroit où il a caché sa victime, une femme qu'il a tuée, sans laisser de traces. J'ai tout vu. J'étais dans ce trou, devant le bulldozer. Et avec mes doigts... Avec mes doigts...

Il faudrait que Christophe vienne à son aide, maintenant. Mais Christophe souffle fort, en faisant du bruit avec ses lèvres. Il a peur, lui aussi. Il n'y a plus de sécurité dans cette voiture. Il n'y a plus de sécurité nulle part, si même les grandes personnes ont peur. Un homme riche, un pharmacien, tant de médicaments dans la boîte à gants, et ça ne sert à rien, la peur t'écrase, tu ne peux plus vivre. Nos vaillants soldats avaient peur, des grandes personnes pourtant, avec leurs grosses voix d'hommes, mais ils criaient, dans leurs trous... Et les femmes qui ont disparu, sans laisser de traces...

— Non, Christophe ! C'est tout faux ! J'ai inventé ! J'ai menti !

*

Le vieillard affirme qu'il a menti, mais alors, pourquoi a-t-il si peur ? Christophe ne parvient pas à dissiper son propre malaise. L'odeur de la sueur se mêle à celles de la menthe et du cuir brûlant. S'ils restent plus longtemps enfermés dans ce véhicule surchauffé, il sera pris de folie, lui aussi. L'autre se met à hurler :

— Je déteste ce chemin ! Je veux du chocolat ! Ramène-moi à la boulangerie !

Christophe reprend sa place au volant. Ses yeux s'attardent sur la pelleuse jaune que Francis appelle un bulldozer : si les ouvriers l'ont laissée ici, c'est qu'ils espèrent reprendre le travail bientôt. Marc a fait arrêter les travaux. Il prétend qu'il veut protéger le site. Et si ce n'était pas la vraie raison...

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu parles tout seul ? Allez ! Vite ! Partons !

La voiture démarre enfin. Dès qu'ils atteignent la route, le vieillard retrouve son aplomb.

— Attention, voyons ! Tu n'as pas marqué le stop !

Christophe le laisse dire. Il s'en veut d'avoir cédé à la panique. Il aurait dû rester sur le chantier, chercher à comprendre...

— J'ai manqué de courage.

— Ça, tu peux le dire ! N'importe qui, à ta place, essaierait de faire un créneau, au lieu de se garer sur ce parking ! Et tu l'as fait exprès, ou quoi ? Tu t'es mis juste derrière le car de la Fondation. Les voilà justement, les bonnes femmes. Elles vont nous voir.

Sans écouter les protestations de Francis, Christophe sort rejoindre Marcelle et Mademoiselle Cayeux, devant le perron du musée. Mademoiselle Cayeux caresse avec ferveur sa broche en perles.

— Oh ! Christophe ! Quel dommage que vous ne soyez pas venu ! Le conservateur est un monsieur très cultivé. Il nous a tout expliqué, en prenant bien son temps. Il y avait surtout des armes et de la vaisselle, mais aussi quelques bijoux, de toute beauté. Il paraît que les bijoux étaient des objets magiques, en ce temps-là. Vous saviez ça ?

— Les gens étaient superstitieux, renifle Marcelle avec mépris. À la fin de l'hiver, ils faisaient des sacrifices pour aider le printemps à venir. Ils croyaient que sans ça les graines ne pousseraient pas.

— Le conservateur a dit que Pâques, c'est la même chose, un sacrifice de printemps. Là, j'ai trouvé qu'il allait trop loin. La sœur n'avait pas l'air contente.

Christophe cherche des yeux la religieuse. Il l'aperçoit en haut des marches, avec Marc : ils s'apprêtent à soulever le fauteuil de Germaine.

— Je suis grosse, hein ? glousse l'infirmière avec satisfaction. Je vous donne du mal !

— Vous savez ce que nous avons vu encore ? souffle Mademoiselle Cayeux. Une grande statue qu'on a trouvée dans la tourbière. Au début, le conservateur ne voulait pas nous la montrer, il avait peur de nous choquer.

— Une femme nue, vous comprenez. Nue, avec tous les détails, bien marqués, et même exagérés.

— Une femme à poil ? ricane Francis. Ça au moins, ça m'aurait intéressé. J'étais très fort pour en dessiner sur les murs.

— Oh ! vous, avec votre esprit mal tourné ! Cette statue, ce n'était pas une chose obscène, le gardien l'a bien expliqué. Elle avait une fonction magique. On l'a jetée dans la tourbière au printemps, pour qu'elle apporte la fécondité au pays.

Le fauteuil de Germaine est enfin déposé sur le trottoir. Christophe écarte la sœur et remonte avec Marc pour s'occuper de Lucie.

L'entrée du musée est sombre. Des lampes sont éclairées, mais le plafond est si haut que l'obscurité, comme une araignée, a tissé de grandes toiles dans les angles. La malade attend près de la caisse, devant une table sur laquelle sont exposées des brochures. Marc s'accroupit pour desserrer les roues du fauteuil.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec les autres, Christophe ? J'aurais aimé vous montrer...

Christophe ne voit pas le visage de Marc, seulement ses épaules, courbées sur Lucie. Difficile de parler dans ces conditions. Il lance, avec un rire qui sonne faux :

— Je vous l'ai dit, l'histoire ne m'intéresse pas.

— C'est ce que vous croyez. Moi, j'ai plutôt l'impression que le passé vous fait peur.

La voix de Marc est basse, oppressée, comme s'il avait peur, lui aussi. Christophe repense à la panique de Francis, devant le chantier de tourbe. Le vieillard essayait de dire quelque chose, et lui, au lieu d'insister comme il aurait dû, il a accepté avec gratitude la première dérobade : c'est tout faux, j'ai menti ! Et ce matin, quand le médecin parlait des blessures suspectes de Yolande, est-ce qu'il essayait d'en apprendre davantage ? Il devrait. Il doit.

— Yolande... commence-t-il.

Marc fait celui qui n'entend pas. Il se penche sur Lucie. La malade se débat, avec des convulsions qui manquent la jeter par terre. L'autre essaie de la maîtriser. Et c'est presque une lutte à laquelle Christophe assiste, fasciné. Les mains de Marc contre le visage effaré. De grosses mains, la paume barrée d'une plaie mal refermée... Marc brutalisait Yolande, le médecin l'a laissé entendre. Et Yolande a disparu...

L'infirmière se calme enfin. Ils parviennent à soulever son fauteuil ; ils le font descendre. Les autres, sur le trottoir, sont très occupés à se disputer.

— Vous n'y connaissez rien. Vous n'avez pas d'instruction. Puisqu'on vous dit qu'ils l'ont fabriquée pour la fécondité...

— Une femme à poil, c'est une femme à poil !

— Elle a beaucoup de succès, ma femme des tourbières, ricane Marc. Un de vos pensionnaires doit être encore devant elle, en contemplation. Ce vieil homme si maigre. Impossible de l'en arracher. Il est avec la jeune fille.

Christophe remonte en hâte jusqu'au hall d'entrée. Mais il n'a pas besoin d'aller plus loin : les deux autres arrivent. Élie tient la main de l'Irlandaise. Elle ne devrait pas le laisser faire.

— Venez, Christophe, dit Marc. Vous ne pouvez pas partir sans avoir vu ma statue. Je vais vous la montrer. Ne fuyez pas.

Christophe se dégage : il ne veut pas, il n'a pas le temps... Marc prend une brochure sur le comptoir.

— Tenez, voici un guide, avec des photos et des explications. Ça vous permettra au moins de vous faire une idée. Je vous le donne. C'est moi qui ai écrit le texte.

Christophe glisse la brochure dans sa poche. Puis il rejoint les deux autres, saisit le bras d'Élie et l'écarte de la fille.

— Prenez la peine de lire mes notices, insiste Marc. Vous verrez en quelle année on a découvert cette statue. Je suis sûr que la coïncidence vous frappera.

— Un mendiant, un pauvre type !

Marc claque la porte. Il saisit les brochures et les lance par terre. Il entend encore trembler dans sa voix cette fierté stupide : c'est moi qui ai écrit le texte. Et quel texte ! une suite d'informations arides, avec la liste des objets exposés, leurs dimensions, leur provenance. Passionnant, vraiment ! une œuvre immortelle, inoubliable, qui mérite qu'on vous l'offre, et qu'on insiste : prenez la peine de lire... Un pauvre type, Marc, un mendiant qui vous tient la porte à l'entrée de l'église, sa casquette à la main !

Il traverse les salles jusqu'à son bureau où l'attend le travail en retard. Avant de reprendre son article, il doit répondre à une lettre qui réclame une recherche généalogique. Même si ce n'est pas tout à fait son métier, ces travaux supplémentaires sont bien payés et lui permettent de faire tourner le musée. Mais aujourd'hui, ce gagne-pain lui paraît une ironie : il enquête sur les ancêtres des gens ! Lui qui ne sait même pas qui est son père...

Cet été-là, ils avaient au moins cela en commun, la fille et les deux garçons qui vivaient dans cette maison bizarre, parmi des femmes sans époux. Trois orphelins, chacun à sa manière... La fille était une enfant de l'Assistance, Marc n'avait pas de père, et la mère de Christophe était mourante. Ils auraient dû être amis. Mais au lieu d'amitié, le désir, la jalousie, la violence, la peur. Et cela recommence, maintenant encore. Les émotions qui montent du passé sont les pires. On ne peut pas les combattre avec les armes qu'on se fabrique en vieillissant : la patience, l'ironie. On est tout nu, on se remet à trembler.

Marc lit la lettre. Dès qu'il s'agit de généalogie, le ton est toujours le même, infantile, un peu répugnant, à cause de la fatuité que les gens doivent masquer dans la vie courante, mais qui s'étale sans retenue quand ils encensent leurs ancêtres. Étrangement, ce qu'ils préfèrent en eux, c'est leur médiocrité : *des paysans, Monsieur, des petits, des obscurs, de ces gens*

méprisés qui ont fait notre histoire, sans bruit... La rancœur vibre à chaque mot, ainsi qu'une pitié sincère pour les malheureux qui n'ont pas la chance d'être de leur sang.

Le client d'aujourd'hui se gonfle d'orgueil parce que son arrière-grand-tante a été choisie pour figurer la Déesse Raison, dans une fête de village, sous la Révolution. *C'était une fille du peuple, Monsieur, une humble fille sans histoire, mais, ce jour-là, elle fut à l'honneur...* La lettre se termine par un brin de morale sur la nécessité de connaître ses racines. *Sans quoi, Monsieur, on ne peut pas vivre, on est comme une feuille arrachée à l'arbre, pareille à une âme en peine.*

De la grande poésie ! Il faudra montrer ça à Christophe, ça l'amusera... Non, impossible de rien montrer à Christophe, et même de lui parler normalement. Peut-être qu'au fond ce pauvre type qui cherche la Déesse Raison n'a pas complètement tort. Certes, il est stérile de fouiller si loin dans le passé, mais les parents, les grands-parents, ces deux générations-là, leurs maux nous atteignent, et nous blessent, et si nous ne les comprenons pas, alors, comme des âmes en peine...

Les trois orphelins d'autrefois, comme des âmes en peine, dans la mémoire de Marc. Ils ne veulent pas s'en aller. C'est la fille qui insiste le plus, à cause des efforts que fait Christophe pour retrouver sa trace. Agaçante, cette obstination, et dangereuse. Elle fait revenir la pauvre créature sans beauté, qui bégayait en roulant des yeux épouvantés, dès que Marc s'approchait. Elle revient, fantôme timide, plein de reproches.

— Va-t'en !

Le fantôme s'obstine, il cogne contre ses tempes, comme quelqu'un qui cognerait à la vitre pour qu'on lui ouvre. Et voici de nouveau le martèlement de la migraine, accompagné de vertiges, de nausées. Marc doit être malade, et gravement. Une tumeur, le cancer peut-être, comme la mère de Christophe... Il croit sentir les doigts de cette fille battre contre son crâne. Des doigts malhabiles, qu'il a serrés parfois si violemment. Pourtant, quand il l'avait prise chez lui, il voulait être bon...

Non, il n'a jamais été dupe. Il sait qu'il ne l'a pas recueillie par charité, mais pour obéir à cette fidélité qu'il porte en lui comme une maladie. Un homme désespérément fidèle, un conservateur de musée, il garde chaque bribe du passé, le sien, celui des autres, il ne jette jamais rien. Et le même

attachement le retient dans ce village. On lui a proposé du travail ailleurs, il a refusé, il ne peut pas s'en aller. Quand les Roches Sourdes ont été mises en vente, il n'avait pas assez d'argent, sinon il se serait englué davantage encore. Faute d'avoir la maison, il a voulu garder la fille. Le dernier témoin.

Un témoin si décevant. Elle allait son petit chemin, obstinée à ne rien voir, à ne rien se rappeler, sournoise, terrifiée dès qu'il tentait de lui parler. Elle n'a jamais compris ce qu'il attendait d'elle. Et lui, frustré, tremblant de rage, de désir...

— Va-t'en !

Impossible de travailler ! Il renonce. Mais avant de rentrer chez lui, il doit éteindre les projecteurs, brancher l'alarme, et la migraine le fait tituber, tandis qu'il passe de salle en salle, en vérifiant que tout est en ordre. Il gagne son appartement, se débarrasse de ses souliers qu'il envoie rejoindre les objets qui traînent par terre. Il lui semble que Yolande est là, comme autrefois.

— Va-t'en !

Il se laisse tomber sur le lit. Il aimerait sortir, marcher sur la tourbière, mais il n'a même pas le courage de saisir ses bottes qui sont tout près pourtant, couvertes de boue séchée. Ses yeux restent accrochés à un objet qui brille, sur la table de chevet. Le cadeau de la mère de Christophe – cet autre fantôme qui a traversé sa vie, voici plus de quarante ans, si vite, et qui n'est jamais revenu. Son souvenir aussi, Marc l'a gardé, avec obstination.

Le passé des autres... Un jouet de fille qui ne pouvait lui servir à rien. Une cruche dorée et une rangée de huit tasses, accrochées à ce qu'il prend pour un buffet, mais il s'agit peut-être d'une banquette pour asseoir les poupées, il ne sait pas, il n'a jamais joué à la poupée. Il a conservé ce bibelot, lui, un garçon, rêvant à la fillette d'autrefois, cachée aux Roches Sourdes, essayant surtout de retenir l'image de la femme qui s'est penchée sur lui, avec tant de douceur. Quelques instants à peine, une inconnue, il ne l'a jamais revue, et elle l'a marqué, au plus profond. Elle a laissé en lui cette soif de tendresse, comme une blessure.

Dehors, ses chiens gémissent dans leur enclos. C'est l'heure où il les emmène sur la tourbière : ils frémissent d'impatience, en se cognant la tête contre le grillage... Marc ne bouge pas. Il regarde cet objet du passé.

*

Élie a vu la fille se pencher sur lui, enjôleuse, avec son accent étranger qui fait chanter chaque mot. Elle a dit : pour me faire plaisir... Il a cédé, il a avalé le comprimé, sans essayer de le cacher sous sa langue. Aussitôt, tout heureuse, elle est partie chercher Christophe. Élie a failli pleurer de frustration ; c'était pour elle qu'il avait capitulé, non pour ce pharmacien qui n'en finissait pas de répéter ses mises en garde.

— Vous savez ce qui se passera, si vous buvez la moindre goutte d'alcool après avoir pris ce médicament ?

Ce qui se passera ? Élie sera malade à crever, avec l'impression de traverser mille agonies : le cœur qui s'arrête, puis repart à grands coups, les membres glacés, la détresse, la sueur.

Maintenant, c'est le repas du soir, sous les pendeloques du lustre. Sur les murs, les photos des orphelines sont toujours aussi tristes. Élie voit Christophe les examiner longuement, d'un air perplexe, avant de s'asseoir près de lui. La fille est très loin, comme hier. Il n'y a pas de vin sur la table.

— La sœur a vidé toutes les bouteilles dans l'évier, explique Germaine, avec un gros rire bête.

Pas de vin. Très bien. Rien à craindre, rien à désirer. Élie enfonce un doigt dans sa bouche. Il tâte son doigt, comme un bébé, pour tromper son besoin.

— Arrêtez de faire ce bruit avec vos lèvres ! Ça coupe l'appétit.

Marcelle le regarde avec dégoût. À côté d'elle, Mademoiselle Cayeux agite ses lunettes. Sa visite au musée l'a comblée d'aise, elle parle de la beauté d'une voix compétente. Elle a toujours pris soin de parer son esprit : avec son père, elle courait les théâtres et les concerts... Élie pense au mari de Léa, un grand collectionneur. Sans doute que pour lui aussi l'art était une distraction aimable. Un bonbon dans la bouche.

— Visiter un musée est un passe-temps fort instructif. Les œuvres d'art...

Élie se rend bien compte qu'il est injuste, que Mademoiselle Cayeux est pleine d'un respect sincère pour ces œuvres dont elle parle. Et pourtant, il ne peut supporter de l'entendre. Un passe-temps ! Est-ce pour des gens

comme elle que les artistes... Non. Ses yeux font le tour de la table. Sa musique, s'il avait réussi à l'écrire, ce n'est pas à cette pécure qu'il l'aurait donnée. Peut-être à la grosse Germaine, qui passe du rire aux larmes, dans ce fauteuil qu'elle appelle un carrosse. À Lucie, plutôt. À cet être hagard, qui n'a pour tout langage que des contorsions désespérées. Une musique pour ce corps tourmenté, incapable de dire.

— Et cette statue primitive, si on l'observe bien...

— Taisez-vous ! Je vous interdis de parler d'elle !

Il se dresse. Les autres s'étonnent : qu'est-ce qui lui prend ?

— Il est énervé parce qu'il n'a pas pu boire, explique Marcelle. Ces gens-là quand ils sont en manque...

Elle parle d'Élie comme s'il était une chose, comme s'il n'entendait pas. Elle a raison. Il est en manque, comme elle dit. Il manque de tout.

— Voyons, intervient la sœur. Ne gâchons pas cette belle journée. Rasseyez-vous, Élie. Prenez donc du gâteau de semoule.

Il dit que non, merci, il ne mange jamais de dessert, les choses sucrées le dégoûtent. La conversation reprend. Heureusement, il n'est plus question de cette statue qui lui appartient, à lui seul, il ne veut la partager avec personne. Ou peut-être avec la fille... Dans le musée, il lui a pris la main, elle ne l'a pas retirée.

Mais à présent, elle l'a oublié. Elle est la première à se lever quand le repas est fini. Une brave fille, qui prend à cœur sa tâche de bénévole. Contre elle aussi, il sent une colère qui monte. Il fixe les restes de semoule effondrés dans le caramel, jusqu'au moment où les autres sont tous debout, à desservir. Il reste seul avec Lucie – les deux loques les plus lamentables de la collection : s'ils étaient des objets, ils seraient depuis longtemps au rebut sur un tas d'ordures.

Les autres reviennent, ils veulent voir un film à la télé. Élie suit le mouvement et s'affale sur un canapé, à l'autre bout de la pièce. Il s'arrange pour s'asseoir près de la fille. Il sent sa chaleur contre lui. Mais ça ne signifie rien. Une bénévole, les œuvres charitables, rien n'a de vérité. Quant au film, c'est une chose artificielle. Deux hommes, une femme, un sujet rebattu. Et le pire, ce sont les badinages subtils que l'auteur se croit tenu

d'introduire, pour prendre de la distance. Il n'a pas l'air à l'aise avec les sentiments simples, celui-là !

— J'en ai marre, grogne Francis. On n'y comprend rien. Il faudrait une bonne scène de cul.

Sur l'écran, les deux hommes prennent l'apéritif. Avec une pince, ils font glisser des glaçons dans leurs verres. Oh ! la soif...

— Et cette femme dont ils parlent ? Pourquoi on ne la voit jamais ?

— C'est un film intellectuel, explique Mademoiselle Cayeux. Cette femme, peut-être qu'elle n'existe pas. C'est une idée, un symbole, comprenez-vous ?

Christophe est assis près de la fille, de l'autre côté. Quand il bouge, il la frôle. Les images continuent à s'agiter sur l'écran. Les héros échangent des paroles décisives. Ils parlent de cette femme qui n'est jamais là. Et voici de la musique, un fatras spectaculaire. Ce n'est pas ça qu'il faudrait ; il suffirait de quelques notes qui trembleraient au bord du silence, et l'on entendrait la voix de l'absente, enfin.

— Une fois, j'ai écrit de la musique pour le cinéma.

Élie a parlé tout haut. Cette phrase est magique.

— Pour le cinéma ? Alors vous avez connu les actrices, Hollywood...

Christophe se penche ; son épaule touche le bras de la fille.

— Quel genre de film ?

Élie ne veut pas répondre. Le ratage, le néant, est-ce que ça se raconte ?

Il faut. Mais pour lui seul, sans ouvrir la bouche. Rappeler, sans pitié, les jours qui ont suivi le prix de composition qu'il avait obtenu, une récompense prestigieuse qui lui ouvrait toutes les portes. L'immense attente des siens allait enfin trouver sa délivrance : le petit est doué, nous avons eu raison.

Ce prix, toutes les portes ouvertes, Élie peut avancer, il n'y a plus d'obstacle. Et c'est comme un vertige. On lui commande de la musique pour un film. Il y travaille du matin au soir, il fait de son mieux. Ses parents sont là, derrière lui, à le regarder. Et avec eux, d'autres ombres attendent – une foule silencieuse, sans visage. Élie passe des journées à ramener du silence toutes ces voix perdues. Le réalisateur ne comprend pas qu'il soit si

lent. Mais Élie ne peut pas bâcler, il y a tant de voix qui attendent. Il ne veut même plus voir Léa. Elle accepte d'être négligée. C'est ce qui s'est passé ensuite qu'elle n'a jamais pardonné : je partirai, je m'en irai, avant que tu me détruises, moi aussi.

— Quel genre de film ? demande l'Irlandaise.

Les même mots que Christophe, comme s'il n'en existait pas d'autres ! Des bénévoles. Il ne faut pas leur répondre. Continuer à se souvenir en silence, sans pitié.

Se souvenir du dernier matin, sans pitié, sans attendrissement. Élie n'a pas dormi. Les ombres attendent si fort, fières de lui, fragiles. Dans quelques heures il présentera sa partition aux interprètes pour qu'on commence. Alors, une dernière fois, il la relit, dans la lumière cruelle de l'aube. Les ombres sont là, elles écoutent. Et c'est si misérable – une chose froide, prétentieuse, chargée de motifs inutiles. Les ombres rendent leur verdict, d'une voix triste. Elles ont raison. Il déchire tout, en très petits morceaux qu'il lance par la fenêtre. Sans pitié, sans attendrissement. Il regarde ces bouts de papier descendre au-dessus des voitures. On dirait des pétales de fleurs sous un arbre fruitier, au printemps. Mais il n'y aura pas de fruits. Rien.

Ensuite, Élie se saoule, seul, méthodiquement, jusqu'à tomber. Plus de raison de se priver, le long effort est fini, il reprendra sa place à l'orchestre, il jouera la musique des autres. Il se sent libéré. Les ombres sont parties, elles n'attendent plus rien. Il y a une paix profonde dans la défaite, quand on a renoncé. Même après, dans l'espèce de coma qui l'a abattu, le soulagement persistait : je suis vaincu, je suis tombé, c'est bon d'être à terre, c'est une délivrance.

Cette histoire a dû se savoir parmi les cinéastes. On ne lui a plus rien commandé. Sauf une fois, pour la publicité, et là, il a réussi, il a composé le quatuor vocal qu'on lui demandait. Une fugue très simple, pour quatre voix d'hommes : *mangez des nouilles, nouilles, nouilles, nouilles...* Un triomphe ! On a diffusé ce petit air une année entière, à la radio, les gosses le fredonnaient dans la rue, et lui, chaque fois qu'il l'entendait, il rougissait comme un coupable.

— J'aurais pu...

— Oh ! coupe Marcelle, si c'est seulement pour dire que vous auriez pu, vous n'êtes pas intéressant. Moi aussi, j'aurais pu être danseuse. Le monde est plein de gens qui auraient pu.

Elle est cruelle, mais elle a raison. Le monde est plein de gens qui auraient pu, et qui n'ont pas eu de force.

— Arrêtez de parler tout le temps, gémit Mademoiselle Cayeux. Je ne peux plus suivre le film.

— Moi, je n'essaie même pas, dit Francis. C'est une histoire idiote qui ne veut rien dire.

Élie se rapproche de la fille. Il a besoin de sentir sa chaleur, il fait froid dans son passé. Et le film est trop décousu : on ne voit toujours pas cette femme dont les gens parlent. Peut-être qu'elle est morte. Elle est absente. Ailleurs. Opaque à tout jamais. Elle a échappé aux deux hommes qui n'en finissent pas de dissenter sur elle, en savourant ce vin dont la vue fait revenir la soif.

— J'entends le téléphone, dit la sœur. Quelqu'un veut bien répondre ?

La fille se lève. Elle revient, elle se penche sur Élie... Non, c'est Christophe qui l'intéresse, elle lui dit quelque chose à l'oreille, ils sortent ensemble. Presque aussitôt, le film s'arrête, sans qu'on ait rien compris au dénouement. La sœur rallume le lustre, on écoute Mademoiselle Cayeux expliquer que l'histoire avait un sens profond, très symbolique, y compris le verre de vin. Elie grince des dents : il a soif, il a froid, et ce vin, symbolique ou pas, il voudrait le sentir couler dans sa bouche, pour de bon.

Les pensionnaires vont se coucher. Élie n'a pas sommeil. Il sait que dès qu'il s'allongera, la soif se déchaînera en lui. Et avec elle, un autre besoin misérable, celui de sentir la chaleur d'une fille contre son corps, contre son ventre. Et, s'il essaie de tromper ce besoin tout seul, ce sera pire que tout : une frustration qui le laisse déjà humilié à l'avance.

— Hep ! souffle Francis. Pourquoi on ne parle plus comme avant ? J'ai des tas de choses à te raconter.

Bonne idée, ça retarde d'autant le coucher.

— Tu sais ce qui m'est arrivé, cet après-midi ? Christophe m'a permis de conduire sa voiture ! J'en ai profité pour lui lâcher, mine de rien, que je voudrais être son garçon-livreur. Un jour, tu verras, il viendra me chercher à

l'hospice. J'irai habiter chez lui, dans la soupenne. Et après, je te ferai sortir, toi aussi.

Sortir ! Élie a envie de gifler Francis, d'écraser ses joues flasques, sa lèvre pendante, de lui crier : tu ne sortiras jamais, c'est fini, c'est trop tard. Il en veut surtout à Christophe et à la fille, ces bénévoles de malheur, qui s'amusent à donner de l'espoir aux gens pour les abandonner ensuite.

— Qu'est-ce que tu as, Élie ? Tu trembles.

Il a besoin de boire. Mais il ne trouvera rien dans cette maison. La sœur a vidé toutes les bouteilles. Élie est seul, sans aide, et la nuit est venue. La nuit à traverser, comme un désert de soif. Ses yeux cherchent du secours, pendant que Francis détaille la belle vie qu'il va mener avec Christophe.

Ses yeux cherchent. Et voici ! ses yeux d'ivrogne, ses yeux rusés le sauvent. Il aperçoit un plateau où l'on a posé tout ce qu'il faut pour assaisonner la salade : du sel, du poivre, une bouteille d'huile, et une autre bouteille pleine de vinaigre. Le vinaigre, c'est de l'alcool !

Élie saisit cette bouteille, il l'approche de son visage pour lire l'étiquette : *vinaigre de vin aromatisé à l'échalote, six degrés*. Six degrés, ce n'est pas beaucoup, mais déjà plus que la bière. Il porte le goulot à ses lèvres : le liquide pique, brûle, il est infect, mais on devine l'alcool.

Parfait ! Il glisse la bouteille sous sa veste et gagne sa chambre au plus vite, les bras serrés sur son trésor secret, contre son cœur.

*

Christophe repose le téléphone. C'était son père, une fois de plus. La mention des Roches Sourdes a réveillé le deuil d'autrefois ; le vieil homme ne cesse de l'appeler pour évoquer, interminablement, l'image de la disparue.

— Tu te souviens ? Son énergie fébrile, son souci de ne pas perdre un instant ! Comme si, chaque jour, elle devait prouver qu'elle méritait une place sur la terre...

Une impression que Christophe éprouve souvent, lui aussi. Celle d'être un intrus qui n'a pas le droit d'être là. Mais qu'a-t-il fait de mal ? Et sa mère, pourquoi ?

— L'intransigeance de ses engagements politiques...

La mère de Christophe était communiste. Une militante acharnée, fanatique, qui passait des heures à manifester, à soutenir des grèves. Tout cela prenait sur leur vie de famille. Elle rentrait à la maison exténuée, déjà tendue vers la lutte du jour suivant. Impossible de lui parler sans la surprendre en train de guetter furtivement l'heure, le regard coupable, comme si elle gaspillait des minutes auxquelles elle n'avait pas droit, comme si elle les volait.

Marcelle se dirige vers l'escalier. Elle le frôle au passage.

— Je sais que j'aurai encore une nuit effroyable, avec mes palpitations. Vous passerez me voir, Christophe ?

— Je ne suis pas de garde cette nuit, c'est le tour de la sœur.

— Mais c'est vous que je veux ! Et vous aussi, je le sais, vous avez besoin d'être consolé. Quand on est malheureux en ménage...

Christophe la regarde avec stupeur. Elle croit qu'il l'encourage. Elle lance des soupirs, des œillades.

— Vous vous demandez comment je sais ?

Elle bat des cils d'un air entendu... Heureusement, la sœur descend l'escalier et il en profite pour s'échapper.

Dès qu'il est dans sa chambre, il s'affale sur le lit. Les paroles de Marcelle ont éveillé en lui une nostalgie, un besoin d'être consolé, comme elle disait. Il est trop seul, ces vieillards sont lassants, Claire est loin, et le passé est hors d'atteinte. Sa mère est morte depuis longtemps. Il a cru la reconnaître sur une des photos du salon, mais on la distingue à peine, au dernier rang, derrière une fille massive, qui la cache presque entièrement. Et il n'a pas retrouvé Yolande. C'est un rendez-vous raté qui l'a ramené dans ce pays.

Il repousse les deux lettres, celle du pauvre Paul, qu'il n'a pas lue jusqu'au bout, et celle de Claire. Ses idées sont de plus en plus confuses, et tout se mêle, les figures, les noms. Il ne reste qu'une silhouette triste, qui détourne le visage. Et c'est comme dans le film : une femme dont chacun parle mais qu'on ne montre pas. Une femme qui n'est pas là. Yolande, ou peut-être sa mère. Une femme dont l'image s'est perdue. Et lui, Christophe,

il en sait encore moins que les autres spectateurs, il a quitté la pièce avant la fin de l'histoire, il restera dans l'ignorance.

Un cri. Quel cri ? Qui ?

Christophe s'éveille, égaré, haletant. Un rêve. On crie souvent dans ses rêves, une femme, il a oublié.

Il se tourne pour allumer la lampe et, dans ce mouvement, il froisse un papier sous sa hanche. La lettre de Claire. Elle était illisible...

— Une lettre noyée, enfoncée dans la tourbe.

Une bribe de phrase qui s'échappe du rêve. Et celui-ci pousse d'autres tentacules dans la réalité – du bruit, des appels, sa porte qu'on ouvre. Affolé, il suit une femme. Il tâtonne dans le couloir.

Une chambre moite, une respiration sifflante, un râle sous la cloche d'oxygène. Quelqu'un lutte pour parler. Dire la vérité, enfin, après tant de mensonges. Sa mère. Le médecin avait raison, elle a menti, les grands-parents de Christophe n'étaient pas communistes. Au contraire, ils étaient...

Il éclaire le plafonnier. Près de lui, tremblante, la jeune Irlandaise. C'est elle qu'il a suivie dans le couloir. Quant au malade sur le matelas, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte...

— Élie !

Dans la chambre traîne une odeur corrosive. Une bouteille a roulé contre la table de chevet.

— Du vinaigre ? Il a bu du vinaigre ?

Le vieillard se tord sur le lit. Il crache de la salive, avec un peu de sang. Il murmure des mots dans une autre langue, on ne les comprend pas. La jeune fille balbutie une phrase en anglais, Christophe devrait pouvoir traduire, mais son esprit est engourdi. Impossible de se comprendre. Chacun parle une langue différente, chacun est seul.

Nouveau crachat sanglant sur le drap. Les doigts crochus, tendus, tremblants. Soudain la sœur est là.

— Pourquoi n’avez-vous pas sonné ? J’étais de garde, c’était à moi de répondre. On n’entend rien dans le parloir, si les gens ne sonnent pas.

La religieuse insiste, comme si c’était cela le plus important : établir qu’elle n’a pas été négligente. Ses paupières sont gonflées de sommeil, elle semble indécise, elle a perdu son autorité. Elle ressort très vite, pour appeler un médecin, les laissant seuls avec Élie. La tête du malade s’agite follement.

L’Irlandaise s’agrippe à la manche de Christophe. Il la prend par les épaules. Élie se dresse. Il essaie de vomir encore. Il gémit :

— Je t’aimais...

La sueur se mêle à l’écume rougeâtre au bord de ses lèvres, on dirait un masque. Un carnaval atroce. La fille tremble, elle claque des dents. Christophe la serre plus fort. Une excitation monte en lui, à sentir ce corps féminin affolé contre le sien. S’il fermait les yeux, ce serait comme autrefois : une fille tremblante dans ses bras, et lui, protecteur... Il ne faut pas.

Il s’écarte, mais son trouble se prolonge, même quand la sœur revient. Un mélange confus de désir et de détresse, l’impression d’être retenu dans un rêve, où passent des figures inconnues qu’il reconnaît pourtant.

*

— Moi, dit le petit docteur, ce qui me plairait quand on m’appelle la nuit, ce serait un accouchement. Une naissance en pleine nuit, même avec des complications, j’aimerais mieux ça. Les personnes âgées sont si désespérantes. On se sent malhonnête, quand on essaie de leur donner du courage pour continuer, alors que, franchement...

Il a perdu son assurance. La nuit agit sur lui, comme sur la sœur, comme sur tout le monde. Elle arrache les certitudes et rend à chacun son visage d’adolescent, indécis, un peu mou.

— Prenez une tentative de suicide. Un jeune qu’on ramène vers la vie, ça vaut la peine. Mais s’il s’agit d’une personne qui...

Cette phrase également, il ne la termine pas. Il la laisse glisser dans un silence où elle se poursuit avec des mots imprononcés, inavouables. Christophe se hâte de prendre la parole, pour les faire taire en lui aussi, ces mots-là.

— Une tentative de suicide, vous croyez ? J'ai l'impression qu'il a seulement cherché à se saouler et qu'il a bu ce qu'il a trouvé.

— Sans doute. Mais il est des ivresses qui tendent à la mort.

Belle formule ! On devine que le docteur s'en veut d'avoir laissé entrevoir cette zone incertaine, en lui. Il faut qu'il redevienne au plus vite l'habile dompteur de monstres, celui qui nomme les problèmes et les muselle.

— Drôle d'idée, d'aller boire du vinaigre !

Il cherche.

— Le problème d'alcool, c'est une maladie de l'âme. Et l'âme...

Encore un mot qui se dérobe.

— Le problème, avec le vieillard, c'est que sa structure mentale est différente de la nôtre. Sa perception du temps, surtout. Tenez, j'ai soigné la mère de votre ami, cet homme qui s'occupe du musée... Eh bien ! à la fin, elle ne parlait plus que de son père à elle, qui a disparu pendant la Grande Guerre. Elle avait plus de soixante-dix ans mais, la nuit, quand elle entendait des pas sur la route, elle continuait à imaginer que c'était lui qui revenait.

Le médecin se hisse sur ses pointes, il hausse les sourcils d'un air sagace.

— Et savez-vous ? Elle prétendait que celui qui l'a mise enceinte, c'était un soldat américain, à la Libération. Vérité ou invention, c'est significatif... Un soldat pour amant, et son père à elle qui était soldat ! Vous me suivez ?

Le petit docteur se sent mieux : tout peut être expliqué, il n'y a pas de mystère ni de hasard, rien n'échappe... Épuisé par cette nuit hachée, Christophe pense à sa mère, et à ses parents à elle, qui étaient résistants ou qui, peut-être, ne l'étaient pas. Et tandis que le petit médecin répète : vous me suivez ? il regarde le visage douloureux d'Élie et il se dit : non, je n'arrive pas à suivre, je ne sais rien.

*

— J’ai été très malade, n’est-ce pas ? J’ai bu du vinaigre. Du vinaigre à l’échalote, comme si j’étais une salade. Vous n’avez pas le sens de l’humour, Christophe. Ça ne vous amuse pas, que je me sois pris pour une salade ?

— Pas vraiment. Vous vous êtes abîmé l’estomac.

— Dites-moi, Christophe, cette fille... Vous savez qui je veux dire. J’ai oublié son prénom.

— Parlez plus fort, Élie. Je vous entends à peine. Son prénom ? Moi aussi, je l’ai oublié.

— Peut-être qu’elle n’a pas de prénom.

— Mais si. Simplement notre mémoire est fatiguée, parce que, la nuit, on confond les personnes. On ne sait plus qui on est, ni ce qu’on fait.

— Vous êtes amoureux d’elle, Christophe, n’est-ce pas ? Vous l’avez embrassée. Je vous ai vu.

— Vous avez mal vu.

— Alors, allez la chercher. Ramenez-la. Je ne veux pas rester seul. Il faut que quelqu’un dorme avec moi.

— Je resterai avec vous. Toute la nuit. Je ne vous quitterai pas.

*

Toute la nuit... Christophe tient parole, il installe un matelas au pied du lit du vieillard. Mais il ne parvient pas à s’endormir. Il est couché trop près du sol, et la poussière du plancher lui irrite la gorge. La même sensation qu’autrefois, avant une crise d’asthme. Il étouffe dans cette chambre minuscule.

Pour essayer de se distraire, il feuillette la brochure de Marc. Les photos sont rébarbatives – des pierres taillées, des fragments informes de poteries. Même la statue dont ils parlent tous, il la trouve repoussante : de gros seins, de grosses fesses, un sexe grossier. Quant à l’année de la découverte, sur

laquelle Marc attirait son attention, c'est celle de son séjour ici, celle de la mort de sa mère. Et alors ?

Une notice explique qu'on a trouvé du cuir et des tissus, parfaitement conservés dans la tourbe. Une aubaine pour l'archéologue, cette substance qui préserve le passé pendant des millénaires. Un véritable musée naturel.

Le temps ne passe pas ici...

Cette phrase augmente son malaise. Il repose la brochure, éteint la lampe. Il faut essayer de dormir un peu, avant le jour.

*

Dormir avant le jour... Mais c'est dangereux de perdre conscience près de ce musicien du diable, qui garde un violon sorcier sur la table. Le violon bouge. Il ondule comme un serpent. Son appel fait revenir les morts.

J'ai peur, je voudrais m'en aller.

La nuit sur la tourbière. La lune pâle, presque ronde, qui s'efface et qui fuit au creux d'un vieux nuage. La tourbière immobile, blafarde. Les flaques qui luisent entre les herbes.

Je voudrais m'en aller.

C'est une tourbière très ancienne, qui existe depuis des milliers d'années. Au bord des flaques, poussent encore quelques plantes étranges, que les glaciers ont apportées autrefois. Des plantes de montagne, toutes petites, qui ont disparu partout ailleurs sur terre.

Ici le temps ne passe pas. Un insecte, dans un droséra, s'englué, interminablement.

La tourbière est immobile sous la lueur glacée. Le temps ne passe pas. Parfois, on trouve dans la vase des corps qui ont cessé de vivre depuis des millénaires, et dont la peau s'est tannée, comme du vieux cuir.

Ils ne vivent plus, mais ils ne pourrissent pas. Ils ont encore leurs cheveux, leurs ongles, et leurs yeux grands ouverts qui me regardent sans me voir : Ils ne veulent pas s'en aller. La lune brille sur eux.

Le musicien les appelle. J'ai peur. Je voudrais crier.

*

En sueur, penché sur le matelas, bouche ouverte, essayant de cracher, comme Élie tout à l'heure, essayant... Quelque chose lui serre la gorge. Il suffoque. Ses poumons sont pleins d'une substance épaisse qu'il doit rejeter.

Il tousse et, d'un coup, l'étreinte se dénoue. Il s'essuie le visage. C'était le début d'une crise d'asthme, mais cela s'est arrêté bien avant le paroxysme.

Une lueur passe par les volets. L'aube est venue, la frontière blême qui efface les fantômes. Ce n'est pas le jour encore. Une transition vide et froide. L'heure décolorée où l'on exécute les condamnés, où le désir de vivre est au plus bas. L'heure blanche où l'on se suicide.

— Léa s'est tuée. Avec le gaz, la tête dans le four.

Christophe entend quelqu'un qui dit ces mots dans la chambre, ou peut-être il invente, il ne sait pas. Est-il possible que ce vieillard, Élie, se soit levé pour l'aider à tousser ? Élie, le clochard, l'ivrogne ?

— Léa s'est tuée, répète Christophe. Avec le gaz, la tête dans le four.

Mais il parle comme dans un rêve, les yeux clos. Il ne comprend aucun des mots qu'il prononce.

— Toujours pareil ! Ils traînent au lit ! Et moi...

— Vous êtes le premier levé, dit Marcelle. On sait pourquoi. Pour vous empiffrer de confiture et de tartines beurrées.

— Ça suffit, intervient la sœur en posant la cafetière sur la table. Ne commençons pas à nous disputer dès le matin. Voyez comme il va faire beau.

Francis se fourre dans la bouche une tartine sur laquelle, audacieusement, il a étalé de la confiture des deux côtés. Ce n'était pas facile, il s'en est mis plein les doigts. Il les essuie contre le pied de la table.

— Je déteste le genre curé, grommelle-t-il. Tu peux me dire pourquoi tu as fait bonne sœur ? Ça me dépasse, qu'on ait des idées pareilles.

— Bien entendu, ça vous dépasse, ricane Marcelle. Avec votre esprit vulgaire, vous ne pouvez pas comprendre les pensées élevées. Le cambouis de cette camionnette dont vous nous rebattez les oreilles, c'est la seule chose qui soit à votre portée.

— Toi, je t'interdis de dire du mal de ma camionnette. D'abord, elle n'était pas à moi, mais à Monsieur Édouard.

— Et c'est qui, Monsieur Édouard ? Un misérable petit épicier, si j'ai bien compris.

— Tu n'as rien compris ! Monsieur Édouard, c'était... C'est l'homme le meilleur qu'il y a jamais eu dans le monde !

Au même instant, Mademoiselle Cayeux fait son entrée dans la cuisine.

— Oh ! s'écrie-t-elle, je vous admire, Francis, quand vous parlez ainsi. C'est beau de ne pas avoir de rancune. Il paraît que cet épicier vous a exploité pendant des années et qu'il ne vous payait même pas. J'ai entendu Christophe raconter ça, hier soir.

Francis en reste sans voix, avec l'impression que le monde bascule et qu'il n'y a plus rien. Et voici justement Christophe qui entre. Ce sale type, il a osé... Il peut la garder, sa bagnole !

Mademoiselle Cayeux sourit à la ronde. Elle gazouille :

— On est si bien, à la campagne. J'ai dormi comme le petit Jésus.

Francis se remet à engloutir des tartines. Mais il n'y trouve plus de plaisir. Le petit déjeuner terminé, Christophe se propose pour faire les courses au village. Marcelle et Mademoiselle Cayeux décident de l'accompagner.

— Et vous, Francis ? Vous voulez venir ?

Francis ne répond pas. Il regarde à travers Christophe, comme s'il était transparent. L'autre ne se donne pas la peine d'insister. Francis est furieux. Il le suit, de pièce en pièce, tandis qu'il dresse la liste des achats avec la sœur. Il le suit jusqu'à la voiture où Mademoiselle Cayeux et Marcelle échangent des politesses acides. Il s'assied à l'arrière, en tâchant de se tenir le plus loin possible de Mademoiselle Cayeux.

— Je te déteste, marmonne-t-il. Je me vengerai.

Il continue à grommeler dans le supermarché. Il se promène le long des rayons, où les marchandises ne sont pas présentées avec le bel ordre qui régnait dans l'épicerie de Monsieur Édouard... Ce n'est pas vrai que Monsieur Édouard l'a exploité !

Il va rôder à côté de l'animateur qui annonce les promotions du jour. Comme il s'ennuie, il crie des bons mots avec des rimes, près du micro. Christophe arrive précipitamment et l'emmène, en le traînant par le bras, tandis que Francis, exprès pour l'embêter, hurle à pleins poumons :

— Au secours ! Il me séquestre !

— Quelle honte ! souffle Mademoiselle Cayeux. Tout le monde nous regarde. Qu'est-ce que les gens doivent penser ?

Elle ouvre et referme nerveusement son sac. Elle évoque son père, pour qui le scandale était la pire chose au monde. Pauvre idiot ! Elle a osé prétendre que Monsieur Édouard... Une idée vient à Francis. Il attrape une culotte de femme en dentelle, un article coûteux, qui doit être protégé par ces systèmes électroniques qui existent maintenant. Il a toujours été fort pour prendre les choses : il serait devenu un grand voleur, un virtuose du

crime s'il avait voulu. Il froisse le vêtement et le glisse dans le sac à main que Mademoiselle Cayeux a mal refermé.

Dès qu'ils passent la porte, victoire ! une sonnerie se déclenche. Un homme fonce sur eux, leur demande de montrer leurs paniers, leurs sacs.

— Volontiers, dit Mademoiselle Cayeux avec un gracieux sourire. L'honnêteté a toujours été sacrée pour moi.

Elle change de visage en découvrant le contenu de son sac. Elle ne trouve même plus de mots.

— De la lingerie fine ! hé ! On aime les jolies choses !

Le surveillant ricane, mais il n'est pas méchant. Il dit à Christophe, avec un clin d'œil complice :

— Les petits vieux qui volent, on connaît ça. On va s'arranger. Pas de traces, pas de plainte, si vous payez pour elle.

Christophe sort son portefeuille.

— Ne payez pas, dit Mademoiselle Cayeux.

— Doucement, coupe le surveillant. Je veux bien fermer les yeux mais, quand même, on a la preuve, mamie, la pièce à conviction. Alors, le grand couplet sur l'innocence, ce sera pour une autre fois, hein ?

— Ne dépensez pas d'argent pour moi. Je préfère aller en prison.

Christophe tend un billet à l'homme qui s'éloigne, goguenard.

— Je veux aller en prison, répète Mademoiselle Cayeux. Je veux mourir.

Elle a les yeux fixes, beaucoup plus grands que d'habitude, la mâchoire crispée. Ses doigts sont presque bleus, et ils tremblent, tremblent, tandis qu'elle répète : je veux mourir.

— Bon, s'impatiente Francis. Ça commence à me fatiguer, ce petit refrain. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? On ne va pas rester ici toute la journée.

Mademoiselle Cayeux tremble de plus en plus fort : impossible de la faire bouger. Elle reste là, toute raide, dans l'entrée du magasin, à gémir à voix basse. Les clients ralentissent pour regarder. L'un d'eux s'arrête :

— Alors, Christophe, qu'est-ce qui vous arrive ? Déjà tout à l'heure, les bouts-rimés au micro...

— C'était moi ! dit Francis en se rengorgeant. Moi tout seul !

Puis il cesse de rire, car il le reconnaît, ce barbu. Il était dans sa terreur, le premier jour. Mais sous les néons du magasin, il paraît beaucoup moins grand. Ce n'est qu'un type ordinaire qui commence à prendre du ventre. Il vient de faire ses courses, il tient un sac en plastique, il n'a rien d'effrayant.

Christophe lui explique la situation et l'autre propose que Mademoiselle Cayeux vienne se reposer chez lui. Ils la prennent chacun par un bras. Elle avance d'une démarche bizarre, saccadée, comme si ses genoux ne se pliaient plus. Heureusement, le musée n'est pas loin. L'homme ouvre une porte de côté qui donne directement sur son appartement. Ils entrent dans un salon sinistre, Francis n'a jamais rien vu de pareil : partout des saletés, des vieilleries, des meubles dégoûtants qu'on a dû récupérer dans un débarras. On n'a même pas essayé de les peindre en rouge ou en jaune, pour les rendre plus gais. On les a laissés tels quels, tout écorchés, boiteux, avec des trous de vers bien visibles dans le bois.

Christophe allonge Mademoiselle Cayeux, enroule une couverture autour de ses jambes. Elle se laisse faire sans réaction. L'homme apporte du thé et des biscottes. Ils essaient de la faire boire, mais tout le liquide coule sur son menton. De temps en temps, elle répète : je veux mourir.

— J'en ai marre d'entendre ça, grogne Francis. C'est comme un disque cassé.

Il prend une biscotte. Elle est sèche, dure, aussi vieille que les meubles peut-être. Une main sur la poitrine, Marcelle se plaint du choc qu'elle a subi en assistant à une scène aussi vulgaire. Pourtant, elle a l'air en pleine forme ; elle boit le thé qu'on lui offre, à petites gorgées, tandis que ses paupières vertes clignent en cadence. Quant aux deux hommes, ils se lancent des regards bizarres, par en dessous.

— J'en ai marre. Où elle est, la femme à poil ? Je veux la voir.

Francis insiste, pour le principe. Il leur rend à tous la vie si désagréable que, pour finir, le gardien se lève à contrecœur.

— Vous venez aussi, Christophe ?

Christophe refuse : il préfère les attendre dans le salon, avec Marcelle et Mademoiselle Cayeux. Francis emporte une provision de biscottes pour la route, et il suit le barbu jusqu'à une porte, cachée derrière un rideau. Elle

donne sur une pièce sombre. Avant même d'éclairer, le barbu commence à expliquer ce qu'on va voir. Francis s'empresse de le faire taire :

— Attention, hein ! On n'est pas à l'école. Je regarde comme je veux, sans qu'on me fasse la leçon.

Des objets brillent contre le mur. Des bouts de chaînes, des morceaux de métal tordus et d'autres comme des éclats pointus. Francis ne comprend pas à quoi tout cela pouvait servir, et il ne veut pas s'humilier à demander mais c'est inquiétant de ne pas comprendre.

— De la ferraille, murmure-t-il pour se rassurer. Juste un tas de ferraille.

Des projecteurs s'allument, et il reconnaît certaines choses. Des lances, des épées, comme dans les films.

— C'est vieux, tout ce bazar ?

— Ça dépend. Les armes sont plus récentes, mais les amulettes datent de l'Âge du fer. Elles ont trois mille ans.

Trois mille ans ! Francis essaie de calculer. Il a été livreur pour Monsieur Édouard pendant plus de cinquante-sept ans, les travailleurs sociaux l'ont dit. Et dans cette salle, combien de fois cinquante-sept ans ? Combien de fois toutes ces journées, la fatigue qu'elles apportaient, l'aigreur, et le contentement aussi ? Et combien de fois, pour finir, entendre les travailleurs sociaux qui disent : il a claqué, l'épicier ?

— C'est quoi, des amulettes ?

— Des objets pour se protéger. Pour détourner le mauvais œil. Les gens faisaient aussi des sacrifices pour éloigner la colère des dieux.

— Des sacrifices humains ? Comment on choisissait la victime ? On tirait au sort ?

Francis pense : ç'aurait pu être moi. On tire à la courte paille, et ça tombe sur moi, forcément, ça tombe toujours sur moi. Une peur le prend, à regarder ces choses rouillées. Elles ont été fabriquées à cette époque terrible d'avant Monsieur Édouard. Le mauvais œil était partout, un œil mauvais qui observait les fautes, et la colère des dieux grondait dans le ciel.

— Et c'est quoi, l'Âge de fer ?

— L'Âge du fer, c'est quand on a commencé à fabriquer des armes et des outils en fer, comme ceux que vous voyez ici. Mais, si vous parlez de l'Âge

de fer, c'est autre chose, c'est un mythe.

— Et c'est quoi, un mythe ? C'est quoi, l'Âge de fer ? Pourquoi on ne m'explique jamais, quand je demande ? Pourquoi on me traite toujours comme un gâteux ? Pourquoi on...

— L'Âge de fer, c'est quand il n'y a pas de pitié entre les gens.

Pas de pitié. Mademoiselle Cayeux devant le surveillant, dans le supermarché. Ses doigts tout raides, presque bleus. Bien joué ! Ce matin, au petit déjeuner, est-ce qu'elle a eu pitié, quand elle a dit ces phrases méchantes sur Monsieur Édouard ?

— L'Âge de fer, c'est la violence, la guerre.

La guerre, le fer, la pluie de fer qui fait gicler la terre, les soldats dans leurs trous, la colère du mauvais œil sur eux.

— Et moi ? Pourquoi j'étais là, moi ? Pourquoi est-ce qu'on m'a tiré au sort pour être dans l'Âge de fer, au fond d'un trou ?

Le gardien le regarde sans comprendre.

— Tu sais bien. C'était la Grande Guerre et nos vaillants soldats criaient. Tu ne te souviens pas comme ils criaient ?

— Je ne peux pas me souvenir, je n'étais pas né. Et vous non plus, je suppose. Quel âge avez-vous ?

— Soixante-treize.

Non, ça, c'est l'âge qu'il avait quand les travailleurs sociaux sont entrés dans la soupente et qu'ils ont découvert les poubelles autour du lit, un mois de poubelles, au moins, qui fermentaient doucement, les bouteilles de lait moisi et les vêtements pas lavés, les chaussettes toutes raides. Ils ont dit : soixante-treize ans et, depuis que l'épicier a claqué, il n'arrive plus à se débrouiller.

— Je dois avoir un peu plus. Mon âge est facile à calculer, on m'a trouvé le jour de l'Armistice. C'est même pour ça, en l'honneur de la France, qu'on m'a donné mon prénom.

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous souvenir de la Grande Guerre. Elle venait de finir quand vous êtes né. Ce doit être un récit qu'on vous a fait quand vous étiez très jeune.

— Tais-toi. Tu m'embrouilles mes idées.

Pourtant, c'est le contraire qui se passe. Il a des souvenirs très anciens, plus vieux que lui, et d'autres plus récents, qui se sont mélangés avec les premiers, mais qui sont en train, lentement, de se séparer. Quelque chose d'inquiétant cherche à revenir.

Il demande, d'une toute petite voix :

— Et ces femmes qui ont disparu, sans laisser de traces, c'était quand ?

— Vous parlez de Landru ? C'était un peu après la Grande Guerre.

— Et c'est qui, Landru ?

Mais déjà, il se souvient. Le surveillant lit le journal, dans le dortoir, il parle de nos vaillants soldats qui sont tous morts. Puis il raconte l'histoire de ces femmes que Landru fait disparaître, sans laisser de traces. Oui, Landru, c'est ce nom-là. Ensuite, on ne peut pas dormir. On ne peut pas.

Francis tente de se concentrer sur le contenu des vitrines. Des bijoux, ça devrait être plus amusant. Et pourtant... Ces anneaux sombres, ce collier en métal tordu qui luit vaguement, avec de longues courbes, comme un serpent... Tout ça aussi, c'est inquiétant. Il se met dans la bouche une des biscottes qu'il a emportées. La pâte est sèche, granuleuse. Il a l'impression de mâcher de la terre.

— Elle est ici. Venez.

La femme à poil, c'est vrai. Il cherche une plaisanterie qu'il pourrait dire. Mais rien. Le vide dans son esprit. La peur. Cette biscotte dans sa bouche, tellement sèche. Il n'arrive pas à avaler.

— La femme des tourbières, dit l'autre. Je la surnomme ainsi parce qu'elle était enfouie dans la boue et, quand on a creusé...

— Dans la boue ? Il ne faut pas creuser !

Francis ne lève même pas les yeux vers la chose terrible qui doit être devant lui. La colère gronde, le mauvais œil regarde, nos vaillants soldats sont tous morts, et Landru a fait disparaître une femme dans la boue, sans laisser de traces.

Une femme. Sa main s'est ouverte, elle a lâché Francis, elle l'a abandonné à l'Assistance, tout seul. La main de la femme a cessé de le tenir. Ses doigts ne tiennent plus rien. Ils dépassent, dans la boue.

— Je veux mourir.

Mademoiselle Cayeux répète ces trois mots. Christophe essaie de la réconforter, mais elle s'est isolée dans un monde où personne ne peut entrer. Elle n'a rien mangé à midi, elle n'est même pas venue s'asseoir à table. Elle est là, sur son lit, toute raide, à répéter qu'elle veut mourir... Christophe renonce. Dans le couloir, il croise la religieuse.

— Quelle métamorphose effrayante ! souffle-t-il. De tous, c'est elle qui semblait la plus équilibrée. Jamais je n'aurais pensé qu'elle était kleptomane.

— Vous croyez vraiment qu'elle a volé ? Elle a peut-être pris cet objet sans faire attention. Ça arrive.

— Je ne pense pas. Elle a tout de suite réagi comme une coupable. Elle n'a pas essayé de se défendre. Au contraire, elle a demandé à aller en prison.

Christophe se souvient avec malaise de cette scène pénible, suivie de la crise de terreur de Francis, dans le musée.

— C'est un groupe difficile, n'est-ce pas ?

— On a connu pire.

Ils rejoignent les autres dans le jardin. Dès qu'elle l'aperçoit, Marcelle l'accapare. Elle le fait asseoir près de lui.

— Alors, mon pauvre Christophe...

L'Irlandaise est assise avec Élie, sur un autre banc.

Elle porte la même robe claire que le premier jour, quand les chiens couraient vers elle. Élie se penche comme s'il voulait la toucher. Je vais aller la délivrer, pense Christophe. Il retarde ce moment. Il éprouve un plaisir étrange à la regarder, dans la même situation que lui avec Marcelle.

La seule différence, c'est que le banc où elle se trouve, là-bas, est en plein soleil.

Un bruit de gravillons écrasés. Francis avance dans l'allée. Il mâchonne du chocolat, comme toujours, mais sa bouche est entrouverte, et ses yeux ne se posent sur rien. Il s'arrête devant Christophe et, d'une voix enfantine :

— Il a failli me tuer, Landru. Pourquoi tu ne m'aides pas ? Pourquoi tu ne m'as pas aidé, hier, quand je t'ai emmené là-bas, sur le chantier ? N'importe qui, à ta place, aurait essayé. Tu fais exprès de ne rien comprendre.

Puis il s'en va, le dos courbé. Christophe éprouve une sorte de remords, comme si, en effet, il s'était dérobé.

— Quel bonhomme dégoûtant ! s'écrie Marcelle. Et cette manière qu'il a, de tutoyer tout le monde, comme les communistes... Oh ! excusez-moi, Christophe ! Je ne voulais pas vous blesser. J'oubliais ce que vous nous avez dit, sur les parents de votre maman.

Marcelle répète qu'elle n'a rien contre les communistes, au contraire. Ceux à qui il fallait en vouloir, pendant la guerre, c'étaient les autres.

— Ces saletés de gens, et surtout les filles, vous savez, celles qu'on a tondues, à la Libération. Là où j'habitais, il y en avait une, elle ne s'était pas gênée... Alors, bien sûr, elle faisait moins la fière quand les patriotes sont venus.

Ses lèvres tremblent encore de haine, un demi-siècle plus tard. Christophe écoute. Et ce n'est pas vrai, comme prétend Francis, qu'il fait exprès de ne rien comprendre. Il veut comprendre. C'est facile, dès qu'on veut. Cette année-là, l'année des femmes tondues, une fille se jette dans la boue. Un signe de honte dont elle se marque, exprès. La boue est si épaisse qu'on n'arrivera pas à nettoyer ses cheveux, il faudra les couper. Une fille tondue. Sur son crâne, elle a écrit la faute de ses parents. Mais ensuite, parce qu'on ne peut pas vivre ainsi, avec la honte sur soi, elle mentira. Un passé fabriqué, toutes ces inventions, la Résistance, le communisme.

À présent, Christophe comprend tout. Et la pitié pour elle lui serre le cœur, comme si elle était son enfant. Tu étais la fille de traîtres, de collaborateurs et non de résistants, tu m'as menti, comme une enfant qui a peur d'être grondée, et pourtant, c'était moi l'enfant. Et tu m'as menti pour rien. Tu ne pouvais pas imaginer combien tout cela était lointain pour moi.

Tu croyais me faire plaisir, en inventant ces histoires héroïques, mais elles m'ennuyaient. Je suis né bien après la guerre, ce passé-là ne me concernait plus. Il ne me concerne pas.

Marcelle s'est rapprochée, sur le banc.

— Vous avez l'air triste, Christophe.

Il dit : je ne suis pas triste, quelle idée ? Mais il continue à penser à sa mère. Il comprend mieux son communisme, son matérialisme agressif : c'était pour effacer un passé dont elle ne voulait pas. Quant à l'activité fébrile qui l'animait, une fuite, un besoin de s'étourdir. Une mélancolie la prenait parfois. Lorsque Christophe rentrait de classe, il lui arrivait de la trouver, toutes lampes éteintes, immobile dans la pénombre.

Un regret poignant lui vient. Il lui semble qu'il commence à peine à entrevoir les traits de sa mère. Une figure souffrante qui s'est longtemps dérobée, comme elle se cache derrière les autres filles, sur les photos du salon. Maintenant elle appelle. Elle veut qu'il écarte ces mensonges qui la couvrent. Si triste, comme un enfant malade. Il aimerait la consoler, essuyer ses joues.

Marcelle pose une main sur son genou.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu, la nuit dernière ? Je vous ai attendu.

Cette main sur son genou l'irrite. Il se sent ridicule et bête, de ne pas savoir se dégager. Un bénévole pris au piège d'on ne sait quelle pitié visqueuse. Ses pieds jouent avec les gravillons, il leur donne de petits coups nerveux, tout en regardant, là-bas, l'autre couple, sur l'autre banc. Élie pose les doigts, lui aussi, sur la jambe de sa voisine, et l'Irlandaise n'ose rien dire. Christophe la regarde, comme s'il regardait son reflet dans un miroir. Un reflet beaucoup plus clair, à cause du soleil. Ses propres traits en pleine lumière, impitoyablement. Quelqu'un de bonne volonté, qui essaie d'aider, et qui fait du mal.

Dans un miroir, son reflet. Non. Il va casser ce jeu de glaces, repousser la vieille femme, libérer l'autre, la jeune. Il ouvre déjà la bouche pour la héler, joyeusement, d'un banc à l'autre, mais, une fois de plus, il s'aperçoit qu'il ne sait pas son prénom.

— Léa...

— Je ne suis pas Léa. Pourquoi m'appellez-vous toujours ainsi ? Je ne vous confonds pas avec un autre, moi.

— Je ne le ferai plus.

— C'est étrange, les gens ne retiennent jamais mon prénom. Peut-être, je n'existe pas. Je veux dire, pas assez fort. Peut-être, je suis transparente et chacun met sur moi les images qu'il veut. Vous par exemple. Vous m'appellez Léa, et vous faites venir quelqu'un d'autre sur moi. Quelqu'un qui prend toute la place.

Elle fait une grimace.

— J'explique mal.

— Je comprends ce que vous voulez dire. L'impression d'être habitée par les morts.

— Pourquoi parlez-vous des morts tout le temps, Élie ?

Il pose la main sur l'étoffe claire de la robe. Il appuie, pour sentir la peau ferme, la chaleur.

— Je n'en parlerai plus. Parlons plutôt de vous. Vous êtes si discrète. Que faites-vous, quand vous n'êtes pas ici, avec la Fondation ?

— Je vais à l'université. J'étudie la langue française. Vous voyez, le résultat n'est pas bon. Les mots, je les connais, mais l'accent ne va pas.

— J'aime votre accent, il met de la musique dans les phrases.

Élie appuie un peu plus fort sur le genou. Il y a une entente entre eux, depuis le début. Quand il a dormi contre elle, dans le car, leurs chaleurs étaient déjà amies. Et quand elle jouait du piano, il a rêvé qu'ils faisaient de la musique ensemble. Il faudra essayer.

— Dans votre pays, là-bas, en Angleterre...

— Mais non, je viens d'Irlande !

L'Irlande, bien sûr, ce n'est pas l'Angleterre, Élie le sait, mais il ne peut s'empêcher de continuer :

— Je suis allé en Angleterre, pour l'incinération de Léa.

Il sait qu'il ne devrait pas poursuivre, il va la perdre, elle s'en ira. Mais il ne peut plus s'arrêter. C'est comme lorsqu'il commence à boire. Une route glissante, il ne peut se retenir à rien.

— Après l'incinération, ils ont dispersé les cendres de Léa devant le crématorium. Si seulement on avait choisi un endroit qui ait un sens. Un paysage, la mer... Mais là, devant la haie du crématorium. Pas de nom, pas de date, pas d'inscription. Des cendres qu'on disperse n'importe où. C'est pire que la fosse commune. Il n'y a pas de plus grande pauvreté. Et c'est elle qui a demandé ça.

Élie laisse sa main sur le genou de la fille, mais ce n'est plus qu'un contact abstrait, sans émotion. Le soleil a cessé de chauffer.

— C'était l'automne. Il s'est mis à pleuvoir. Je suis parti. Je n'arrivais pas à marcher. J'étais obligé de m'appuyer aux murs des maisons. Pourtant je n'avais pas bu, ce jour-là. Pas encore. Mais sur le bateau, je me suis saoulé, j'ai vomi, et j'ai senti la pluie sur moi, tellement plus forte que tout. Là-bas, en Angleterre, devant la haie du crématorium, elle achevait de noyer ce qui restait encore.

Une ombre tombe sur lui. Christophe se tient devant le banc. Il écoute. Sa respiration est oppressée, comme cette nuit, quand il n'arrivait pas à tousser. Il sort un mouchoir, il s'essuie le front, la bouche. Puis il prend la fille par les épaules, il l'éloigne.

— Ne restez pas ici, en plein soleil. Ce n'est pas bon. Rentrons.

*

Ils entrent dans la maison, tous les quatre : l'Irlandaise, Élie, Marcelle et Christophe. Ils titubent en passant du soleil à l'ombre, ils sont encore éblouis. Il leur faut quelques instants avant d'apercevoir Germaine. Elle fouille dans une grosse malle, dont elle sort des étoffes qu'elle étale sur la table.

— On va bien rigoler ! La sœur a invité à dîner ce monsieur si gentil, vous savez, le chasseur. Elle a dit que c'était la moindre des choses, après ce qu'il a fait pour nous.

— Ça n'a pas l'air de vous plaire, Christophe, s'étonne Marcelle. Je croyais pourtant que c'était un de vos amis d'enfance.

— Il est jaloux ! glousse Germaine. Ce soir, il ne sera pas le seul homme à nous tenir compagnie.

Francis entre bruyamment dans la pièce.

— Le seul homme ? Et moi, je suis quoi, à ton avis ? Un singe ? Tu veux que je te montre si je suis un homme ?

— Oh ! vous, ne commencez pas à être grossier !

— Toi, tu te tais ! Je suis grossier si je veux ! Et d'abord, qu'est-ce que c'est que tout ce bazar, sur la table ?

— Ça, c'est pour faire la fête. Il y a des tas de vêtements anciens dans cette malle. La sœur a dit qu'on a le droit de les prendre, pour se mettre en beauté. On va faire comme qui dirait un bal costumé. On va bien rigoler !

— Qu'est-ce qu'on va rigoler !

On chuchote derrière la porte. Marc retient sa main sur la poignée. Il doit attendre qu'on lui ouvre. Il est un invité, dans cette maison. Et il ne faut pas qu'il imagine qu'elle lui a jamais appartenu. Il n'était que le fils de la cuisinière. Les propriétaires, c'étaient ces religieuses qui ne possédaient rien, pourtant.

La sœur le fait entrer. La dernière de cette longue succession de femmes étranges. Elle ressemble aux autres, bien qu'elle ne porte pas de voile. Elle a le même regard lumineux et dur, avec ce large sourire un peu froid, tout le temps.

Derrière la religieuse, la grosse infirme cligne de l'œil, dans son fauteuil. Elle porte un chapeau pointu, et un boa en plumes vertes.

— Je me suis déguisée en voyante. On est en train de rigoler avec des habits qu'on a trouvés dans une malle. Allô, allô ! Esprit, es-tu là ?

La vieille malle à déguisements... C'était déjà une attraction quand Marc était petit. On racontait que certains des costumes fanés qu'elle contenait avaient appartenu à une fillette, morte au siècle dernier. C'était sûrement faux, les habits ne semblaient pas si anciens. N'empêche, Marc n'aimait pas les jours où les sœurs décrétaient, avec des rires d'écolières, qu'on allait faire la fête. Il avait toujours l'impression qu'en dépliant ces étoffes, on dérangeait le spectre d'une enfant triste.

— On va dîner dehors. La sœur a sorti une table dans l'allée. Vous voulez bien conduire mon carrosse jusqu'au jardin ?

Le soleil n'est pas encore couché, mais des bougies sont allumées sur la table et les insectes tournent déjà autour des flammes. Marc trouve une place à côté de Marcelle, qui s'est servie dans la malle, elle aussi : elle arbore une robe brodée, ornée de papillons, qui a dû être taillée pour une

très jeune adolescente. Elle a épinglé dessus une énorme broche rouge en forme de serpent. Ce bijou provocant jure avec la robe virginale, l'ensemble a quelque chose d'obscène sur cette vieille femme fardée.

— Christophe est avec Mademoiselle Cayeux. Elle n'ose plus se montrer. Elle faisait tant la fière, à nous parler de son père et de toutes leurs distractions intéressantes. Maintenant, sous ce beau vernis, on voit la vérité. Une vulgaire voleuse.

Le maquillage durcit encore les lèvres de Marcelle. La mère de Marc avait le même rictus malveillant, raidie par la pauvreté et la méfiance. Si âpre, si différente de la mère de Christophe, quand elle est venue, comme une apparition, cette unique fois, jeune, et belle, et douce...

Ce jour-là, dans la cuisine, Marc a regardé sa mère qui s'essuyait les mains, hargneuse, contre son tablier : j'ai du travail, moi ! Il a eu honte d'elle. Il l'a rejetée. Il s'est donné à l'autre... Elle devait être enceinte, sa mère a crié, le soir, aux sœurs : elle est venue exhiber son ventre, et elle s'est mariée, elle a changé de nom, elle a bien insisté là-dessus pour m'humilier, moi qui n'ai pas de mari ! Là encore, sans bien comprendre, Marc a méprisé sa mère. La jalousie de sa mère, son aigreur.

La visiteuse a remarqué qu'il la dévorait des yeux. Elle l'a emmené dans le jardin en le tenant par l'épaule, et tant de tendresse entraînait soudain en lui qu'il éprouvait une douleur dans tout le corps.

— Tu n'es pas quelqu'un qui oublie, n'est-ce pas ? tu es un garçon fidèle...

Cette phrase sur Marc, pour toujours. Elle lui a tendu un petit objet, enveloppé dans du papier :

— C'était à moi, c'est tout ce qui me reste du passé, je n'en veux plus. Je pensais l'abandonner sur la tourbière, mais je t'en fais cadeau. C'est mieux ainsi. Prends, et ne m'oublie pas, et pense à moi, le soir, quand on allume les lumières.

Elle s'est penchée encore, elle a murmuré un prénom. Son prénom à elle. N'oublie pas... Quand il a relevé la tête, déjà, elle était partie, il ne voyait plus qu'une silhouette qui lui tournait le dos. Il n'a pas osé la suivre. Il n'était qu'un enfant, intimidé, très ému. Cela se passait ici, dans ce jardin, c'était la mère de Christophe.

Le voici, Christophe, il vient vers eux. Marc le regarde venir, avec la curiosité intense d'autrefois. Il a plus de quarante ans, mais son visage reste juvénile, sa bouche surtout, qui s'arrondit en une moue avide comme celle des nourrissons. On dirait que quelque chose le retient dans l'enfance. Il est marié pourtant, il porte une alliance, il a des enfants peut-être. Pourquoi sa femme n'est-elle pas ici, avec lui ?

Il s'assied au bout de la table, entre Marcelle et l'Irlandaise. Il donne des nouvelles de Mademoiselle Cayeux qui refuse toujours de manger. Très vite, Marcelle évoque ses propres malaises. D'une main de comédienne, elle presse le serpent rouge, sur sa poitrine, et s'arrange pour faire saillir ses seins davantage. La robe d'enfant qu'elle porte en est tout humiliée.

Marc l'interrompt :

— Cette malle, ces vieux habits, vous vous en souvenez, Christophe ?

En quelques phrases nettes, Marc évoque la petite morte ; cela jette un froid. L'Irlandaise serre étroitement sur ses épaules une écharpe de mousseline, mais aussitôt, elle semble se rappeler quelque chose et la dénoue. Elle a dû la prendre dans la malle. Marc se met à tire :

— Vous croyez aux fantômes, n'est-ce pas ? Une Irlandaise, c'est forcé.

Élie, qui est assis à côté d'elle, parle pour la première fois :

— Il ne faut pas avoir peur des morts. Leur voix est si fragile.

— Je n'ai pas peur, lance Marc. Je suis amoureux d'une morte. Une femme très belle, qui est restée ici, dans ce jardin.

Christophe les prie de changer de sujet : ces propos morbides ne font de bien à personne. L'Irlandaise regarde Marc d'un air effrayé. Elle écarte sa chaise, se rapproche de Christophe, au bout de la table, et Marcelle suit le mouvement, elle aussi.

— Elles nous abandonnent, dit Marc à Élie. Ce petit pharmacien est plus joli que nous.

Le vieillard n'a pas l'air d'entendre. Il fixe l'écharpe que la jeune fille a laissée sur la table.

— Une question, Élie, insiste Marc. Pourquoi êtes-vous resté si longtemps hier, à contempler ma statue ? Elle vous plaisait tant que ça ?

L'autre relève la tête :

— Votre statue ? Elle est à vous ?

— Elle n'est à personne. Mais c'est moi qui en prends soin. Et je vis avec elle depuis si longtemps...

Élie sourit dans le vague. Il a l'air un peu perdu. Il chuchote :

— Je l'aime.

Il répète, d'une voix sourde, en regardant la fille, près de Christophe :

— Je l'aime. Et je suis trop seul ici. Je veux m'en aller. Emmenez-moi.

— Où voulez-vous que je vous emmène ?

Le vieillard hausse les épaules. Il contemple l'écharpe en silence, puis il la glisse dans sa poche. Il se lève avec difficulté. Marc essaie de l'aider, mais il le repousse violemment, en grognant qu'il n'a besoin de personne.

*

Élie titube sur les graviers. Il entend les bruits, derrière lui, qui se mêlent doucement : le tintement des couverts contre les assiettes, la rumeur des paroles, les rires. Il s'éloigne, il quitte cette fête.

Il entre dans la salle à manger. La table est couverte de vêtements d'autrefois. Il approche de son visage l'écharpe de mousseline et la respire longuement, avant de la poser dans le tas des autres étoffes. Une fillette morte...

Puis il gagne la vieille salle de classe où se trouve le piano. La nuit est tombée, mais il n'allume pas. Il avance jusqu'à l'instrument, en tâtonnant entre les bureaux des écolières. Il regarde les touches, si claires dans la pénombre.

— Sauve-moi.

Il ne sait pas à qui il adresse ces mots. Il les a répétés pendant des années, en espérant qu'un jour, demain peut-être, les choses changeraient. Quelqu'un viendrait à lui, une femme, et tout serait guéri, il sentirait une énergie renaître, la musique lui serait rendue. Pendant toutes ces années, et à l'hospice encore, il a attendu un miracle, il a rêvé que demain guérirait l'échec d'aujourd'hui, il s'est saoulé pour que demain vienne plus vite.

Mais, à force d'attendre, voilà ! il a perdu tous les jours qu'il avait. Personne n'est venu.

Pourtant, quelqu'un va venir. Forcément. Cette fille, par exemple. Elle jouait du piano. Il a imaginé qu'il l'accompagnait. Ils interprétaient une valse à quatre mains. Ils dansaient...

Non. C'était un mensonge. Elle ne reviendra pas. Elle a regardé Christophe pendant tout le dîner. A la fin, elle est allée vers lui, au bout de la table.

— Léa ! appelle Élie. Léa !

Mais les cendres de Léa ont été dispersées depuis longtemps. Et l'image de Léa, Élie l'a tellement tordue et pétrie entre les mains de sa mémoire, qu'elle a perdu toute réalité. Elle ne peut pas le sauver. Ce n'est plus une femme, mais une idée, une abstraction.

— Je t'aimais.

Non. Cela aussi, c'est faux. S'il l'avait aimée, il aurait été plus fort, il ne l'aurait pas laissée partir vers cet Anglais.

— Sauve-moi, Léa.

Mais elle ne peut pas le sauver. Elle n'existe pas. Et maintenant, il n'y a plus personne à supplier. Absolument personne.

On parle, devant la fenêtre. Il reconnaît la voix de l'homme qui était à table en face de lui. Celui qui veille sur la femme des tourbières. Cette statue, Élie l'a bien regardée, à en avoir mal aux yeux. Il se souvient qu'elle était nue ; son corps était impudique et troublant. Mais ce soir, il ne revoit que l'entaille qui barre les fibres de sa tête. Un sourire, un signe de compassion. Une blessure, peut-être.

— Sauve-moi, dit Élie à cette femme en bois. C'est pour ça qu'on t'a fabriquée, pour que tu me sauves.

Cette statue est restée dans la tourbe très longtemps, loin du soleil, à l'abri du temps, fossilisée. Elie cherche à l'imaginer, quand elle était encore dans sa gangue de boue. Il l'appelle, il voudrait être celui qui la fait remonter.

— Oh ! viens, console-moi, je suis seul, j'ai soif...

Il tend les mains vers le piano. Il va jouer pour cette femme ensevelie dans la boue. Il va l'aider à remonter. Et c'est Léa, et la fillette morte au début du siècle. Une autre encore dont il a oublié le nom. Toutes les femmes...

— Viens, j'ai soif, donne-moi à boire, viens...

Il commence à jouer une musique incohérente qu'il invente au fur et à mesure. Un prélude, avec des accords glauques, lourds comme la tourbe. Et son appel à lui rôde au-dessus, tel un souffle vivant, sur une seule note.

— Viens...

Il joue. Mais il ne faut pas qu'on l'entende. Il caresse l'air au-dessus du clavier, sans enfoncer les touches. Ses doigts tissent un sortilège silencieux. Une magie. Cette femme va revenir, elle revient, elle remonte. La voici.

*

Il fait noir maintenant. Les vieilles ont été mises au lit. Heureusement, la sœur n'a pas vu Francis derrière la haie, avec son pistolet. Elle a dit à l'Irlandaise :

— C'est vous qui veillez cette nuit, n'est-ce pas ? Venez, nous allons installer vos affaires dans le parloir. Christophe, avant de vous coucher, vous n'oublierez pas de vérifier que tout va bien, pour Élie et Francis.

Christophe et le gardien du musée sont seuls autour de la dernière bougie qui pleurniche dans une assiette. Francis les guette derrière la haie.

— Je suis fatigué, articule Christophe d'une voix pâteuse. J'ai peu dormi, la nuit dernière.

— Moi aussi. J'étais malade. Même vos merveilleux cachets n'ont rien fait.

— A propos de ces cachets...

— Il ne faut pas dépasser la dose, je sais, ne vous inquiétez pas.

On dirait qu'il se gratte la gorge, mais il rit. Un rire qui s'arrête, puis repart avec des saccades, cela effraie. Francis le vise, à travers la haie. Il vise sa tête, son cœur.

— Vous passez toute l'année dans ce village ? demande Christophe, sur le même ton endormi.

— Non. Le musée ne suffirait pas à me nourrir. Mais je reviens toujours. Si on m'arrachait à cette terre, je ne pourrais pas vivre. J'y ai mes racines, comme disent les imbéciles pour qui je travaille.

Il a de nouveau le même rire.

— Vous savez ce qui me rapporte le plus d'argent ? Les recherches de généalogie. Amusant, hein ? Vous voulez que je dresse votre arbre généalogique, Christophe ? J'enquêterais pour vous dans les dépôts d'archives, je vous ferais un joli dossier, avec des flèches, des tableaux...

— Mon arbre généalogique ? bâille Christophe. Aujourd'hui, j'ai compris que mes grands-parents n'étaient pas communistes. Ma mère a inventé ça.

C'est Christophe, maintenant, que Francis vise. Christophe, sa mère, ses grands-parents, communistes ou pas. Et moi, pense-t-il, mon arbre généalogique à moi, qui le fera ? Ma mère, avant de me jeter à l'Assistance, elle était quoi ? Un grand trou dans la boue, des doigts ouverts, un papillon, des tas de papillons qui meurent, sans qu'on regarde. Il serre son pistolet, très fort.

— Que savez-vous d'elle ?

De qui parlent-ils à présent ? Dans la maison, une lampe s'allume, et l'ombre de l'Irlandaise se détache devant la cuisine. Francis tourne son arme vers elle. Une fille qu'on tue, sans laisser de traces, on fait disparaître son corps...

Christophe bâille encore. Sa voix est de plus en plus difficile à entendre.

— Un jour, mon dernier jour ici, nous sommes allés sur la tourbière, Yolande et moi. Le soir est venu. Vous avez tiré sur nous.

— Vous parlez en dormant, Christophe. Vous dites n'importe quoi.

— Sur quoi alors avez-vous tiré ? Sur qui ?

Le gardien ne répond pas. C'est un homme inquiétant. Ce matin déjà, dans le musée...

Maintenant, Francis se souvient de ce qui lui est arrivé, sur le chantier de tourbe. Et il n'a plus peur. On peut affronter l'Âge de fer quand on a une

arme avec soi pour survivre. Francis a son arme, un grand détective. Il reconnaît l'assassin. Landru.

— C'est lui ! Il tue les femmes, je l'ai vu, il les cache au fond des trous, il referme la terre. Et moi, dans ce trou, avec mes doigts...

Francis se sourient de tout. Mais il ne tremble plus à ce souvenir. Il vise l'assassin à travers la haie. Il le vise à la tête. Il tire.

*

— On tire sur nous. Ça recommence, écoutez. On tire.

— Ne vous inquiétez pas, Christophe. Venez voir.

Christophe suit Marc docilement jusqu'au bord de l'allée. Le sommeil pèse sur lui, il a l'impression de bouger dans un rêve.

— Un jouet, Christophe, regardez. Rien qu'un jouet d'enfant. Un pistolet à amorces. Il sort de la malle aux déguisements. C'est Francis qui le manipulait. Je l'ai vu, derrière la haie.

Le sommeil appuie sur les paupières de Christophe.

— Il faut que j'aie dormir. Je me sens comme un homme ivre.

Il ferme les yeux. Le sommeil est plus fort que lui. Si lourd. Il se laisse ramener. Comme un enfant. On va le mettre au lit, comme un enfant.

Dans la maison, puis dans la chambre, comme un homme ivre, un enfant. C'est ridicule, il faut ouvrir les yeux, on ne tombe pas de sommeil quand on a plus de quarante ans. On lui retire ses chaussures. Ils sont deux à parler dans cette chambre. L'homme, c'est Marc. Et la femme...

Les voix s'éloignent. Deux adultes qui s'en vont, après avoir mis l'enfant au lit. Et lui, l'enfant, il plonge. Comme un enfant, ou un homme ivre, saoul de sommeil. Pourtant, l'ivrogne, dans cette histoire, c'est Élie. À moins qu'Élie et Christophe n'aient échangé leur place... Élie parlait des cendres d'une morte. Il ne faut plus s'en souvenir. Christophe sera malade, s'il continue à se souvenir des cendres de cette morte, alors qu'il dort déjà.

*

Comme un enfant malade. Tu ne sais pas respirer. Tu es couché, le visage en arrière, bouche ouverte. Il ne faut pas, c'est dangereux.

Un insecte se pose sur ta bouche, au bord de tes lèvres. Un papillon. Ses ailes battent, couvertes d'une poudre blanche, si fine. Une poussière d'écailles.

Un autre papillon. Un autre encore. Des milliers, des centaines de milliers d'insectes autour de toi. Un nuage de papillons. Tant de pattes, d'ailes, et d'antennes frémissantes. Ferme la bouche, fais attention.

Je suis là, sur ta bouche. Fais attention. Tu inspires, de toutes tes forces, goulûment. Tu m'aspirez, tu m'attires en toi. J'ai peur, je ne veux pas. Lâche-moi, tu arraches mes ailes avec ta bouche. Et moi, je vais t'étouffer. Non ! ce n'est pas un baiser ! non !

Mes pattes, mes ailes, la poudre qui couvrait mes ailes. Mon corps éparé. Je n'ai plus de forme. Tes poumons sont remplis de cette cendre blanche. Nous sommes si nombreux.

Arrête ! Crache ! Crache-moi ! Ce n'était pas un baiser !

*

Il tousse. L'Irlandaise l'aide à se redresser sur l'oreiller. Elle est tout près de lui. Christophe voit le papillon imprimé sur sa tunique. *I love...*

— Pourquoi êtes-vous là, dans ma chambre ?

— Vous avez sonné, Christophe.

Il ne s'en souvient pas. Il s'abandonne au soulagement qui suit la crise d'asthme – cette impression délicieuse de renaissance. La jeune fille recule un peu. Il la retient. Ses deux mains d'homme sur les deux poignets féminins.

— Qui êtes-vous ? Une Irlandaise, une bénévole. Quoi d'autre ?

— Le vieil homme m'a posé la même question, mais il n'a pas écouté la réponse. Il s'est remis à parler de cette femme qui est morte. Est-ce que vous aussi, Christophe, vous me prenez pour quelqu'un d'autre ? Une nuit,

vous êtes entré dans ma chambre par erreur. Vous avez prononcé un autre prénom.

— Je dormais. Je parlais en rêve.

— Justement. On dit toujours la vérité quand on parle en dormant. Et c'est peut-être mon destin, que les gens cherchent quelqu'un d'autre à travers moi. J'avais une sœur jumelle, quand j'étais petite...

Elle raconte une histoire d'enfant, très confuse, sur cette sœur jumelle. Les chiens l'ont poursuivie, elle s'est noyée dans une mare. Un récit compliqué, Christophe n'est pas sûr de comprendre, elle y mêle des mots d'anglais, et c'est peut-être un rêve, seulement.

Elle parle. Elle dort à moitié, et lui aussi, le sommeil le reprend. Une fille qui se noie, la tourbière, les chiens... Trop d'histoires qui se mêlent. Il l'attire contre lui. Il n'y a plus d'obstacle quand on dort. Il pose un doigt sur le papillon.

— J'aime...

Elle renverse la tête, elle ferme à demi les paupières, comme font les femmes, avant qu'on les embrasse. Elle ressemble à quelqu'un qui prie, pense Christophe. Le visage de la religieuse lui apparaît, fugitivement. Elles prient toutes les deux, chacune à leur manière. Elles cherchent. Toutes les femmes sont des orantes.

Il l'embrasse, au bord du sommeil. Il attendait cela depuis très longtemps, mais il ne sait pas le nom de celle qu'il embrasse.

*

Le dernier accord, un point d'orgue longuement tenu, il vibre, et le prélude s'arrête là, sur une dissonance qui ne sera pas résolue.

Élie tend les mains vers le clavier, pour essayer de retenir cette musique silencieuse qu'il a tracée au-dessus des touches. Mais ce n'était qu'en rêve. Dans la réalité, il n'a jamais rien fait de bon.

— Si, proteste-t-il. La musique était vraie.

Trop tard. Déjà le doute est revenu, et la solitude. Et voici la soif qui tourne, comme une bête en cage. Il n'y a rien pour apaiser ce besoin qui le

ravage. Rien dans cette pièce. Rien nulle part, dans toute la maison. Même le vinaigre, ils l'ont jeté. Et la musique est partie.

— Je n'ai plus rien.

Il va jusqu'au parloir où la fille devrait se trouver, puisque c'est elle qui doit veiller cette nuit. Mais elle n'y est pas. Elle l'a oublié. Au moment du coucher, elle ne s'est même pas rendu compte qu'il n'était pas dans sa chambre.

Devant la porte-fenêtre, de longs rideaux blancs tombent en ondulant : on dirait les voiles d'une mariée. Élie les prend dans ses doigts, il flotte son visage contre eux. Il pose la main sur la poignée. La porte s'ouvre. Dehors, la nuit. La nuit chaude de l'été.

Il marche d'un pas chancelant jusqu'au portail. Le voici au bord de la route. Elle mène au village où il trouvera des gens, des bistrots, même s'il est très tard. Un bistrot ouvert toute la nuit, des lampes, une femme derrière le comptoir. Elle lui donnera à boire, bien qu'il n'ait pas d'argent. Il pleurera pour qu'elle lui donne à boire.

Il hésite. Le village est-il à droite ou à gauche ? S'il se trompe, il s'en ira vers la tourbière, il se perdra.

Il avance jusqu'au milieu de la route, il ferme les yeux, il tourne sur lui-même, plusieurs fois. Maintenant, il n'y a plus de droite ni de gauche. La tourbière ou le village, n'importe quoi. D'ailleurs, c'est sur la tourbière qu'on a trouvé la grande statue qu'il aime. Alors, tant pis s'il se perd, tant mieux, n'importe quoi, n'importe quelle direction...

Il marche. On n'a plus besoin de lui ici. Il s'en va.

Troisième partie

La femme des tourbières

*Il y en a aussi dont rien ne rappelle la mémoire, ils ont péri comme s'ils
n'avaient pas existé,
ils sont comme s'ils n'avaient pas été,
ainsi que leurs enfants après eux.*
La Sagesse de Jésus ben Sira, ou
Livre de l'Ecclésiastique, 44, 9

La nuit pèse. Un voile de chaleur a caché les étoiles et rabat sur le sol une torpeur épaisse. Enfoncés dans le sommeil, les dormeurs se débattent ; ils ont rejeté les draps sans pouvoir se dégager de la sueur que chaque mouvement fait revenir sur leur peau.

Marcelle écrase la sonnette à longs coups furieux. Pas de réponse. Elle voudrait se lever, descendre dans le parloir, et dire deux mots à cette fille, cette étrangère. Puis elle exigera qu'on réveille Christophe. Mais sa nuque est trop lourde contre l'oreiller.

La maison est silencieuse. La religieuse est endormie dans la pièce la plus petite de l'étage, une vraie cellule, qui ne contient qu'un lit étroit, aux montants métalliques. Un livre est entrouvert sur le plancher, à la page où elle a arrêté sa lecture ; il a pour titre *Racheter une faute*.

Un peu plus loin, presque au bout du couloir, Mademoiselle Cayeux est assise sur son lit. Elle a entendu différents bruits dans la chambre voisine. On a sonné, toussé, il y a même eu comme un râle. Elle a pensé : quelqu'un est en train de mourir. Ça ne lui a rien fait. Maintenant, les bruits ont changé de nature. Deux personnes parlent ensemble, un homme et une femme. Ça ne l'intéresse pas davantage. Elle ne se demande même pas de qui il s'agit.

*

Sur la tourbière, il fait tout noir. Pas d'étoiles, un ciel bas. Marc distingue parfois la lune, derrière le voile de chaleur. Une lune très pâle, perdue dans un halo. On dirait que la lune est malade, noyée par une sueur malsaine ou peut-être une buée de larmes.

Marc a arrêté sa voiture devant le chantier, là où les entrepreneurs ont l'intention d'éventrer la tourbière. La nuit est trop sombre pour qu'il puisse

voir la pelleteuse, mais il sait qu'elle est là. Les travaux reprendront un jour, bientôt peut-être. Il faudrait qu'il prenne les devants, qu'il agisse, au lieu d'attendre que les choses arrivent.

Il fait quelques pas vers les grandes fosses. La tourbière lui paraît hostile, elle ne veut pas de lui à cette heure. Sa présence dérange la nuit.

Le cri enroué d'un renard, tout près, comme une voix humaine. Et voici, cela revient, ou plutôt ce n'était jamais parti ; c'était là, toute la soirée, pendant que Marc ricanait au milieu des vieillards, en arrière-fond, comme le mal de tête assoupi par les cachets, mais jamais guéri, prêt à renaître – un malaise sourd, tenace, qui se réveille dans la nuit moite. Un malaise qui réduit en poussière tout ce qu'il y a de bon, jusqu'à la joie sauvage de marcher sur cette terre lourde. Tout cela ne vaut rien, zéro, de la fausse monnaie, cela ne tient pas une seconde face à ce sentiment de désolation qui ravage l'être, qui le fait néant. Néant, zéro, Marc, une nullité qui s'engluie dans un musée de village, à écrire des articles que personne ne lira. Un mendiant, un pauvre type, le gardien du passé des autres.

Il retourne vers sa voiture, et tant pis, n'importe quoi pour se délivrer de cette angoisse qui s'agrippe, comme un renard, avec ses dents pointues. Il ira n'importe où, il conduira jusqu'à ce que la fatigue tombe sur lui. Jusqu'à la ville, peut-être, ce n'est pas si loin. Il y a un terrain vague qu'il connaît, au bord de la rivière, il peut aller traîner par là. Et sur le terrain vague, l'habituelle parodie de rencontre, n'importe qui, des billets qui changeront de mains, un corps inconnu qu'il ne verra même pas, à genoux, les deux genoux à terre, près d'une flaque d'eau sale, le plaisir sans un mot, vite fait, à hurler, n'importe qui, tant mieux, n'importe quoi. Et, quand il se relèvera, le murmure de la rivière derrière lui, comme une plainte, sans fin.

Il regagne la route. À travers le pare-brise, il entrevoit parfois, derrière les nuages de chaleur, cette lune malade. Lui aussi, Marc, il est malade. Et maintenant, sur le talus, devant lui, marche un fantôme. Il est tout blanc contre les phares, et tout petit.

*

— Un fantôme...

L'Irlandaise somnole au bord du lit, près de Christophe, elle existe, et sa présence devrait prouver à Christophe qu'il existe aussi. Pourtant, cette nuit est étrange, cette rencontre également : elle s'est produite à ce moment si particulier qui suit la crise d'asthme, quand on a l'impression qu'on erre entre mort et vie, aux frontières. Un *no mans land*, comme disent les soldats : rien d'humain ne s'y risque. Tout est fantomatique, justement. Mais Christophe ne doit surtout pas le reconnaître.

— Le jour où ma petite sœur...

Elle va redire cette histoire confuse d'une jumelle qui s'est noyée. La voix hésite, se perd dans le sommeil. Elle revient un instant :

— Je pensais que je serais une sœur, moi aussi... Une religieuse. J'étais venue pour ça. Il y a plusieurs filles dans ma paroisse, en Irlande, qui ont fait cette expérience avec la Fondation, comme une sorte de stage. Mais j'ai l'impression que pour moi, maintenant, ça n'ira pas.

Elle se rendort. Christophe soulève les paupières pour la regarder, cette fille qui somnole, abandonnée près de lui. Elle l'a embrassé, mais elle dormait, ce n'était pas un baiser réel, elle ne sait pas ce qu'elle veut vraiment. Lui non plus, il ne sait pas. Il n'éprouve même pas de désir.

*

L'escalier est très noir. Francis monte lentement. Il a prélevé largement son butin, dans les placards de la cuisine : du pain d'épice et du miel. Il va manger tout ça tranquillement, dans sa chambre.

— Une orgie ! Je vais m'organiser une petite orgie pour moi tout seul !

Déjà, il en oublie ce qu'il avait décidé de dire à Christophe, ce qu'il faut lui dire. Dans sa poche, il a son pistolet invincible. L'assassin l'avait jeté dans un buisson. Il n'aurait pas dû faire ça.

Au milieu de l'escalier, il est obligé de s'arrêter. Ces marches sont trop raides, et c'est la faute de son cœur, de ce ventre lourd qui tire sur son cœur pour l'épuiser. Il ouvre le pot de miel, y plonge le pouce. Le goût est surprenant, presque amer. Ça coule, ça glisse sur ses doigts, une substance visqueuse qui enrobe toute sa main, jusqu'au poignet.

Il étouffe un cri. Il fait si noir dans l'escalier. Cette chose gluante, sur lui, on dirait de la boue, comme l'autre jour, de la boue molle qui se referme sur les doigts. À présent, il voit une main crochue qui s'approche pour le prendre. Et derrière la main, un crâne. Des orbites immenses, une tête de mort.

Il reste un long moment à regarder ça, les doigts collés par le miel ou par la boue, il ne sait plus où il est. Toutes ses provisions s'échappent. Le pot se brise. Francis va se faire prendre, comme à l'Assistance, quand le surveillant surgissait dans les dortoirs.

Une lampe s'allume. La tête de mort se change en un visage dur, avec de lourds cernes de maquillage autour des yeux. Marcelle... Elle se penche sur la rampe, en désignant d'un geste tragique les flaques de miel :

— C'est vous, l'auteur de ce gâchis ?

— Et toi ? Pourquoi tu n'es pas dans ta chambre ? Je parie que tu cherches Christophe. Ah ! l'amour...

Francis savoure son trait d'esprit et ses idées se remettent en place. Il se rappelle ce qui reste à accomplir. Il sort son pistolet.

— Ça te fait peur, hein ? Mais attends ! Tu n'as pas tout vu...

Il monte les dernières marches, en soufflant très fort.

— Tu vas voir, gronde-t-il entre ses dents. Monsieur Édouard disait toujours : celui-là, il a l'air simplet, mais il cache son jeu, il n'a pas dit son dernier mot. Et c'est de moi qu'il parlait ! Je n'ai pas dit mon dernier mot ! Tu vas voir !

Il avance dans le couloir. Marcelle recule devant lui. Il dépasse sa porte, celle d'Élie. Il sait que la chambre de Christophe est la dernière, tout au bout du couloir. Il s'arrête devant cette porte, le pistolet braqué contre la serrure, comme à la télé. Les soldats de l'Age de fer, s'ils sont tous morts au fond de leurs trous, c'est qu'ils n'avaient que des fusils, et pas des pistolets. Heureusement, Francis est là, avec ses armes modernes, pour les délivrer. Et grâce à lui, on retrouvera aussi les femmes qui ont disparu, victimes de Landru.

Il tourne la poignée. Personne ne pourra plus revenir en arrière... Il entre. Il dit, d'un trait :

— Christophe, je n'ai personne de mieux pour m'écouter, alors écoute. J'ai l'air simplet comme ça, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Mon dernier mot, c'est maintenant. Cette fille que tu cherches, Christophe, je l'ai trouvée, moi, au fond de ce trou, dans la tourbe, victime de Landru comme les autres, sans laisser de traces. Réveille-toi, Christophe, il faut te lever, ouvre tes yeux, écoute.

*

Une voix d'homme, menaçante. Elle parle d'un tueur. Christophe sent un souffle affolé près de sa bouche, une fille se serre contre lui. Derrière elle, il voit une arme braquée sur eux. Il se dresse. Une sensation si forte de plénitude. Il est revenu, il n'y a plus de temps. Il enlace, des deux bras, le corps de cette fille ; il l'attire à lui.

Mais aussitôt, les choses reprennent leur place et le passé recule, hors d'atteinte. Il échappe. L'Irlandaise s'est écartée. Quant à l'arme, ce n'était qu'un jouet d'enfant. Christophe s'assied dans le lit. Triste, en raison inverse de cette joie fulgurante qui l'a traversé, trop vite. Une illusion, il n'a rien retrouvé, ni personne. Pourtant il reste Francis, ce que Francis raconte :

— Cette fille que tu cherches, écoute...

L'Irlandaise est partie, mais les propos incohérents du vieillard, comme un flot charriant toutes sortes de débris, on dirait malgré tout qu'ils apportent quelque chose d'important, un message.

— Qu'est-ce que vous dites, Francis ? Répétez lentement. Expliquez-moi.

*

La nuit s'achève. Le front contre la vitre, Marc regarde ses chiens dans la cour. Ils dorment, le museau entre les pattes ; ils ont oublié pour un temps la rage de liberté qui les jette si violemment sur le grillage. Lui aussi, il vient de dormir, d'un sommeil épais de bête. Là, en travers du lit, sans avoir éteint les lampes, sans même avoir ôté ses vêtements.

Il se frotte les tempes en grimaçant. L'envie lui vient de téléphoner à Christophe. Il voudrait tout lui raconter, avant que l'autre ne découvre les choses par lui-même.

Non ! Pas de téléphone ! Qu'il se débrouille comme il pourra, le petit pharmacien ! Et qu'il se fasse du souci, ça le fera grandir ! Marc va se recoucher, il reste du temps, avant que le jour vienne vraiment. Il dit au fantôme qui est là, dans le lit :

— Je viens te rejoindre. Fais-moi un peu de place, mais ne t'en va pas, reste avec moi... Et parle-moi, veux-tu. Dis quelque chose. Sinon, à quoi ça m'a servi de t'emmener chez moi ?

Il prend le bibelot que lui a offert la mère de Christophe. Il caresse la rangée de tasses dorées, encastrées dans ce buffet de poupée.

— Je suppose que ma mère m'offrait des choses, elle aussi. Mais c'est le premier cadeau dont j'aie gardé le souvenir.

Un jouet précieux, sûrement très ancien, qui a dû se transmettre d'une fillette à l'autre, au fil des générations. Marc pourrait faire des recherches pour en savoir plus, c'est son métier d'identifier les objets du passé. Mais il ne veut pas. Il serait même incapable de rédiger une notice pour le décrire. Ce bibelot vient du plus secret de son enfance ; il fait partie de lui. Impossible de le regarder avec l'œil critique d'un historien.

— La mère de Christophe. Elle me l'a donné. Elle a dit : n'oublie pas. Elle a chuchoté son prénom, puis elle est partie en courant. Elle me tournait le dos, mais je suis sûr qu'elle pleurait. C'est comme un héritage qu'elle m'a laissé, et je n'étais pas son fils. Qu'est-ce qu'elle voulait de moi ?

Il parle seul, il le sait. Il ne recevra pas de réponse.

— J'ai été fidèle à quelque chose que je ne comprends même pas.

Dehors, ses chiens gémissent, en secouant leur chaîne. La lueur de la lune les décolore, ils ont l'air de fantômes, eux aussi. Marc ne leur a jamais donné de nom. Sa terre, son amour sauvage pour elle, toutes ces forces qui l'habitent, aucun nom ne peut les contenir.

— Je suis fidèle à cette terre, à ce village. Et dans ce musée, qu'est-ce que je fais d'autre, sinon être fidèle, encore et encore ? Toutes ces choses du passé, que je conserve...

Il lance le bibelot sur le lit.

— Dis, tu ne crois pas que c'est une maladie, la fidélité ? Une malédiction ?

Christophe ouvre les volets de la cuisine et reste devant la fenêtre à fixer la route. Le ciel est voilé de blanc, il fait très lourd. L'Irlandaise s'affaire pour préparer le petit déjeuner. Il n'ose pas se tourner vers elle, et elle fuit son regard, elle aussi. Lucie martèle la table, avec une cuiller. On dirait un message codé, comme du morse, mais on ne peut pas traduire.

Francis cligne de l'œil par-dessus sa tartine.

— Pourquoi tu ne manges rien, Christophe ? Tu vas avoir besoin de forces. Rappelle-toi ce qu'il faut qu'on fasse.

Marcelle entre dans la pièce. Elle est pleine d'une gaieté fébrile. Elle se dirige vers Christophe.

— Alors, c'était bien, cette nuit ?

Il sursaute, comme un coupable.

— Ça ne m'étonne pas que votre femme soit malade. Vous devez être un drôle de mari.

Elle se campe à côté de lui, arrogante.

— Des types comme vous, j'en ai connu des quantités. Ils prennent une épouse en dessous d'eux, exprès, dans un milieu modeste, ou alors une idiote, et ils lui permettent de ne pas travailler, ils lui font mener la grande vie. Eh bien ! ces bonshommes-là, qui ont l'air si généreux, ce sont des pauvres types. Ils ont toujours quelque chose de pas joli à se faire pardonner. Ces épouses qu'ils dorlotent leur servent de cache-misère.

Francis se met à glousser.

— Oh, vous, l'imbécile heureux, vous ne voyez pas qu'ici, à la Fondation, c'est pareil ? Des gens qui se servent de nous pour se rassurer, alors que les vrais pauvres, les pauvres répugnants, avec du noir sous les ongles, ce sont eux !

Sa voix se casse. Elle s'effondre sur la toile cirée, en sanglotant.

— C'est une crise de nerfs, braille Francis. Flan-quez-lui donc un verre d'eau dans la figure. Oh oui ! Un verre d'eau dans la figure ! Pas de pitié !

La sœur entre vivement dans la pièce.

— Tout le monde semble très énervé. Ce doit être la chaleur. On annonce de violents orages, pour la fin de journée.

Puis elle baisse la voix, pour que seul Christophe puisse l'entendre :

— Mademoiselle Cayeux refuse toujours de se lever. Elle se laisse complètement aller. Elle, si coquette d'habitude... Elle n'a plus aucune hygiène, elle ne prend même pas la peine d'aller aux toilettes. Ses draps étaient dans un état, ce matin... Heureusement, pour une fois, Élie n'a pas fait d'histoires cette nuit. Je suppose qu'il dort encore. Vous êtes allé le voir ?

— Oui.

Christophe s'entend mentir, comme un enfant qui a peur d'être grondé. Les mots de Marcelle l'ont troublé : ils ont dénudé une fragilité en lui, ce besoin qu'il a de s'entourer de gens faibles, pour se sentir plus fort.

— J'ai terminé, annonce Francis. Je suis paré. Alors Christophe, on y va ? Tu n'as plus le droit de reculer. Tu as promis.

*

Et maintenant, on dirait un mauvais rêve. On dirait que les rêves de ces dernières nuits ont remplacé la réalité. Christophe suit les indications de Francis, il conduit à travers la tourbière, et déjà il n'y a plus autour d'eux qu'un paysage désolé. La lumière blanche brûle le pare-brise. La sueur coule sur ses joues, jusqu'à ses lèvres. C'est comme s'il buvait du sel.

Qu'est-ce qui attend, au bout de ce chemin ? On dirait un mauvais rêve, vraiment. Un rêve où tout est invraisemblable, et pourtant d'une logique irrésistible.

Il arrête la voiture. Son cœur cogne, à grands coups. Il tape, tape si fort, comme un tambour funèbre, voilé de noir.

Ils avancent sur le sol gras du chantier. La terre trempée s'enfonce sous leurs pieds. Il voit derrière lui les bruyères et les ajoncs en fleur. Des couleurs vives. Pourtant, tout semble pâle, sauf ici, dans les grandes fosses, le noir luisant de la tourbe.

— Hé ! Ho ! Tu rêves ?

Il rêve, il n'arrive pas à se réveiller. Le jour, la nuit ont inversé leur place. C'est la faute d'Élie, cet ivrogne a fait basculer le monde. Christophe se souvient de sa première rencontre avec le vieillard, tout près d'ici. Il l'a soulevé dans ses bras, comme fait une mère. Il l'a porté, comme le soldat américain a porté sa mère à lui, quand elle était adolescente... Le prénom qu'on lui a donné, Christophe, signifie le porteur du Christ.

— Un homme, il porte l'Enfant, il lui fait passer l'eau, et ce poids est si lourd, sur lui.

— Hé ! Ho ! Cette manie que tu as, de discuter tout seul ! Pourquoi tu ne me parles pas ? J'existe !

— Bien sûr ! vous existez, vous...

— J'ai peur, moi aussi, qu'est-ce que tu crois ? J'ai peur autant que toi. Je voudrais que Monsieur Édouard soit là.

Le vieillard pousse de petits gémissements. Il parle d'une tablette de chocolat qu'il a laissée dans sa chambre et dont il a besoin, vite.

— Il ne faut plus reculer. Vous devez me montrer.

— C'est toi qui veux ?

— Oui, je le veux.

À peine la phrase prononcée, il s'aperçoit que c'est la formule du consentement, quand on se marie. Il a dit ces mots un jour, dans une église. Son père était furieux : une fille bourrée de drogues, une épave, tu ne vas pas épouser ça ? ce que tu prends pour de l'amour, c'est de la pitié, rien d'autre ! Marcelle a raison : il est un pauvre type, il s'est servi de la maladie de Claire pour se rassurer, lui.

Claire, une épave, son père a trouvé le mot juste. Et c'était précisément ce que Christophe cherchait : une épave, la rescapée d'un naufrage, une noyée à ranimer, sur le carrelage de sa pharmacie. L'amour, la pitié, le désir, il n'a jamais su séparer ces émotions-là. Sa première amoureuse déjà, c'était

cette fille de l'Assistance qui n'avait rien. Ni intelligence, ni beauté. Rien. Et c'est elle, aujourd'hui...

Ils se remettent en marche péniblement, sur ce sol mou, côte à côte, si proches que parfois, quand l'un trébuche, l'autre le retient en étendant la main.

— Viens.

Qui des deux a parlé ? Ils ne font plus qu'un seul être, lâche, obstiné quand même. Un pauvre type. Un homme. Ils arrivent près de la pelleteuse. Devant l'engin, un trou dans le sol bourbeux. Une fosse comme une tombe.

— Ma mère n'a pas eu de tombe, souffle Christophe. Elle a été incinérée, comme la fiancée d'Élie. Elle l'a demandé, parce qu'elle était matérialiste. Pas d'urne, pas de nom, des cendres dispersées près du crématorium. Elle n'est plus nulle part. Ou alors, au contraire, partout, dans l'air que je respire. C'est peut-être ce souvenir qui m'étouffe, la nuit.

Non, ce sont des explications simplistes, bonnes pour le petit docteur. Christophe avait déjà de l'asthme bien avant la mort de sa mère.

— Moi, grogne Francis, ma mère, je n'ai jamais su qui c'était. Alors sa tombe, tu penses...

Ils font le tour de la fosse. La lumière blanche brûle les yeux, le cœur, toutes les larmes.

— Mon père, je crois que c'était un de ces soldats de l'Âge de fer. Et ma mère, une des femmes de Landru. C'est possible, non ?

Ils tournent encore une fois, pour gagner du temps. Christophe se décide enfin.

— Allons-y. Il faut en avoir le cœur net.

Le cœur net. Mais il a l'impression que son cœur, au contraire, est plein de choses confuses. La tourbe colle. La tourbe est lourde, c'est de la terre et de l'eau, exactement l'inverse des cendres qui sont légères, et que le vent disperse. Les quatre éléments. La terre et l'eau d'un côté ; de l'autre, l'air et le feu... La tourbe d'un côté, et de l'autre, les cendres... Christophe et Francis descendent. Ils se tiennent par la main.

— Je crois que c'est ici. J'ai voulu faire un escalier. Ensuite j'ai remis de la terre, de gros paquets, avec mes doigts. Elle est comme de la pâte, cette boue, elle s'est refermée tout de suite, sans laisser de traces.

Christophe touche la tourbe. Il la sent, douce, tendre, contre ses paumes. On dirait de la pâte, Francis a raison. De la pâte à modeler qu'on pétrit pour jouer, quand on est tout petit. Elle est tiède. On en fait ce qu'on veut.

— On va se salir, à gratter ça.

On va se salir. Toutes les mères disent ça, quand les enfants vont jouer : tu vas te salir, fais attention. Alors que, justement, c'est ça, le plaisir : se salir, enfoncer les doigts dans une substance molle qui colle à la peau. Un enfant s'amuse à malaxer cette pâte épaisse ; il étire une silhouette, puis façonne un visage, une bouche, des yeux. Regarde, tu ne trouves pas que ça te ressemble ? Pourquoi tu dis que c'est sale ? Pourquoi tu es toujours si pressée ? Pourquoi tu ne t'arrêtes jamais, tranquille, dans le soleil ? Pourquoi tu te caches derrière cette grosse fille, dans la photo du salon, comme si tu n'avais pas le droit d'être là ? Pourquoi tu crois que tu ne mérites pas une place sur la terre ? Pourquoi tu ne réponds jamais quand je demande pourquoi ? Je t'aime.

Et maintenant, c'est là. Ça dépasse dans la boue. C'est tout brun, contre la terre noire. Mais il ne faut pas avoir peur. Ça ressemble au creux d'un nid. Une paume ouverte vers le ciel, les doigts à peine repliés, comme pour abriter un objet minuscule, un brin d'herbe, une plume.

Je t'aime.

Merveille des merveilles, la gendarmerie, comme à la télé !

Francis exulte. Toutes ses terreurs sont parties : celle qu'il a traînée ici, pendant plus de quatre jours, et d'autres, beaucoup plus anciennes, comme l'expliquait l'assassin, dans son musée.

— Celui-là, j'espère qu'on va le prendre, mort ou vif, la main dans le sac. Il m'a fait trop peur.

Pour l'instant, il n'en est pas encore question. Christophe bredouille, et les gendarmes ne le croient pas. Ils regardent avec dégoût son pantalon couvert de boue. Ils disent : votre problème, c'est quoi ? Ça fait la deuxième fois cette semaine que vous nous dérangez. On n'est pas dans les bonnes œuvres, nous ! Quelqu'un remarque, assez haut pour qu'on l'entende, que cette Fondation, ce doit être la maison des fous, il suffit de les regarder, tous tant qu'ils sont, indigents ou bénévoles.

— Indigent ? proteste Francis. Ne m'insulte pas ! J'ai travaillé autant que toi, et mon patron...

Un gradé finit par prendre l'affaire en main. Il décide de se transporter sur les lieux, comme il dit. Francis s'installe avec volupté dans la voiture de service.

— On va mettre le gyrophare et la sirène ?

Il regarde de tous ses yeux les commandes compliquées. Ce qui le fascine surtout, c'est la radio sur laquelle il entend des messages auxquels on ne comprend rien, parce qu'il y a un code, pour tromper les réseaux des espions.

Ils arrivent sur le chantier, et là, les autres le suivent. Oui, c'est lui, Francis, qui les conduit. Il leur montre les lieux du crime, la fosse. Le gradé est très excité ; il appelle à la radio une autre voiture en renfort. Des gens arrivent avec des bêches. Un médecin s'amène aussi, un type minuscule ; il

descend dans le trou et en remonte, très vite. Francis l'entend qui dit : ça ne date pas d'hier, huit ou neuf ans au moins, ce n'est pas joli à voir.

Un peu plus loin, Christophe vomit. Il n'a pas de santé, cet homme, pour un pharmacien.

— Il ne faut pas lui en vouloir, explique Francis. Ça lui a fait un choc. Cette fille, il la connaissait.

Le brigadier et le docteur entourent Christophe. Ils le harcèlent de questions auxquelles il ne répond que par des grognements, tête baissée, et c'est Francis qui doit donner toutes les explications à sa place : la petite vendeuse, vous savez bien, une fille de l'Assistance comme moi, elle travaillait à la boulangerie, et ensuite, elle a vécu chez l'homme qui garde la femme à poil.

— Une femme à poil ! s'exclame le docteur. Un maniaque ! Un problème d'obsession sexuelle !

— Je crois qu'il parle de la statue du musée, corrige le brigadier. Et je comprends maintenant pourquoi mon vieil ami Marc s'est démené pour faire arrêter ce chantier. Il ne voulait pas que les ouvriers découvrent ça.

Les deux hommes baissent la voix, et Francis tourne autour d'eux, pour essayer de saisir ce qu'ils disent. Il tourne. Une force est entrée en lui. On fera venir tous les gens qu'il connaît, on les rassemblera en cercle, au bord de cette fosse noire. Une foule. Et lui, Francis, il va tendre la main, désigner l'assassin, le dénoncer, pour que la terre le prenne. La terre a faim. Francis tourne, comme un rapace. Un vautour. Quelqu'un doit mourir. Il sent l'odeur de mort dans la tourbe. Il tourne, tourne...

*

Les victimes que l'on sacrifiait à l'Âge du fer...

Une phrase inachevée, sur l'écran de l'ordinateur. Marc l'efface. Dans la pièce voisine, le projecteur éclaire la femme des tourbières, ses bras tendus, son corps offert, presque écartelé, et pourtant souverain. Elle sourit, d'un sourire triste, sans tendresse.

Marc ne veut plus la voir, il repousse la porte. Mais ensuite c'est encore pire. Il a l'impression d'entendre sa voix qui appelle, derrière le panneau.

Une voix aussi désolée que ce musée que personne ne visite jamais.

Sur la place, les gens vont et viennent, beaucoup de femmes, avec leurs sacs à provisions. La vie paisible de tous les jours, les occupations quotidiennes dans lesquelles on s'englue. Il écrit :

L'eau des tourbières, pauvre et acide, inhospitalière à la vie, possède cette propriété étrange...

Il hésite, il ajoute :

Elle empêche le temps de passer.

Non, ça ne va pas, il a déjà écrit cette phrase dans la brochure du musée et dans un article qu'il a rédigé avec son ami journaliste, quand ils défendaient la tourbière contre les pelleteuses. Les mêmes mots. Il ne se lasse pas de les répéter, d'un texte à l'autre, comme s'il craignait qu'on ne les entende pas.

Le temps ne passe pas ici. Je voudrais que les jours s'en aillent. Je voudrais m'en aller.

Le souvenir de la nuit dernière remonte en lui, avec violence. Qu'est-ce qui lui a pris ? Il est trop seul. Il devient fou, il fait des choses folles, cela va mal finir.

Il efface tout, appuie sur la commande *Echap*. Je m'échappe, je m'en vais, sortie, fin du programme.

Sauver le document en mémoire ? demande la machine.

Non. Pas de mémoire, pas de traces, je ne sauve rien, je m'en vais sans laisser de traces.

Une voiture de gendarmerie s'arrête devant le perron. Le brigadier en sort. Christophe est avec lui. Ils ont trouvé sa piste plus vite qu'il n'aurait pensé. Il a eu tort de sous-estimer les capacités de son ancien camarade d'école ; ce n'est pas une lumière, mais il est obstiné. Et surtout il y a cette vieille rancœur enfantine qui a dû décupler son énergie, pour le conduire à Marc, tout de suite.

Christophe fait quelques pas sur le trottoir. Il a la même expression qu'autrefois, à l'époque où Marc s'amusait à l'effrayer avec son fusil. Il essayait de faire le brave, mais il ne pouvait empêcher son visage de le trahir, ses lèvres surtout, parcourues de frémissements craintifs, comme une eau qui frissonne.

Aujourd'hui, Christophe a peur, comme autrefois, et cette peur gagne Marc, de l'autre côté de la vitre. Ridicule ! Qu'est-ce qu'il risque ? Ce qu'il a fait cette nuit n'est pas si grave...

Derrière Christophe, Francis s'extrait de la voiture, toujours aussi répugnant, l'œil sournois, la lippe tombante. Il bombe le torse, l'air très content de lui. Il est dangereux, pense Marc, il est égoïste et cruel, comme un enfant qui n'aurait jamais grandi. Il avait cette même grimace de triomphe, hier, quand la vieille demoiselle tremblait si fort.

*

Le brigadier s'éponge le front d'un geste théâtral. Christophe ne peut s'empêcher de trouver son attitude étrange. Cette visite au musée, par exemple. Est-ce qu'il ne faudrait pas un mandat, un papier officiel ? C'est le rêve qui continue, la logique du rêve.

L'autre semble lire dans ses pensées. Il lance, très agressif :

— Je connais mon boulot ! J'ai prévenu le parquet et tout le toutim. Mais il leur faudra du temps avant d'être sur place. En attendant j'ai le droit... C'est même mon devoir, dans le cadre de l'enquête préliminaire...

Il se dirige d'un pas raide vers le musée :

— Vous venez ? J'ai besoin que vous soyez là. Cette histoire, après tout, c'est vous qui l'avez déterrée, on peut le dire !

La porte est ouverte. Dans le hall d'entrée, un écriteau signale qu'il faut sonner pour appeler le conservateur. Le timbre métallique retentit, lugubre, à travers les salles. Francis tourne autour d'eux, très excité.

— Je suis déjà venu ici. C'est plein d'amulettes pour se protéger contre le mauvais œil.

— Drôle d'ambiance, remarque le brigadier. Moi, je ne pourrais pas travailler au milieu de ces vieilleries. Mais Marc a toujours été morbide. J'étais en classe avec lui. Un garçon fuyant... Vous l'avez connu, vous aussi, à ce que j'ai compris ? Vous étiez très amis, tous les deux, n'est-ce pas ?

Très amis ? Le vieux docteur aussi affirmait ça... Christophe fait quelques pas dans la première salle. Il voit des armes accrochées aux murs : des lances, des épieux dressés.

— La femme à poil, claironne Francis, elle est dans la dernière pièce. Aujourd'hui, elle ne me fait pas peur. Après tout, c'est juste un bout de bois.

— Vous croyez ? demande Marc.

Il est là, sur le seuil de la salle suivante. D'une main, il frotte sa barbe. On entend crisser les poils durs sous ses doigts.

— Bonjour Christophe. Je suis content de vous voir. Je vais enfin vous montrer ma femme des tourbières.

— Ce n'est pas pour ça...

— Oh ! je sais très bien pourquoi vous êtes ici. Et je vous admire, d'avoir trouvé, si vite.

— Alors, tu avoues ? demande le brigadier.

Marc recule. Christophe le suit. Dans la salle suivante, il aperçoit de gros bracelets en métal tordu : une pancarte indique qu'on les a découverts dans la tourbière, près d'un lieu de culte. Les bijoux et les armes... L'amour et la haine... Le désir...

— Elle est là. Regardez.

Ils sont devant un socle. Christophe lève les yeux. Mais le projecteur l'éblouit, il ne distingue qu'une buée lumineuse. Il se répète les mots de Francis : un bout de bois, rien d'autre.

— Très intéressant, dit-il, sans avoir regardé.

Le brigadier les rejoint.

— Arrête ce petit jeu, Marc ! Tu sais bien que nous ne sommes pas venus faire du tourisme. Tu as reconnu les faits. Il faut que tu me suives.

Marc a l'air très surpris. Il hausse les épaules.

— D'accord. Je ne te priverai pas de cette revanche. Je répondrai à tes questions, ne t'inquiète pas.

Il se tourne vers Christophe. Ses yeux brillent comme s'il avait la fièvre. Il dit, d'une voix basse et rapide :

— Vous aussi, vous avez une revanche à prendre ? Le souvenir que vous avez gardé de moi, c'est quoi ? Une brute ? Un sauvage ? Quelqu'un qui vous guettait le soir, avec un fusil ? Pauvre petit pharmacien ! Je n'ai vu votre mère qu'une fois, mais je l'ai connue mieux que vous.

— Vous ne l'avez jamais vue. L'année où j'ai fait ce séjour ici, elle était trop malade. Elle ne pouvait plus se lever.

— Je ne parle pas de cette année-là. Vous n'étiez pas né encore. Elle est venue, elle m'a emmené dans le jardin. Elle s'appelait Annick, n'est-ce pas ?

— Non.

— Anouk, alors ?

Christophe secoue la tête. Marc semble déconcerté.

— Pourtant, elle m'a dit son prénom, en parlant, quand elle m'a donné...

— Vous avez bientôt fini ? s'impatiente le brigadier. On n'est pas ici pour échanger des souvenirs. Ça ne sert à rien.

— Tu as raison, ça ne sert à rien.

Marc s'écarte. Il manœuvre des interrupteurs sur le mur.

— Je te suis. Laisse-moi simplement le temps de fermer les salles. Il y a des objets de valeur, ici. Je ne veux pas d'un cambriolage.

Les projecteurs s'éteignent, et l'éblouissement de Christophe se dissipe. Maintenant, il distingue nettement la statue devant lui. Il voit son sexe de bois ouvert, et son visage, beaucoup plus haut, une entaille, en travers des fibres.

— Je suis content que vous vous décidiez à la regarder, Christophe. Elle vous plaît ?

— Tu viens ? demande le brigadier. Vous venez ?

Mais ils ne bougent pas. Ils sont là, devant cette statue, côte à côte, unis par des émotions confuses. Une statue de bois, une chose très vieille, la déesse d'un ancien culte, une femme nue, et devant elle, Marc et Christophe. Deux hommes. Deux garçons.

— J'ai faim, beugle Francis. Il est deux heures, et on ne m'a rien donné à manger. Le sandwich que le gendarme m'a apporté, c'était, du vol, pas de beurre, et le jambon...

Personne ne l'écoute. On n'essaie même pas de le retenir quand il se lève. Christophe et l'assassin sont encore dans le bureau.

— Je vais aller à la police, pour porter plainte !

Mais il y est déjà, à la police ! Le sentiment de triomphe qui le soulevait reflue misérablement, le laissant tout nu, comme autrefois. Heureusement, dès qu'il sort, il aperçoit une vraie foule. Des gens prennent des photos. Il y a même une camionnette, avec sur la portière le sigle d'une chaîne de télévision. La télé ! Il en oublie sa détresse, et le sandwich minable du gendarme.

— Laissez-moi passer. Je suis le témoin numéro un.

On le repousse. Quelqu'un lance : on se calme ! Exactement comme à l'hospice, la nuit, quand il appelle. Mais il n'est pas à l'hospice. Et c'est lui la vedette, aujourd'hui. Il faut que ce soit lui... Il crie si fort qu'un homme chargé d'une caméra finit par l'entendre.

— C'est peut-être vrai, ce qu'il raconte. Ils parlaient d'un petit vieux.

— Petit vieux toi même ! proteste Francis.

Mais il est tout content. Il s'approche du micro.

— Tu veux entendre mes déclarations ou pas ? Parce que moi, je suis pressé, il faut que j'aille à la boulangerie. Les émotions, ça creuse. Surtout quand on sort de l'Âge de fer.

— Laisse-le. Tu vois bien qu'il est gâteux.

— Gâteux ? J'ai fait semblant de l'être, dans le trou, pour que l'assassin ne me tue pas. Mais c'était une ruse... J'étais dans le bureau, avec le gradé,

tu ne m'as pas vu sortir ? Et tu sais ce que j'ai fait, pendant qu'ils étaient tous à causer ? J'ai gueulé à pleine voix : j'ai faim, si on ne me donne pas à manger, je casse tout ! C'est comme ça que je suis, moi.

Il laisse une pause, pour qu'ils aient le temps d'admirer.

— J'ai fait tant de potin qu'ils ont envoyé un type m'acheter un sandwich. Mais tu sais comment il était, ce sandwich ? Du pain même pas frais, et dedans...

L'autre détourne son micro, en levant les yeux au ciel.

— Ah ! c'est comme ça ? Eh bien ! je ne te dirai pas ce que j'ai entendu, pendant que je le mangeais, ce sandwich minable. Les gendarmes aussi, ils croient que je suis gâteux. Ils ont parlé sans se gêner devant moi... Ce meurtre, c'est un crime sexuel. Un sadique. La victime a été séquestrée, avant d'être tuée.

On l'écoute maintenant. Il entend sonner sa voix avec délectation.

— Elle avait le crâne rasé, et les yeux fermés par un bandeau.

— Le crâne rasé ? Ça ressemble à un meurtre rituel. Une secte peut-être.

— Ou alors une exécution. Ça rappelle les filles tondues, à la Libération.

Ils parlent tous à la fois, et la détresse de Francis revient. Ces gens lui volent la vedette, et il ne trouve pas les mots, ni les idées qui vont avec les mots. Il n'a jamais su.

— Tu n'y connais rien, gémit-il. C'est moi le témoin, pas toi. Et il y a encore beaucoup de choses que je sais. L'assassin, par exemple...

— Ils l'ont découvert, déjà ?

— Bien sûr. Ça aussi, c'est grâce à moi. J'ai eu peur de lui dès que je l'ai vu. Il avait du sang sur les mains.

— Du sang ? Impossible. On nous a dit qu'il s'agit d'un meurtre ancien, huit ou neuf ans, au moins.

L'homme a raison. Et s'il a raison, Francis est gâteux, et la terreur va revenir, comme l'autre jour, quand le papillon faisait claquer ses ailes. Ses idées tournent à toute vitesse. Il ne faut pas qu'il soit gâteux.

— Je tiens l'explication ! lance-t-il, triomphant. Il a recommencé. Les assassinats en série, Landru et compagnie, tu n'as jamais entendu parler de ça ?

Non, il n'est pas gâteaux. Il est un grand détective. Et mieux que ça encore. L'exécuteur... Soudain, il aperçoit l'assassin. Il exulte, il est sauvé, il n'a plus qu'à tendre le doigt, pour le séparer des autres.

— Regarde-le donc, s'il n'a pas une tête d'assassin en série ! Il sort, là, devant la porte. Je me demande pourquoi ils le laissent filer. Probable qu'il a fourni un alibi truqué, comme dans ta télé.

*

La caméra le cherche. Marc tend le bras pour se protéger, comme l'autre nuit, quand les torches se sont braquées contre son visage.

Ses joues le brûlent. Une accusation tellement plus grave que ce qu'il avait cru d'abord, dans le musée... Les policiers l'ont traité correctement, mais il était là, en face des autres, séparé. Le suspect. On s'acharnait, avec des questions : cette fille habitait chez vous, n'est-ce pas ? aviez-vous des relations sexuelles ? des disputes ? êtes-vous quelqu'un de violent ?

Il a cherché à croiser un regard. Les visages sont restés fermés, refusant toute connivence. Un tel froid, le vide. On n'a pas d'énergie pour lutter, dans ces conditions ; on n'est plus une personne. Il a nié, mais sa voix manquait de conviction. Le brigadier a protesté :

— Tu as avoué, tout à l'heure. Je t'ai entendu.

Marc a essayé de rire :

— Eh bien, tu vois, c'est ce qu'on appelle un malentendu.

Il a refusé de s'expliquer davantage. Ça ne lui aurait pas épargné le long interrogatoire qui a suivi et, au moins, il garde son secret dérisoire, cette folie de la nuit dernière...

La caméra s'éloigne enfin. Il se force à regarder ces gens, sur le trottoir, qui le fixent. Il aperçoit Francis qui parle très fort en gesticulant. Un peu plus loin, le petit médecin donne des explications, et parfois, avec un sautaillement, il se hausse sur la pointe des pieds.

Christophe sort de la gendarmerie. Il repousse Marc pour passer, son geste est presque doux, mais il ne le regarde pas. Le brigadier s'approche à son tour. Il est redevenu le gros garçon sournois de l'école, il murmure

quelque chose sur une perquisition qui ne tardera pas, Marc peut y compter : il a beau être un intellectuel, il n'est pas au-dessus des lois. Quand on retournera tout chez lui, il fera moins le fier.

Marc ne répond pas. Le brigadier se dirige vers le petit docteur. Tous deux, le nain sagace qui fait des pointes et le gendarme dans son uniforme, ils ne sont pas vivants, ce sont des pantins dont quelqu'un agite les ficelles pour s'amuser.

Marc essaie de se reprendre. Il va rentrer chez lui, et là, derrière la porte blindée du musée, il sera en sécurité, loin de tous ces regards. Mais ce ne sera qu'un répit. Une perquisition. On entrera, on fouillera dans sa maison, dans son histoire. On remuera ses papiers, on déshabillera son corps et son âme, sa vie. On le mettra tout nu.

*

— Je vais passer à la télé ! exulte Francis. Il ne faut pas manquer ça.

La voiture a repris la route des Roches Sourdes. Bientôt ils verront la maison grise, si vieille, le portail devant lequel Yolande traînait, triste et désespérée.

Pour parler, elle ouvrait grand la bouche, on aurait dit qu'elle cherchait les mots au fond de sa gorge, et les mots résistaient, ils ne voulaient pas sortir. Le visage souffreteux de Yolande efface celui de Marc, il dissipe le bref élan de pitié que Christophe a ressenti pour l'homme seul, face à l'hostilité du bourg.

Voici la maison. Et Christophe tressaille, car il y a une fille, devant le portail, comme autrefois. Une fille presque aussi gauche et craintive que Yolande. Elle l'attend.

Il sort à sa rencontre. Elle ne ressemble pas vraiment à Yolande, elle fait des études. Et pourtant. Deux étrangères, sans famille ici. Comme Yolande, l'Irlandaise se mord très fort les lèvres.

— Oh ! Christophe... La sœur ne sait pas encore. Je n'ose pas lui dire. Elle avait préparé un plateau pour Élie. Elle m'a demandé de le lui monter.

— Et alors ?

— Il n'est pas dans sa chambre ! Le lit n'a même pas été défait. Oh Christophe, qu'est-ce qu'on va faire ? Il y a des heures et des heures qu'il est parti.

*

Tous les deux, dans la chambre d'Élie, devant la sœur, comme devant un juge. L'Irlandaise se tient près de la porte. Christophe lui tourne le dos. Il regarde les draps tendus, le lit étroit où personne n'a dormi. Tous les vêtements sont là, dans le placard, même la veste grise, accrochée au dossier de la chaise. Sur la table, l'étui noir du violon.

— Il n'y a aucune excuse.

La fenêtre est entrouverte. Dans le jardin, on entend le rire gras de Francis qui essaie de raconter ses aventures. Il doit y avoir des guêpes contre la façade : un bourdonnement s'obstine près des volets.

Du sol monte une odeur d'herbes sèches. Le ciel a pris une couleur plombée.

D'une voix blanche, la religieuse annonce qu'elle va téléphoner à la gendarmerie. Ils la suivent, ils l'écoutent expliquer la situation. Elle est de plus en plus tendue : je vous en prie, un vieillard, il marche difficilement, il est malade... Au bout d'un moment, elle passe l'appareil à Christophe qui reconnaît la voix furieuse du brigadier :

— Je n'ai pas que ça à faire, courir après vos petits vieux. Ce type n'est pas sous tutelle, que je sache. S'il veut s'en aller, il est libre. Je vous ai donné un coup de main l'autre jour, mais rien ne m'y obligeait. D'ailleurs, s'ils passent leur temps à fuguer, vos pensionnaires, ils ont sûrement leurs raisons. À croire que vous les séquestrez !

Christophe raccroche.

— Rien à faire.

Les paupières de la sœur se mettent à battre très vite. Elle pleure en silence. Christophe se souvient d'avoir vu pleurer sa mère, de la même manière, la veille de Noël : elle regardait l'arbre brillant et elle pleurait, comme si elle se rappelait un souvenir déchirant. C'est terrifiant de voir pleurer les grandes personnes. Il n'a jamais osé la questionner.

— Laissez-moi faire, dit-il. Je vais suivre la route, avec ma voiture, en direction de la tourbière. Il doit être parti par là. S'il était allé vers le village, quelqu'un l'aurait remarqué, on nous aurait prévenus.

À mesure qu'il parle, il reprend courage. Des mots, des hypothèses. Mais l'Irlandaise secoue la tête. Ses yeux sont étrangement fixes.

— Nous n'avons pas assez de temps. L'orage va éclater.

— Vous avez raison, il faudra faire vite. Mais il ne peut pas être allé très loin. Je suis sûr que je vais le retrouver, comme la première fois, tout près d'ici.

— Tout près d'ici, reprend la fille de la même voix monocorde, c'est la tourbière, n'est-ce pas ? Dans les tourbières de mon pays, il y a des endroits très dangereux. Les gens qui y mettent le pied ne peuvent plus se dégager. La boue les engloutit. On ne les retrouve jamais.

Christophe proteste : il n'existe rien de tel par ici, il connaît la région. Mais il dit cela pour rassurer la sœur. Il se peut qu'il y ait des fondrières dans les environs. Et maintenant il ne parvient plus à écarter l'image effrayante : Élie avançant dans l'obscurité, à tâtons. Le sol se dérobe, le vieillard glisse, il cherche à se retenir : il n'y a plus de point d'appui, rien que cette substance molle et passive, docile au moindre mouvement. Et c'est cela qui est mortel, cette absence de résistance, comme une liberté monstrueuse.

Peut-être que cette nuit, pendant que Christophe se débattait pour ne pas suffoquer, Élie menait un combat analogue, sans aide, dans le noir, tout seul. Un vieillard : il se débat, et plus il s'agite, plus il s'enfonce. Et même s'il parvenait à calmer son angoisse, à ne plus lutter, son poids le tirerait encore vers les profondeurs. Plus lentement, mais cela reviendra au même pour finir. Il appelle. Il n'y a personne, c'est la nuit. Ses genoux s'embourbent, puis ses hanches, il ne peut plus résister à la succion, la tourbe l'aspire, elle l'avale. Et l'Irlandaise a raison, il se peut qu'on ne le retrouve jamais.

— Je veux y aller, dit la sœur. C'est mon tour. Soyez gentil, Christophe, prêtez-moi votre voiture.

Il propose de l'accompagner, mais elle refuse : il faut deux personnes pour s'occuper des pensionnaires. Inutile d'insister, elle tient à se lancer

elle-même à la recherche d'Élie. Elle se croit responsable de lui plus que de tous les autres, Christophe l'a déjà remarqué, sans comprendre pourquoi.

Il l'accompagne jusqu'à la route puis, à regret, il rejoint les vieillards dans le jardin. Vautré sur un banc, Francis pérore. Son récit est si confus que les vieilles dames n'y comprennent rien.

— Si tu écoutais un peu, quand je cause ? Je t'ai déjà expliqué qu'ils sont venus me filmer. Tu verras bien, quand on me montrera aux informations.

— Ce soir, pas question de regarder la télé. Il va faire de l'orage. Il faut débrancher le poste pour ne pas attirer la foudre.

— Débrancher le poste le jour où je passe à la télé ? Jamais !

Christophe se hâte d'intervenir ; on en reparlera, il est trop tôt. Puis, comme Marcelle se plaint bruyamment de la chaleur, il va dans la cuisine chercher des jus de fruits. Lorsqu'il revient, Francis se débat toujours avec son récit.

— Les gens de la télé, quand j'ai parlé du bandeau et des cheveux rasés...

— Un bandeau sur des cheveux rasés ? À quoi ça pourrait bien servir ? Vous inventez n'importe quoi.

— C'est la vérité vraie. Et même, la preuve, il y en a un qui a parlé des femmes tondues, pendant la guerre.

— Les femmes tondues, intervient Marcelle avec satisfaction, voilà un sujet que je connais bien. Si vous voulez mon avis, les patriotes ont été trop bons avec ces saletés. Ils auraient dû les liquider. Pas de pitié !

— Alors, c'est l'Âge de fer. L'assassin m'a expliqué ça, dans son musée. L'Âge de fer, c'est quand il n'y a pas de pitié.

— Rien de plus dangereux que la pitié ! Regardez où ça nous a conduits, en France, d'être accueillants. Vous vous rappelez, avant la guerre, toute la racaille qui grouillait partout ? Les Juifs, les Polonais, les Bolcheviques, tous ces étrangers dégoûtants. C'est ça qui a démoralisé les patriotes. J'ai toujours dit qu'on aurait dû faire le ménage à fond. La vermine, il faut l'écraser dans l'œuf.

Une convulsion secoue Lucie, sur son fauteuil. Ses bras raidis battent l'air. Christophe sursaute. Il lâche le plateau. Tous les verres explosent sur l'allée.

— Que personne ne bouge ! glapit Marcelle. J’ai connu une personne qui s’était planté un tesson dans le pied, et ensuite... Tenez ! Qu’est-ce que je vous disais ?

Christophe vient de poser la main sur un morceau de verre, et le sang coule. Des guêpes bourdonnent autour des flaques sucrées, affolées par la chaleur.

Christophe s’assied sur ses talons. La tête lui tourne, il a l’impression que les guêpes bourdonnent plus fort. Il revoit la paume tailladée de Marc, le premier jour. Et cette autre main, dans la tourbe. On dirait que ces mains lui font signe, qu’elles le tirent, comme on tire un enfant qui refuse d’avancer. Mais il ne comprend pas où elles veulent le mener.

— Je suis là, chuchote Élie. Devant toi.

Il contemple avec adoration la femme des tourbières. Il tend les bras vers elle. Il voudrait trouver des mots pour la célébrer, mais les mots ne savent rien, ce sont des notes qu'il faudrait, une musique. Il porte la bouteille à ses lèvres, en essayant de ne pas se couper au goulot qu'il a été obligé de briser.

— Toi, répète-t-il simplement. Toi.

Au fond de la salle s'ouvre un bureau qui ressemble à celui de son père, autrefois. Une table chargée de livres... Il en ouvre un : les lettres sont trop petites, il ne peut pas lire. Entre deux pages, on a glissé une plume minuscule, tachetée de lunules d'un bleu profond. Il la soulève pour mieux la voir, mais ses doigts sont maladroits, elle tombe. Et il a beau se baisser, il ne la retrouve pas.

Ça le rend triste. Il effleure du doigt le clavier d'un ordinateur. Rien ne se passe, l'appareil est éteint. Mais on pourrait imaginer que c'est un instrument de musique et, comme pour le piano, chaque touche correspondrait à une note.

Il pose la bouteille sur un tas de papiers. Il pianote d'abord au hasard. Puis il regarde les lettres, sur les touches. Maintenant, la musique qu'il invente est faite de ces lettres, elle les répète, les alterne, elle fabrique des mots qui n'existent dans aucune langue. Des mots silencieux qui disent tout.

— C'est pour cet homme. Je lui réponds.

Ces mots inventés apportent une réponse aux questions que l'homme s'est mis à poser, vers la fin de la nuit. Il parlait de la mère de Christophe, Élie s'en souvient, il entendait toutes les phrases. Mais il ne pouvait pas répondre. Le vin qu'il avait bu appuyait sur sa bouche, et la paralysait.

— Je lui réponds maintenant, mais il n'entend pas.

Élie retire ses mains des touches : la musique qu'il invente n'est qu'une illusion qui ne sert à personne. Il soulève une lettre, sur le bureau. Il déchiffre des bribes de phrases : *une humble fille du peuple... oubliée... autrefois... la Déesse Raison... au siècle des Lumières.*

Il repose la feuille en hâte. Ces mots font revenir le souvenir de son père, qui se proclamait libre-penseur, homme des Lumières. Une formule qu'Élie ne comprenait pas ; il imaginait qu'une guirlande de petites flammes entourait le front paternel, dans la nuit... Les flammes sont éteintes, on les a soufflées, brutalement. Même en concentrant toute sa volonté, Élie ne pourrait pas se souvenir du visage de son père. L'homme des Lumières a été dépouillé de sa force, il est devenu une ombre, la plus triste de toutes, peut-être.

Il boit une nouvelle gorgée, ouvre un tiroir. Des papiers, des factures, ces feuilles compliquées qu'il a dû recevoir autrefois, comme tout le monde ; c'était Léa qui les remplissait pour lui. Ensuite, il n'a pas pris la peine de s'en occuper. Un jour, quelqu'un a dit : vous n'avez plus aucune couverture sociale. Aucune couverture, vous êtes nu.

La tristesse. L'impression que ces papiers, ces pauvres traces d'un autre homme, crient vers lui, du plus profond d'une solitude. Et le vin ne console pas. Au contraire, chaque gorgée fait plonger davantage : c'est un marais d'amertume dans lequel on s'enfonce.

Élie pose la joue sur le bureau, contre la lettre qu'il a déchiffrée : *la Déesse Raison... oubliée... autrefois...* Dans l'ombre là-bas, il devine la grande femme en bois. Il n'éprouve plus rien pour elle, il est tellement las. Il ne retournera jamais aux Roches Sourdes, il a gagné sa liberté, il y a un dieu pour les ivrognes, il pourra boire autant qu'il veut. Mais il n'en ressent pas de plaisir. Tout est noyé dans la tristesse.

Quelle tristesse ? La sienne ? Celle de l'homme ? Leurs deux tristesses se sont rencontrées, cette nuit. Élie marchait sur la route, dans l'obscurité tiède. Il ne sentait pas la fatigue, énervé par le besoin d'alcool et une musique, en lui, qui rythmait ses pas, sur trois temps : je m'en vais, j'ai trop soif. Il n'avait pas peur, il y a un dieu pour les ivrognes. Je m'en vais, je t'aimais.

Il a vite compris qu'il n'allait pas vers le village : aucune lumière devant lui, pas un signe de vie. Il n'a pas fait demi-tour. J'ai trop soif, j'ai trop mal,

je m'en vais. Il entendait des bruits confus, dans les broussailles : des animaux, ou peut-être des anges, les messagers d'un dieu hagard qui, lui aussi, a perdu son chemin. Je t'aimais.

Un dieu hagard, mais il veille sur les ivrognes et sur tous les vieux débris qui ne savent pas où ils vont. Soudain, Élie a vu son ombre projetée sur le talus, contre les herbes pointues. Des phares ont brillé sur lui. Une voiture s'est arrêtée.

— Vous me reconnaissez ? a demandé le conducteur. J'étais assis en face de vous, pendant le repas.

Élie a reculé pour échapper à la lumière, mais il a trébuché, son pied s'est pris dans une ronce. Il a supplié :

— Ne me ramenez pas vers eux. Je ne les aime pas. Je m'en vais.

L'autre s'est mis à rire :

— Moi aussi, je m'en vais. Et je ne les aime pas beaucoup, moi non plus.

Un rire douloureux. L'homme tapotait le volant à coups nerveux.

— Tout à l'heure, à table, vous m'avez demandé de vous emmener. Vous voulez toujours ? Ce serait une bonne plaisanterie qu'on leur ferait. J'allais en ville. Vous avez envie que je vous emmène en ville ?

— N'importe où. J'ai soif. Je voudrais boire.

— D'accord. Alors on va aller chez moi. Ce sera plus drôle.

Élie a hésité encore. Il se demandait si ce n'était pas un piège. Il a regardé son ombre, aplatie par les phares.

— Quand je vous ai aperçu, a repris l'homme, j'ai vu un fantôme. On ne s'attend pas à rencontrer quelqu'un sur la route, en pleine nuit.

— Je suis un fantôme.

L'autre a eu ce rire encore. Ensuite il l'a tutoyé, tout le temps.

— Alors, viens. On va laisser Christophe s'inquiéter un peu.

Élie s'est assis à côté de lui. Et l'homme a tenu sa promesse : dès qu'ils sont arrivés chez lui, il a ouvert une bouteille de vin. Il y a un dieu pour les ivrognes. Élie a bu, jusqu'à tomber. Dans la demi-conscience, il écoutait l'autre parler, inlassablement, de la mère de Christophe.

Quand il a réussi à ouvrir les yeux, il était seul, ce devait être plus de midi. Il a pris une bouteille, dans la cuisine. Il a trouvé très vite, comme d'instinct, la porte qui conduit au musée. Il ne bougera plus d'ici.

Il regarde tous ces papiers sur le bureau. Certains ont glissé sur le plancher. Des cartes à jouer. On les a distribuées, mais les joueurs n'en voulaient pas. Ils les ont jetées, parce qu'on ne pouvait pas s'en servir. Il n'y a que quatre Valets : Élie, et Francis, et Christophe, et un autre encore... Où sont passés les Rois et les Dames ? Quelqu'un les a volés, le jeu n'est pas complet.

Élie appuie le goulot ébréché contre ses lèvres. Un peu de sang se mêle au vin, dans sa bouche. Plus de sang que de vin, sans doute, la bouteille est presque vide, il n'arrive plus à la tenir, elle roule sur les papiers, par terre. Il y a du sang sur les papiers, à moins que ce ne soit du vin. Aucune importance, ces cartes ne valaient rien. Un jeu faussé, sans Rois ni Dames.

Les Rois, on les a perdus, voici très longtemps. Peut-être même qu'ils n'ont jamais existé, personne ici ne se souvient d'eux. Mais les Dames... Il y en a une qui n'est pas loin. Élie se met en marche pour la rejoindre.

— La Déesse Raison.

Non, la Raison, c'était une invention du père d'Élie pour cacher les dents aiguës des monstres qui guettent. Pauvre homme des Lumières ! Sa déesse n'était qu'une idole, un mot menteur, elle ne l'a pas sauvé. Mais ici, dans cette salle, la Déesse de Pique, la Dame Folie...

Élie mélange tous les jeux, tous les mots. Quelqu'un bat les cartes à l'intérieur de son crâne, et cela fait un bruissement étrange, qui n'en finit pas. Il se couche sur le plancher. Et elle, tellement grande au-dessus de lui, voici qu'elle s'incline.

— Je t'aime.

Elle s'incline, elle tend les bras. On va distribuer les cartes. L'homme du musée va jouer contre Élie. Il y a encore deux joueurs, les deux autres Valets, cela fait quatre au total, les quatre couleurs des cartes. Et c'est un jeu savant, cela ressemble à ces compositions qu'on imposait à Élie, quand il étudiait l'harmonie : une fugue, où les quatre voix, reprenant le même appel, devaient se fuir et se poursuivre, de la plus claire à la plus sombre, sans jamais se rencontrer. C'était si compliqué.

Toutes les lampes s'allument. L'homme du musée est de retour. Mais il ne tutoie plus Élie.

— Comment êtes-vous entré ici ? Je ne vous ai jamais permis...

— J'ai trouvé la porte. Mon instinct de musicien.

Deux gifles lui explosent en plein visage.

— Vous n'avez pas le droit de me frapper, pleurniche Élie. Je suis un vieux. Et c'est votre faute si je suis ici. Vous m'avez pris avec vous, dans votre voiture. Je n'avais rien demandé.

Ses joues brûlent. Sa lèvre saigne. L'autre crie encore plus fort :

— Vous avez tout saccagé ! Mon bureau, mes papiers... Vous avez vomi partout ! Qu'est-ce que je vous ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait aux gens ?

La pièce bascule. Le plafond s'enfonce, à toute vitesse. Élie se retrouve en haut, suspendu au plancher. Le visage de l'homme est sous le sien et, derrière lui, beaucoup plus bas encore, la statue tend les bras.

— J'ai tout compris, crie Élie. Vous croyez que vous êtes au-dessus de moi, mais c'est l'inverse. C'est moi qui me penche pour vous secourir.

En bas, dans les profondeurs, bien en dessous de lui, l'homme dit, d'une voix qu'on entend mal :

— Vous êtes très malade. Je n'aurais jamais dû vous amener ici. C'était une plaisanterie stupide. Et je n'aurais pas dû vous frapper. Je regrette.

— Je ne suis pas malade. Quand je bois, je vois les choses comme elles sont. Je vais vous expliquer. La Justice tient une épée et une balance. Pour qu'un des plateaux remonte, l'autre doit plonger, forcément. Les lois de l'équilibre... La femme des tourbières est en bas, je la vois. Elle veut remonter, elle essaie de vous attirer dans le gouffre à sa place. N'ayez pas peur. Je suis au-dessus de vous. Je ne la laisserai pas vous noyer. Donnez-moi la main.

L'homme va dans une autre pièce, fait couler de l'eau, revient en verser sur le visage d'Élie. De l'eau glacée, cela fait frissonner. Le plancher retrouve sa place habituelle, en bas.

— Je vais vous reconduire aux Roches Sourdes.

— Ne faites pas ça. Cette nuit, vous avez dit que vous me garderiez. Je ne dérangerai plus vos affaires. Je resterai couché par terre, pendant que

vous travaillerez. Et je ferai de la musique pour vous, quand vous serez fatigué.

— Je suis fatigué. Mais je ne veux pas de musique. J'aimerais dormir.

Ça tombe bien, Élie a justement ce qu'il faut pour soulager cet homme. Il tâtonne dans la poche de son pantalon, en sort un mouchoir roulé en boule.

— Hier, Christophe a voulu me faire avaler des somnifères, mais je les ai recrachés sans qu'il me voie. Prenez, je vous les donne.

Il cherche encore, il croyait avoir caché le flacon entier quelque part. L'homme prend le mouchoir. Il se met à rire.

— Un cadeau de Christophe ? À moi aussi, il a offert une boîte de médicaments. Ce n'est pas très prudent, pour un pharmacien.

Il s'assied près d'Élie, sur le plancher. Presque aussitôt, il se remet à parler, comme cette nuit, de la mère de Christophe. Élie se tourne sur le côté. Son visage touche la cuisse de l'homme, son front s'appuie contre le tissu rêche du pantalon.

— Elle était belle et riche, quand elle est venue. Pourtant, chaque fois que je revois son visage, j'ai l'impression qu'elle me supplie, comme quelqu'un qui a perdu son chemin. Pendant la guerre, elle était cachée ici, aux Roches Sourdes. Un jour, elle s'est jetée dans la tourbe, elle a étalé de la boue sur ses cheveux...

Élie ferme les yeux. Il écoute l'histoire de cette mère. Cela fait comme une berceuse, et c'est sa mère à lui qui la chante sur l'autre bord du temps. Son visage repose contre une cuisse, contre une hanche, et c'est sa mère, dont il sent la chaleur près de lui.

L'homme chuchote :

— Tu te souviens de l'objet que j'ai lancé sur le lit, cette nuit ?

Élie note le tutoiement. Il pense : j'ai gagné, il va me garder. Et il essaie, réellement, de se rappeler. La fin de la nuit, toutes ces phrases rageuses, puis une masse dure qu'il a reçue en pleine poitrine. Au réveil, c'était là, contre lui, il a posé la main dessus sans y croire. La lampe de fête... Il l'a repoussée précipitamment dans le désordre des draps, comme il repousse les rêves douceâtres qui remontent parfois de ce passé perdu.

— La mère de Christophe m'a fait ce cadeau. Cette femme dont je te parle. Lorsqu'elle était enfant, pendant la guerre...

Élie entrouvre les yeux. Il aperçoit la femme des tourbières au-dessus d'eux. Il entend des paroles, il les comprend, mais il n'arrive plus à répondre. C'est une berceuse lointaine. Sa mère et la femme des tourbières le bercent ensemble. Toutes les mères.

— Impossible...

Il voudrait poursuivre. Mais la berceuse est la plus forte, elle dit que tout est possible, même cet objet impossible, qui a sûrement glissé de la table de fête, là-bas, sur l'autre bord du temps. La lampe de fête... La mère d'Élie se penche, il reconnaît son visage lourd, ses lèvres fatiguées qui soudent, au-dessus des petites lumières. C'est la dernière nuit, la plus belle, les huit flammes sont allumées. Élie les regarde. Son père est près de lui, et Léa est venue aussi, avec ses parents. Toutes les flammes de la lampe brillent sur la table, et la musique fragile, son amour, tremble dans chaque petite lumière – Oh ! ne les éteignez pas, il fait si noir dehors. Laissez-les palpiter encore un peu. C'est la dernière nuit, la dernière fête. Jamais plus, par la suite, nul ne les rallumera pour nous.

*

Il dort. Il n'écoute rien.

Dehors, par la fente des volets, ne passe plus qu'une lumière très pâle. Le jour baisse, l'orage se prépare.

— Allons ! debout ! je vous ramène à Christophe.

Le vieillard pousse un grognement et se met à ronfler, la joue contre le plancher. Marc se lève, il va vers son bureau sur lequel le téléphone appelle obstinément, depuis quelques minutes. Il se force à répondre. Comme il s'y attendait, il entend une voix grossière qui l'insulte.

Il raccroche. Aussitôt, la sonnerie recommence. Il soulève le récepteur et le pose sur la table, parmi les papiers en désordre. Dans l'appareil, quelqu'un continue à parler, Marc croit reconnaître la voix du brigadier, il coupe la communication et laisse le téléphone décroché.

Il pense : je ne pourrai plus vivre ici. Mais où aller ? D'autres savent partir, planter leur tente ailleurs. Lui, il n'est pas un nomade, il ne l'a jamais été. Un homme épais, planté dans cette terre épaisse, à laquelle il ressemble.

Celle-ci, et pas une autre. Il ne saura pas revivre ailleurs. Mais comment rester, désormais ?

Sur le bureau, l'ivrogne a retourné les lettres, il a renversé du vin, il a vomi. Des taches irréparables, répugnantes, comme les traces d'un viol. Elles blessent Marc de la même manière que les insultes qu'il vient d'entendre au téléphone. Inutile d'attendre une perquisition pour se sentir ravagé, au plus profond.

Il regarde l'ordinateur éteint. Dans sa mémoire de machine dorment ses articles, ses notes, sa documentation. Des mots silencieux, par milliers. Le seul espace qui reste vierge encore.

Il met la machine en marche. Le curseur clignote en attendant les ordres. Il s'allume et s'éteint au rythme exact d'un cœur qui bat. Marc n'avait jamais remarqué cela auparavant, il vérifie, il écoute son pouls, contre ses doigts. Dans le téléphone, les pulsations de la ligne occupée scandent le temps, elles aussi, sur la même cadence, mais bruyamment : ce sont les seules qu'on entend. Les voix du dehors sont les plus fortes, elles couvrent la sienne, elles font taire tout ce qu'il est.

Des voix hostiles. La haine, la jalousie, dévoilées brutalement. Bien sûr, Marc le savait, que les gens d'ici le trouvaient bizarre, mais il s'obstinait à penser qu'ils l'aimaient malgré tout, lui, l'enfant du pays, qui consacrait son énergie à ce petit musée. Cette illusion vient d'être cassée net. Ils n'ont jamais vu en lui qu'un intellectuel méprisant qui s'est servi de ses relations pour paralyser un chantier. Un type violent, louche, vicieux.

Un gros bourg, perdu dans la campagne. Que les habitants pensent ce qu'ils veulent, cela devrait lui être égal. Mais il n'a jamais eu de père, ni de grands-parents : ce village dérisoire, si nécessaire, lui tenait lieu de famille. Et on ne veut pas de lui ici !

Sur l'écran, le curseur palpite. Il attend. Il y a une commande terrible, irrémédiable : *DEL – Delete -Détruisez*. Elle détruit toute la mémoire.

Il ne faut pas. C'est la tentation du vide, rien d'autre.

Il faut. Je ne veux plus être fidèle.

Trois touches seulement... Cela va très vite, *D, E, L*, puis Marc appuie sur le signe étoile, pour indiquer qu'il veut effacer toute la mémoire.

La machine s'étonne ; elle demande confirmation ; *Tout détruire ?*

Oui, écrit Marc.

Quelques secondes à peine, et c'est fait. Ensuite, pour être certain de ne plus pouvoir revenir en arrière, il prend les disquettes sur lesquelles il a copié ses documents, il leur fait subir le même sort. Là aussi, cela va très vite. Tant d'années de travail, et beaucoup plus que cela. Toute sa mémoire.

Je ne veux plus être fidèle.

Et maintenant, c'est fait. C'est fini. Il n'y a plus de fidélité. Plus de souffrance, ni de honte, ni d'inquiétude.

Rien que le silence. Tous les mots se sont effacés sans un murmure, à jamais perdus. Le cerveau de la machine est vide, il ne reste qu'à éteindre l'écran, et c'est la mort sans visage, sans voix. Pas même une trace. Rien.

Marc retourne vers le vieillard qui ronfle au pied de la statue.

— J'ai fait cela, tu entends ? J'ai tout détruit. Mon travail. Ma mémoire.

L'autre ouvre les yeux.

— Un jour, moi aussi, la musique que j'avais écrite, je l'ai déchirée, j'ai lancé les lambeaux par la fenêtre, et je les ai regardés descendre dans la rue.

— Moi, je n'ai rien regardé. Il n'y avait rien à voir. Trois touches, le signe étoile, et c'est fini.

— Le signe de l'étoile... murmure le vieillard.

Il se rendort. Marc s'appuie contre la statue. Il voudrait dormir, lui aussi. Il ramasse le mouchoir souillé qui traîne sur le sol. Il le déplie, il trouve les somnifères que le vieillard a recrachés. Des capsules blanches, qui ont la forme de balles de revolver, mais beaucoup trop petites, ça ne suffira pas pour engourdir le corps pesant de Marc. Il les avale quand même. Puis il prend la boîte de médicaments que Christophe lui a donnée, le premier jour. *Ne pas dépasser la dose prescrite.* Très bien. Il se jette dans la gorge plusieurs cachets, coup sur coup. Il suit de l'index, sur l'emballage, le nom de Christophe.

Christophe, comme un messenger. Un visiteur venu d'ailleurs. Marc se souvient des versets que les sœurs chantaient, le matin de Noël : *Comme ils sont beaux sur les montagnes, les pieds du messenger qui annonce Ta venue !* Les voix aigres grinçaient contre les voûtes de la chapelle, il faisait

sombre, le froid était mordant, des colonnes de vapeur s'élevaient des vieilles bouches. *Comme ils sont beaux...*

Christophe, et avant lui, la première visiteuse, cette femme, sa mère. Comme elle est belle ! *Comme ils sont beaux, sur les montagnes !* Christophe et sa mère... C'est sur mon cœur qu'ils ont marché.

Marc se détourne. Il gagne son appartement, fouille le lit défait. Une dernière fois, il prend entre ses doigts le bibelot doré que cette femme lui a donné, voici plus de quarante ans. Elle a chuchoté un prénom, Annick, ou peut-être Anouk. Pendant toutes ces années, il a cru qu'elle s'appelait ainsi. Elle a dit : pense à moi le soir, quand on allume les lumières, n'oublie pas.

— Je n'ai pas oublié. J'ai été fidèle.

Il secoue l'ivrogne qui ronfle. Il le met debout, le pousse, le tire, de salle en salle, jusqu'à la porte du musée. Il a hâte d'en avoir fini. Elie titube en pleurnichant.

Dehors, le ciel est sombre. Le vent s'est levé, une bourrasque fait tournoyer la poussière, sur le trottoir. Marc en reçoit dans les yeux. De petits grains pointus qui brûlent comme du sel. Il traîne le vieillard jusqu'à sa voiture, l'assied brutalement sur la banquette, à côté de lui.

Le brigadier appelle, sur la place.

— Où vas-tu, Marc ? Attends ! C'est important, il faut que je te dise...

Marc n'écoute pas. Il démarre violemment. Près de lui, le vieillard pousse des gémissements. Sa lèvre saigne ; un filet rougeâtre coule sur son menton.

À la sortie du bourg, un camion bloque le passage : il faut s'arrêter, en attendant qu'il ne vienne plus de voiture en face. Marc tapote le volant avec impatience. Il n'arrivera pas aux Roches Sourdes avant l'orage. Voici les premiers éclairs. Les gouttes d'une pluie nerveuse cinglent la carrosserie.

Soudain, un choc. Marc croit d'abord que la pluie s'est changée en grêle et se jette sur lui. Des grêlons, de petits grains pointus qui cherchent son visage. Non, c'est du verre. Le pare-brise vient d'éclater. On a lancé une pierre sur sa voiture, il entend des pas qui s'éloignent en courant.

Une pierre.

Il remet la voiture en marche, il double le camion, et tant pis si un autre véhicule vient en face. Ses vêtements sont couverts de minuscules

morceaux de verre, il y en a partout, dans ses cheveux, dans son cou. La pierre ne l'a pas touché : il l'aperçoit sur la banquette, entre le vieillard et lui. Une petite pierre, aux arêtes aiguës. Le signe qui confirme tous les autres : l'interrogatoire, les insultes au téléphone, le bureau dévasté. On le chasse d'ici.

Le vent lui souffle dans la figure, il n'y a plus de pare-brise pour l'arrêter. Marc accélère encore. Il roule vite, dangereusement. Et plus il roule vite, plus la violence du souffle augmente, contre son visage. C'est sa propre violence qu'il reçoit en pleine figure, comme une gifle.

L'orage. La pluie en rafales serrées, mêlées de grêle. Et voici, au bord de la route, la maison grise du passé. Les Roches Sourdes. Un garçon, le front contre la vitre, regarde par la fenêtre un autre garçon, dehors. Une mouche tourne autour d'une lampe, elle se cogne. Je n'ai rien oublié, j'ai été fidèle, et ma fidélité m'a empêché de vivre.

Marc arrête la voiture. Il arrache Élie à la banquette. Il voit le vieux visage épouvanté, tout près du sien. Des lèvres couvertes de sang et de vomi séché, des joues barbouillées sur lesquelles l'eau ruisselle. Un masque. Des yeux égarés.

— J'ai été fidèle, répète Marc, très fort, pour couvrir le bruit de la pluie. Dis-lui que j'ai été fidèle. Explique-lui.

Il saisit la main d'Élie, referme les vieux doigts sur le bibelot doré.

— Donne ça à Christophe. Dis-lui que c'est sa mère qui me l'a donné. Dis-lui ce prénom aussi : Annick ou Anouk. Répète.

L'ivrogne le regarde d'un air hébété. Il ne comprend rien, on ne peut pas lui faire confiance, le message sera perdu. Mais Marc ne veut plus attendre. Il faut qu'il se débarrasse, tout de suite, de cette fidélité qui a été comme une brûlure en lui. Il secoue la grille. La porte de la cuisine s'ouvre.

— Reprends-le, Christophe ! Je te le rends !

Il lâche le vieillard qui titube et s'écroule devant le portail. Christophe se précipite sous la pluie, il se penche sur lui. L'Irlandaise arrive, elle dit quelque chose... Marc retourne en courant vers sa voiture.

La nuit, déjà. Il n'est pas bien tard, mais l'orage a chassé le jour, si vite. Pendant plus de deux heures, il y a eu le tonnerre, les éclairs, des rafales de grêle. Maintenant, les convulsions du ciel ont cessé, il pleut. Une pluie régulière, glacée, comme si l'hiver était là, et les vieilles femmes n'en finissent pas de commenter le changement brutal du temps.

— Et cette humidité. Ça n'est pas bon, l'humidité, pour mes douleurs...

Christophe, lui, s'inquiète pour la religieuse. Elle a dû être prise par l'orage et elle s'est mise à l'abri. Mais à présent, pourquoi ne revient-elle pas ? Peut-être qu'elle cherche encore Élie, obstinément.

On allume la télévision. Sur l'écran, un animateur au sourire étincelant s'avance dans un tourbillon de paillettes.

— Taisez-vous, grogne Germaine. Voici le jeu qui commence. Qu'est-ce qu'on va rigoler !

Il ne reste plus grand monde dans le salon. Mademoiselle Cayeux n'a pas quitté sa chambre de la journée. Quant à Élie, Christophe l'a couché, il l'a nettoyé du mieux qu'il a pu, et le vieillard s'est laissé faire, hébété. Il n'a pas réussi à dire ce qui lui est arrivé, ni pourquoi c'est Marc qui l'a ramené. À toutes les questions il n'a répondu que par des bribes incohérentes, entrecoupées de cris d'angoisse, comme si une menace était là, sur lui.

La jeune fille vient s'asseoir près de Christophe, sur le canapé.

— Vous avez vu ? chuchote-t-elle. Aucun d'eux n'a remarqué que la sœur n'est pas là. Du moment qu'ils ont à manger et la télé, ça leur est bien égal, ce qui peut nous arriver. Regardez-les. Leur confort, leurs appétits, voilà tout ce qui compte. Depuis le début de la semaine, je n'ai pas réussi à avoir une vraie conversation avec un seul d'entre eux. Ils n'écoutent rien. Ils n'ont pas de pitié, pas de tendresse. La vieillesse est une chose terrible.

— Tous les vieillards ne leur ressemblent pas. Ceux-ci sont des pauvres, leur vie a été difficile. Et ils n'ont plus de famille.

— Pour certains, je suis sûre que c'est leur faute s'ils ont fait le vide autour d'eux. Voyez Marcelle, par exemple.

— Peut-être, mais vous ne pouvez pas dire ça pour Lucie, pour Germaine.

Dans son fauteuil, l'infirmier bat des mains parce que, sur l'écran, un des concurrents est en difficulté, un gros homme aux joues molles dont les lèvres tremblent, sous la grosse moustache.

— Facile, voyons, dit l'animateur. En quelle année...

— Espèce de nullité ! lance Francis. Tu as la solution sur ton papier.

— Je voudrais que ce séjour finisse, souffle la jeune fille. Un jour encore, c'est long. Et la sœur qui ne revient pas. Elle a dû avoir un accident.

— On nous aurait prévenus.

Mais il commence à être inquiet lui-même. Une inquiétude mêlée d'irritation ; il lui semble que c'est par entêtement que cette femme se refuse à rentrer. Elle a décidé qu'elle ne reviendrait pas sans Élie, et elle continue à chercher. Pourquoi ne téléphone-t-elle pas pour savoir si personne ne l'a ramené ?

— J'ai le mal du pays. Je voudrais être à la maison, chez mes parents.

La jeune fille lui touche le bras. Mais ce contact ne l'émeut plus. Lui aussi, il voudrait rentrer chez ses parents. Être de retour à la maison, à la fin des vacances, l'école va reprendre, sa chambre sentira les choses neuves, le cartable, les cahiers tout Irais...

Demain, il sera chez lui. Bien sûr, ce qui l'attend, ce n'est plus la rentrée des classes, ce temps protégé où l'on croit que tout est possible, si seulement on s'applique. Ce ne sont plus ces heures légères où chaque chose paraît auréolée de lumière, mais un appartement triste, au-dessus de la pharmacie, et un avenir tout droit, comme la rivière derrière les entrepôts. Pourtant il éprouve, comme autrefois, le désir de reprendre la tâche, et de faire de son mieux. Et Claire. Au bout de ce retour, il y a Claire. Après-demain, dimanche, il la reverra.

Près de lui, l'Irlandaise quémante un geste d'affection. Mais il n'a plus de place pour elle. Même Yolande s'est effacée, et il ne comprend plus à

quoi il a obéi, en se lançant à sa recherche. Il voudrait redevenir l'enfant qui rentre à la maison, dans une vie bien lisse, sans complications. Il s'écarte.

— Je vais faire une ronde, pour vérifier que tout va bien.

Dans sa chambre, Élie dort d'un sommeil agité, haché de mots incohérents. Une croûte de sang s'est formée sur sa lèvre.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, Élie ? Où étiez-vous, pendant tout ce temps ?

Élie balbutie quelque chose à propos d'une étoile, du signe de l'étoile qui détruit tout. Puis il a un sursaut violent, et un objet tombe sur le plancher. Le bibelot qu'il serrait, quand il s'est effondré sur le seuil, les doigts noués si fort qu'il était impossible de les écarter. Christophe le ramasse. Ça ne ressemble à rien de ce qu'il connaît : à quoi peut servir cette rangée de huit godets ? Et il y en a un autre, un neuvième, nettement plus grand, à l'écart des autres.

— C'est de l'or ?

Élie ne répond pas. Christophe regarde encore le bibelot avec perplexité avant de le reposer sur la table, contre l'étui du violon.

Il gagne ensuite sa propre chambre. Il n'a pas pris le temps, ce matin, de la ranger ni de l'aérer, il y retrouve la chaleur malsaine d'avant l'orage et le désordre de la nuit dernière, dans les draps. La lettre de Claire et celle du pauvre Paul sont froissées l'une sur l'autre, il les met dans sa poche. Il ouvre la fenêtre, regarde la pluie qui tombe sur le jardin. La fraîcheur entre dans la pièce. Elle dissipe les émotions moites, venues de l'adolescence, qui avaient repris possession de lui, dans cette maison.

Puis il pousse la porte de la chambre voisine, où Mademoiselle Cayeux est allongée, immobile, le cou appuyé contre le montant du lit – une position inconfortable, qui lui casse la nuque. Elle n'a plus ses lunettes, son visage si mobile est figé dans une sorte de stupeur, ses narines sont pincées, ses yeux vides. Et le pire, c'est ce dont parlait la sœur : elle ne se lave pas, elle ne se lève même plus pour aller aux toilettes. Une odeur aigre monte du matelas. Christophe se force à ne pas reculer, à s'asseoir auprès d'elle.

— Voulez-vous que je redresse votre oreiller ?

Pas de réponse. La vieille main traîne sur le drap. Il n'ose pas la toucher.

— Voulez-vous que je vous apporte de la tisane ?

Les mots qu'il lance vers elle ne l'atteignent pas.

Elle est trop occupée à ressasser, douloureusement, ce qui s'est passé dans le supermarché.

— Soyez raisonnable, il ne faut pas faire un drame de cet incident. Tout le monde, un jour ou l'autre, a cédé à la tentation de prendre quelque chose sur un rayon. Moi qui vous parle, il m'est arrivé...

Ce ne sont sûrement pas les phrases qu'il faudrait prononcer. Il sent comme un vertige de mort, dans cette pièce. Il voudrait s'enfuir.

— Vous êtes trop sévère avec vous-même.

Il ne sait plus quoi dire. Il aperçoit, dans la penderie, le tailleur bleu, suspendu à un cintre. La broche en forme de fleur est encore accrochée au revers. Sur la table de chevet, à côté d'une montre minuscule, il reconnaît la médaille qu'elle portait au cou, une Vierge au sourire pensif.

Il soulève le drap. La chemise de la malade est remontée jusqu'au nombril, ses cuisses sont souillées, et le matelas est trempé. Il faudrait la laver, la changer. Mais il n'ose pas le faire, lui, un homme. Et il est convaincu qu'elle a fait exprès de s'infliger cette humiliation. Il se souvient de la boue dont sa mère avait maculé ses cheveux, sur la tourbière, il pressent comme une ressemblance. Pourtant, quel rapport entre une kleptomane, démasquée par un surveillant, et une adolescente qui découvre que ses parents sont des traîtres ? Le sentiment de culpabilité ? Le désir de s'infliger la honte, pour expier ? Non, il y a autre chose, une parenté plus subtile, et plus mortelle encore.

Il cherche, il ne voit pas, il a dû faire une erreur quelque part. Il faudrait tout reprendre, depuis le début : ce qui est arrivé à Mademoiselle Cayeux, l'histoire de sa mère aussi... Mais l'Irlandaise appelle, dans l'escalier, et il se précipite dans le couloir, avec un soulagement lâche.

— Le téléphone, Christophe. Ils ont peut-être des nouvelles de la sœur. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Venez vite.

C'est le brigadier. Il demande, d'une voix tendue :

— Marc n'est pas avec vous ? Pourtant, je l'ai vu, sur la place, juste avant l'orage : il raccompagnait votre petit vieux. Il n'est pas rentré chez lui. Où est-il ?

Christophe n'en sait rien. Il était trop occupé à soutenir Élie, il n'a même pas levé les yeux vers Marc. Celui-ci, d'ailleurs, est parti si vite, et la pluie était violente, elle giflait le visage, on n'y voyait rien.

— Je suppose qu'il a continué sur la route, reprend le brigadier. Il a dû aller en ville. Il a un ami journaliste, là-bas. Vous ne connaissez pas son adresse ? Il faut que je le retrouve, la situation a changé, il y a du nouveau.

— Je suis désolé, je ne peux rien pour vous. C'est nous qui aurions besoin de votre aide. Notre responsable...

L'autre lui coupe la parole.

— Ça suffit. Vos petits vieux ont fait assez de mal comme ça. Et vous surtout. Ce qui s'est passé, c'est votre faute. Si vous ne nous aviez pas raconté n'importe quoi...

Il raccroche. Christophe reste immobile, le récepteur à la main.

— Il est arrivé malheur à la sœur, j'en suis sûre, murmure l'Irlandaise.

Ils retournent au salon. Le jeu télévisé se termine. Le gros homme aux joues molles a perdu, il adresse un sourire contraint à la gagnante, une matrone épanouie, sanglée dans un tailleur à carreaux, dont les lèvres se retroussent avec satisfaction. Des images stupides, que Christophe regarde, plein d'une tristesse qu'il ne s'explique pas. Un triomphe dérisoire, une humiliation, l'impression surtout d'une culpabilité confuse – ce qui s'est passé, c'est votre faute, vous racontez n'importe quoi.

*

La nuit. Le froid. La pluie glacée qui tombe à travers le pare-brise béant.

Marc n'a pas de veste, rien qu'une chemise d'été, très fine, et un pantalon léger. L'air humide l'enveloppe d'une chape malsaine. Ses membres lui font mal, ses bras surtout, ses épaules. Il essaie de bouger. Il est encore assommé par tous les cachets qu'il a avalés. Les cachets de Christophe – et Christophe, Marc vient de le tuer...

Il n'arrive même pas à remuer la tête. Ses souvenirs sont pâteux. Il revoit le vieillard affolé, titubant devant le portail. Lui, il a couru sous la grêle jusqu'à sa voiture, il s'est assis sur la banquette couverte de verre pulvérisé.

Il a démarré sans savoir où il allait. En ville, peut-être, tout lui était indifférent. Maintenant encore, rien n'a d'importance. Sa voiture est cassée, il pleut à l'intérieur. Et dans son musée, la mémoire de l'ordinateur est morte, son travail est perdu, toutes les traces effacées...

Il a laissé les Roches Soudres derrière lui. Presque aussitôt, il a senti que les cachets commençaient à agir. Il ne parvenait plus à raisonner, ses yeux se fermaient. Il a continué, malgré la bourrasque qui lui fouettait le visage. Il n'y voyait plus bien, il a allumé les phares et, tout en conduisant, il regardait vaguement leur lumière, devant lui, contre l'écran mouvant des trombes d'eau. Une bête fantomatique, en train de se débattre dans un filet.

Soudain, à quelques mètres, il a distingué les feux d'une voiture qui avançait très lentement devant la sienne. Il l'a reconnue, malgré la confusion de son esprit. La voiture de Christophe. Les phares donnaient sur elle, ils l'entouraient de lumière.

Les idées de Marc s'obscurcissaient. Une image prenait toute la place, comme une obsession : Christophe marchant avec une fille, sur la tourbière, le dernier soir de cet été ancien. Christophe et une fille penchés sur une flaque, observant quelque chose, restant là sans bouger, tout près l'un de l'autre, longtemps. Le soleil allait se coucher, le ciel se colorait de rose, de mauve. Des teintes trop douces qui barbouillaient le cœur.

Lui, dans les broussailles, il les regardait. Il tenait son fusil des deux mains. Le seul objet laissé par son père inconnu, ce soldat américain qui a séjourné au village. Marc n'était même pas sûr que cette arme lui ait appartenu : peut-être que sa mère confondait les choses et que ce fusil venait plutôt de son père à elle, disparu pendant la Grande Guerre.

Le père de Marc. Son grand-père. Deux soldats. Deux absents. Ce fusil pour unique héritage. Dans les broussailles, tout en guettant Christophe, Marc le serrait violemment. Sa force, son héritage, sa seule arme contre une angoisse aiguë qu'il ne comprenait pas. Il a levé le fusil, il a visé le garçon devant lui, sur la tourbière.

Sur la route, contre ses paupières qui battaient, l'image du fusil tendu barrait son regard, tandis qu'il entrevoyait devant lui, dans la lumière mouillée des phares, cette voiture arrogante. Il a pensé : tout est la faute de Christophe, il est revenu saccager ma vie, avec ses deux vieillards. Et ces médicaments qui m'assomment, c'est encore lui.

Il s'est lancé à la poursuite de cette voiture. Christophe, je te hais ! Il s'est approché, sans baisser les phares, éblouissant l'autre, devant lui. Je te hais, je te poursuis, fais attention, Christophe, je vais te tuer !

Un choc violent. La voiture s'est enfoncée dans celle qui la précédait, et toutes deux, encastrées l'une dans l'autre, elles ont quitté la route. Elles ont sauté ensemble, brutalement, dans un espace étrange où il n'y a plus de vie, plus de forme. Toi, moi, ensemble, ailleurs. Plus rien.

Plus rien, sauf un souvenir qui se traîne dans la conscience à demi morte. Un garçon tient un fusil, il vise un autre garçon, devant lui. Soudain, il détourne son arme, il la lève vers le ciel, et il tire, contre le ciel crépusculaire, comme s'il pouvait déchirer cette douceur, au-dessus de sa tête, qui l'étouffe. Il tire. Sur la tourbière, l'autre garçon sursaute, il serre la fille contre lui. Il l'embrasse. Voilà. Alors Marc recharge le fusil, il recommence jusqu'à ce qu'il n'ait plus de cartouches, plus rien. Puis il se jette à plat ventre sur le sol humide, il serre l'arme contre lui, comme si c'était quelqu'un, une présence, il appuie ses lèvres sur le canon brûlant.

*

Francis surgit de sa chambre, dans son pyjama couvert de taches.

— Je veux regarder la télé. Le dernier journal de minuit. Peut-être qu'ils me montreront, cette fois.

— Faites donc, ricane Marcelle. J'attends avec impatience de vous admirer.

C'est la seule pensionnaire qui ne soit pas encore couchée. Elle s'attarde dans le salon en regardant Christophe avec une mélancolie étudiée.

— Trop tard, gémit Francis. C'est commencé depuis longtemps.

En effet, le journal est presque terminé. Le présentateur commente un dossier culturel ennuyeux, consacré à des fouilles archéologiques dans une région marécageuse. On montre un professeur dont la face rayonne de suffisance, et pourtant il bafouille, il ne termine aucune de ses phrases.

— Hé ! Ho ! glapit Francis. C'est ton métier de parler. Alors, dépêche-toi, au lieu de chercher tes mots. Je veux qu'on ait le temps de me montrer, moi.

L'autre poursuit son cours et, quand sa voix finit enfin de grasseyer, il est remplacé par un journaliste au visage décharné qui déclare que depuis un an il lutte avec un ami pour qu'on cesse d'éventrer les tourbières. Elles sont si précieuses pour l'archéologue : tant de traces du passé conservées dans la tourbe, immobilisées...

Il a une tête de mort, ce journaliste, et des yeux brûlants d'illuminé. Ses propos sont aussi rébarbatifs que la brochure de Marc. Inquiétants même : Christophe n'aime pas penser à ces restes du passé qui ne veulent pas disparaître, une bonne fois.

— C'est mon tour ! À moi !

Non, voici la météo : demain, retour du soleil... Le vieillard coupe le poste, rageusement.

— J'ai préparé une infusion, annonce l'Irlandaise.

— Une tisane ? Tu crois que je suis du genre à boire des tisanes, moi ?

Francis suit quand même les autres dans la cuisine. Il brandit un paquet de cartes, il propose une partie. Marcelle saisit ce prétexte pour ne pas aller dormir. Elle exige que Christophe soit son partenaire, elle s'assied près de lui, étend la jambe pour toucher la sienne : un mouvement raide, qui tient de la ruade. La jeune fille verse l'infusion dans les bols. Du tilleul, comme lorsque Christophe était enfant, une tisane calmante qui devait l'aider à s'endormir et à échapper à la crise d'asthme. La cuisine, la lampe allumée, le liquide doré qui fume dans le bol, comme autrefois, et toutes les terreurs de la nuit qui attendent derrière la porte.

— On va jouer à la bataille, explique Francis. Il n'y a rien de plus intelligent, comme jeu. Il faut enfoncer l'adversaire, sinon, c'est lui qui t'enfonce.

Francis distribue les cartes et il ajoute, au centre, une réserve qu'il baptise la pioche. La partie commence. La passion monte tout de suite entre les deux vieillards, ils glapissent : bataille ! en se jetant des regards féroces.

— Pioche donc, qu'est-ce que tu attends ?

Pioche... Christophe revoit les gendarmes, ce matin, avec leurs pelles, leurs pioches. Il pioche dans le tas de cartes, comme s'il soulevait la tourbe à son tour, comme s'il allait comprendre ce qui échappe encore.

Dans le couloir, comme une réponse, la sonnerie du téléphone. La jeune fille se précipite.

— Votre père, Christophe.

Le vieil homme exagère ; il est minuit. À moins qu'il ne soit arrivé quelque chose... Christophe se lève en hâte, malgré les protestations de Francis.

— Et la partie ? Tu n'as pas le droit de laisser la partie !

Au téléphone, son père a la même voix geignarde.

— Tu as oublié mon existence, j'imagine ? Il faut que ce soit la télévision qui m'apprenne ce qui se passe chez vous.

Il faut un moment avant que Christophe comprenne ce qu'il veut dire. Apparemment, Francis avait raison, il y a eu un petit reportage sur le village, dans le dernier bulletin d'information.

— Quelle histoire incroyable ! C'est déjà arrivé, je sais, dans d'autres tourbières, mais je n'aurais pas cru qu'un médecin pouvait se tromper à ce point.

De quoi parle-t-il ? Christophe perd pied. Et le vieillard ne fait rien pour l'aider. Il s'intéresse uniquement à lui, comme d'habitude. Il s'étend longuement sur l'émotion qu'il a ressentie à voir, à la télévision, ce paysage qui lui rappelle la disparue. Il évoque une journée qu'il a passée aux Roches Sourdes avec elle, quand ils étaient jeunes mariés. Un vieux récit que Christophe a déjà entendu, mais il n'avait pas fait attention, cela ne l'intéressait pas alors.

— Ta mère était si réservée, les premiers temps. Elle ne parlait jamais de sa famille. Elle ne voulait même pas dire où elle avait passé la guerre. J'ai dû insister longtemps, avant qu'elle mentionne les Roches Sourdes. C'était étrange, elle se comportait comme une coupable qui cache un secret honteux.

— C'est un peu normal, commence Christophe, en pensant à ce qu'il vient de comprendre sur ses grands-parents.

Son père continue sans l'entendre :

— Cette journée aux Roches Sourdes a été pour elle comme une délivrance. C'était peu de temps avant ta naissance, Christophe. La maison avait changé, ce n'était plus un orphelinat, les fillettes qu'elle avait connues

avaient quitté le pays, mais cette visite lui a fait le plus grand bien. Elle s'est même prise d'amitié pour un gamin, avec lequel elle est allée se promener dans le jardin. Quand nous sommes repartis, elle a pleuré dans la voiture, de soulagement, j'en suis certain. D'ailleurs, c'est après ce voyage qu'elle a commencé à parler de ses parents, de leur rôle dans la Résistance.

— La Résistance ? répète Christophe, en donnant à ce mot, exprès, une inflexion dubitative.

Il hésite. Il voudrait expliquer ce qu'il a enfin compris : ses grands-parents n'étaient pas des résistants. Bien au contraire. Des collaborateurs, des traîtres. Mais si son père a été dupe, s'il ne sait vraiment rien, mieux vaut ne pas tout bouleverser. Il y a un silence. Puis le vieil homme reprend, avec l'avidité habituelle :

— Tu rentres demain, n'est-ce pas ? Nous pourrions dîner ensemble, dimanche.

— Dimanche, il y a Claire.

— Claire... Mon pauvre garçon, il faudra bien un jour que tu te décides à regarder la situation en face, à propos de Claire. Mais c'est vrai que tu n'as jamais eu beaucoup de courage.

Il raccroche. Qu'a-t-il voulu insinuer ? Christophe hésite à rappeler, pour lui demander de s'expliquer. Il regagne la cuisine, la tête baissée. Son père a raison : il manque de courage.

*

L'obscurité est totale. Il faut que Marc s'arrache à cette banquette, qu'il aille à la recherche de l'autre voiture. Elle doit être devant lui, un peu plus loin.

Il appuie sur la portière. Il a du mal à l'ouvrir, il n'a plus aucune force dans les bras. Dehors, il pleut toujours. Le sol est spongieux, Marc frissonne en posant le pied dessus. Il avance lentement, les mains tendues, comme un aveugle. Au bout de quelques mètres, il ne sait même plus de quel côté se trouve sa voiture. Il fait trop noir.

— Christophe !

Pas de réponse. Rien que le bruit de la pluie qui bat le sol. Elle le frappe, lui aussi. Ses épaules, son dos, son crâne. Il grelotte, il claque des dents, s'étonnant de sentir son corps se débattre ainsi, alors que l'être, dans ses profondeurs, reste indifférent, comme mort.

— Christophe !

Des flaques sous ses pieds. La mousse qu'il écrase. Il marche sur la tourbière. Il croyait pourtant être sorti de la zone marécageuse quand il a aperçu l'autre voiture, sur la route. Mais tout ramène à la tourbière, toujours. La vieille tourbière – toutes les rêveries, les attentes, et le désir aussi.

— Christophe !

La tourbière familière. Ce mélange pesant de terre et d'eau. Les jeux de l'enfance. Les paysages minuscules qu'il s'amusait à pétrir, accroupi sur la tourbe, avant de les rendre au néant, en les écrasant du talon. Les insectes dans les flaques. Il les guettait longuement, avant de les arracher à l'eau dormante. Il les capturait avec des filets qu'il taillait dans les vieux bas de sa mère. Il essayait de les nourrir, mais ils dépérissaient, ils ne voulaient plus vivre.

— Christophe !

La tourbière ruisselante s'enfonce sous ses pas. La tourbière primitive, qui garde encore les traces d'un peuplement très ancien. Et c'est devenu son métier, de se pencher sur elles. Ce qu'il arrache à ce sol épais, ce ne sont plus des insectes moribonds, mais les bribes d'une histoire violente, faite de désir et de peur, à son image à lui.

— Christophe !

Il appelle encore, sans espoir, d'une voix de plus en plus basse. Il pleut sur la tourbière, et tout se noie, tout retourne à la boue originelle. La pluie abolit les contours, toutes les différences. Et lui aussi, terre détrempée, informe, sans trait distinctif. Les mots d'homme et d'individu sont des tromperies. La boue retourne à la boue, il n'y a rien d'autre.

Il titube sur le sol glissant. Ses pensées sont molles, aussi mal assurées que ses pas. L'ivrogne, dans le musée, évoquait l'allégorie de la Justice. Du délire. Pourtant, Marc croit voir soudain cette balance redoutable au-dessus de sa tête. Pour qu'un des plateaux remonte, il faut que l'autre plonge. Pour

toute chose, il y a un prix qu'on doit payer. Les lois de l'équilibre, disait Élie. Les lois obscures auxquelles Marc a obéi, en enterrant son fusil, quand on a trouvé la statue. Et aujourd'hui...

Il répète : les lois de l'équilibre. Il pense à ce vieux fusil qui doit être près d'ici, dans la tourbe : tout ce qui reste d'un soldat perdu. La Justice s'incline au-dessus de sa tête. Une femme, elle ressemble à la mère de Christophe, mais elle a les yeux bandés. Elle tient cette balance et dans l'autre main son épée. Et voici qu'elle lève l'épée dans le ciel. Les lois de l'équilibre. Une morte est remontée des profondeurs et, en échange, quelqu'un doit mourir.

Quelqu'un doit mourir.

Marc glisse, il tombe à genoux dans la tourbe gluante. Il n'a pas le courage de se relever. L'épée de Justice est sur lui. Il voudrait appeler, mais il n'y a rien d'humain pour lui porter secours. La mère de Christophe est morte depuis très longtemps, et la Justice a les yeux bandés, elle n'a pas de regard, ce n'est pas une personne, seulement un mécanisme. La tourbe commence à s'enfoncer sous le poids de Marc.

— Je ne la laisserai pas vous noyer, disait Élie de sa voix cassée. Je vous retiens. Donnez-moi la main, n'ayez pas peur.

Les promesses d'un ivrogne. Une moquerie sinistre. Tout ce qui reste à Marc pour ne pas mourir.

— C'est notre dernier soir, soupire Marcelle.

Elle est seule dans la cuisine, avec Christophe. Elle pousse sa chaise contre celle de son voisin et retrousse un peu sa jupe, découvrant un mollet décharné, un genou pointu.

— Je vous ai parlé méchamment, ce matin. Vous ne m'en voulez plus ? J'étais si malheureuse.

Il crispe les mâchoires pour ne pas éclater d'un rire brutal. La situation est grotesque, il a l'impression d'être une fille serrée de près par un séducteur.

— Vous avez cherché l'aventure avec cette Irlandaise, mais ça ne vous a mené nulle part. Entre nous deux, en revanche, il y a beaucoup d'affinités.

La hanche de la vieille femme s'appuie contre lui, avec insistance. Il recule sa chaise. Aussitôt, elle avance la sienne. C'est ridicule, du mauvais théâtre.

— L'hôpital, pour moi, c'était une solution provisoire. La semaine prochaine, je vais faire les démarches pour sortir. J'ai de l'argent à ma banque. Des valeurs et des actions, dans un coffre. Vous n'aurez rien à regretter, quand nous serons ensemble.

Elle est en plein délire, les yeux mi-clos, un sourire aux lèvres.

— Allons, dit-il doucement. Vous savez bien que ce n'est pas possible.

— Mais pourquoi ? Parce que vous êtes marié ? Ce n'est pas un problème, vous allez divorcer. Vous pensez peut-être que vous avez le devoir de rester avec votre femme ? Erreur ! Vous croyez l'aider, mais elle se rend compte qu'elle est un fardeau pour vous, et c'est ça, justement, qui la rend malade.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Cette lettre, l'autre jour ; avant qu'elle tombe dans l'eau...

— Vous l'avez lue ? Qu'est-ce qu'elle m'écrivait ? Dites.

— Oh ! rien d'intéressant. Des jérémiades. Elle se reprochait de gâcher votre vie, avec sa maladie. Elle disait qu'elle voulait s'en aller, que ce serait mieux pour vous. J'ai même cru comprendre qu'elle avait quelqu'un d'autre en tête. Vous voyez ! La route est libre, rien ne vous retient...

La vieille femme sourit d'un air sensuel, elle se passe la langue sur les lèvres. Hideuse... Christophe la repousse avec horreur. Il quitte la cuisine en courant, grimpe à l'étage. Sur le palier, il se heurte à Élie, devant la salle de bains.

— Vous ! Il ne manquait plus que vous ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Il n'a pas besoin de réponse. Il entend couler la douche derrière la porte : la jeune fille est à sa toilette, et le vieillard... La même situation répugnante que dans la cuisine. Le désir sénile, hideux, intolérable. Christophe prend Élie par le bras, le l'amène vivement jusqu'à sa chambre et le met au lit, avec rudesse. Une colère monte en lui, contre tous ces vieillards. Marcelle et ses paroles dégoûtantes. Et tout à l'heure son père, au téléphone. Comment osent-ils prétendre que Claire...

— Ce n'est pas vrai, qu'elle veut s'en aller ! Elle a besoin de sécurité, elle a besoin de moi.

— Léa aussi avait besoin de sécurité.

Léa, Léa ! Ce prénom obsédant qui revient, comme le cri d'un paon !

— Léa s'est mariée avec un homme riche. Son protecteur, comme elle disait. Elle voulait changer de nom. Elle croyait que ça lui permettrait d'échapper au passé. Mais on n'échappe pas.

Les doigts de Christophe se crispent sur les deux lettres dans sa poche, celle de Claire, et l'épître interminable du pauvre Paul. La première est illisible, mais l'autre, celle qu'il n'a pas lue jusqu'au bout, il la reprend.

Envers et contre tout, quoi qu'il arrive, je veille scrupuleusement et loyalement sur ton appartement. J'ai arrosé les plantes...

Il n'a pas besoin de poursuivre beaucoup pour deviner ce qui suit, dans le même style ampoulé.

Il faut que je te révèle, scrupuleusement et sincèrement, les choses telles qu'elles sont, parce que rien ne vaut la franchise, et quand il s'agit d'amour, la loyauté la plus parfaite, même avec son rival...

Son rival ! Un mot aussi grotesque que cette parodie d'amour avec Marcelle, dans la cuisine.

Notre secret nous pèse, depuis des mois ; nous n'avons rien osé te dire, mais, dans cette lettre que je te fais suivre et que, sincèrement et loyalement, je n'ai pas ouverte, je devine que Claire t'explique les choses. Elle éprouve beaucoup de remords, elle sait ce qu'elle te doit...

Pendant ce temps, Élie ressasse, encore et toujours, l'histoire de Léa :

— Cette sécurité que Léa avait cherchée est devenue pour elle comme un piège. À force de se renier elle-même, elle n'existait plus nulle part. Elle n'avait plus d'issue.

Eh bien ! Claire, elle, a trouvé une issue. Cet amour grandiloquent. Les bras de celui que Christophe appelait, avec condescendance, le pauvre Paul...

Nos âmes se sont reconnues, comme prédestinées. Mais sache que, fidèlement et loyalement, nos corps ne se sont pas touchés. Nous avons lutté, héroïquement et farouchement, contre la tentation, nous avons résisté...

Christophe cesse de lire. Cette dernière précision lui soulève le cœur, plus encore que tout ce qui précède. Il ne veut pas les imaginer luttant, héroïquement et farouchement, pour le ménager, lui.

Il s'assied près du lit. Marcelle avait raison : il s'est servi de la fragilité de Claire pour se défendre contre un désir de naufrage qu'il porte en lui depuis longtemps. Il voulait être indispensable à quelqu'un. Pour la même raison, il prétendait réconforter Paul pendant ces longues conversations laborieuses. Mais personne n'avait besoin de lui. Il gênait, au contraire.

Il regarde le visage ravagé d'Elie, sa bouche édentée, ses yeux injectés de sang, ses pommettes violacées. Une fascination lui vient : ne plus soigner les gens, mais les rejoindre, plonger avec eux dans la misère, s'y perdre, s'y laver. Il n'a pas d'enfants, son père est à l'abri du besoin. Plus rien ne le retient. Il peut.

— Je ne veux plus penser à Léa, pleurniche le vieillard. Je veux du vin. Ou du vinaigre. De l'alcool à brûler. Quelque chose.

Il pousse un gémissement. Christophe voudrait se joindre à lui et gémir, lui aussi. Mais qui les entendra ? Ils sont aux Roches Sourdes – un nom qui vient, paraît-il, de toute l'eau qui sourd dans la région. Mais l'autre explication, la plus évidente, est sûrement la bonne. Une terre frappée de surdité, où les appels se perdent.

— Léa n'a pas eu de tombe. Pas même d'urne avec un nom dessus. On a dispersé ses cendres sans beauté, n'importe comment, devant le crématorium.

— Vous me l'avez déjà raconté. Et ça m'avait frappé parce que ma mère aussi...

L'autre est incapable de l'entendre. Il ne fait même pas l'effort de s'interrompre.

— C'est elle, Léa, qui a demandé ça. Elle a voulu rejoindre les autres, se perdre comme ils ont été perdus, sans laisser une trace. Pas de nom, pas de date. Rien. Et moi...

Sa voix grimpe, stridente.

— Moi, j'étais un artiste. Ils espéraient si fort en moi. J'aurais dû être comme un sculpteur, avec ma musique. J'étais là pour leur dresser des tombeaux. Mais je n'ai rien su faire, j'ai trahi tout le monde. Aidez-moi. Allez me chercher du vin.

— Je vais vous donner des somnifères.

— Je n'en veux pas. Et d'ailleurs, vos somnifères, je ne les ai plus. Je les ai donnés à cet homme, dans le musée. Il a été bon pour moi, lui. Il m'a offert du vin. Il m'a giflé, mais je lui pardonne, il était si désespéré, il disait qu'il n'en pouvait plus.

— Vous lui avez donné le tube entier ?

Christophe essaie de calculer combien il restait de comprimés dans ce flacon. Le vieillard glousse. Une lueur mauvaise danse dans ses yeux.

— Le tube entier, parfaitement. Il m'a même fait remarquer que pour un pharmacien, ce n'était pas prudent...

— Qu'est-ce qui n'est pas prudent ? demande l'Irlandaise, en poussant la porte. Vous vous faites du souci parce que vous avez prêté votre voiture à la sœur, c'est ça ?

Sa voiture ! Christophe n'y pensait plus. Sa voiture, ses médicaments...

— Ne vous inquiétez pas. Même si quelque chose de grave est arrivé, ce n'est pas votre faute. Vous avez voulu bien faire, c'est ça qui compte.

Elle lui sourit. Elle sent le savon tout frais. Sa peau est encore humide, et sa robe se colle à son corps, le dessinant de manière indiscreète, mais elle ne s'en rend pas compte. Elle est là, dans cette chambre, le visage illuminé, à vanter, comme une enfant, cette vertu touchante à laquelle elle croit, la bonne volonté. Elle avise le bibelot doré, contre l'étui du violon.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille. À quoi ça sert, cette rangée de pots, tous accrochés ensemble ? C'est un jouet pour les enfants ? Ou alors, je suppose, on y met des fleurs ?

Le vieillard la regarde intensément. Elle se penche, ses seins effleurent l'étui du violon.

— Vous avez vu ? Un des pots est beaucoup plus grand que les autres. Et il est à l'écart, tout seul. Pourquoi ?

— Il ne faut pas y mettre des fleurs, murmure Élie d'une voix rauque.

Il étend le bras, saisit la fille par la taille, l'attire sur le matelas. Elle se dégage en poussant un cri, recule jusqu'à Christophe.

— Ne restez pas ici, chuchote-t-il. Il est très énervé. Je vais essayer de le calmer et je vous rejoins.

Elle sort docilement. Élie s'est tourné contre le mur. Il faut renouer avec lui un semblant de conversation normale. Christophe touche le bibelot, d'un doigt timide.

— Un objet précieux, n'est-ce pas ? Et très ancien, j'imagine. Vous ne l'aviez pas, les premiers jours. Je suppose que c'est un cadeau de Marc. Je ne vois que lui pour s'intéresser à ces choses historiques.

— L'homme du musée, murmure le vieillard, la bouche contre le drap. Il m'a donné à boire, lui. Il a bu avec moi. Il parlait de votre mère, tout le temps. J'étais saoul, mais je me souviens...

Il se retourne lentement. Sa lèvre saigne de nouveau.

— Il m’a chargé d’un message pour vous. Il s’agit d’un mot qu’il n’a pas compris. Et vous non plus, vous ne comprendrez pas, si je ne vous aide pas. Mais si vous me donnez du vin...

— Pas question.

— Eh bien, tant pis.

Élie remue les lèvres. On voit qu’il cherche une manière tortueuse de délivrer son message, comme ces oracles, dans les histoires : ils ne mentent pas d’un mot, et pourtant, ils sont trompeurs, ils entraînent dans la direction opposée.

— Il m’a demandé de vous répéter ce nom : Annick ou Anouk.

— Je sais, il pense que c’est le prénom de ma mère. Il se trompe.

— Alors, à votre avis, ce nom n’a pas de sens ? Il ne désigne rien ni personne ?

Le vieillard regarde Christophe. Il hésite, il va parler... Mais on entend des pas légers dans le couloir. La jeune fille. Ses sandales crissent contre le plancher, elle s’éloigne. Alors, une expression de haine intense passe sur le visage d’Élie.

— Annick, Anouk, pourquoi pas ? Les prénoms, quelle bonne farce ! Même cette fille, je n’ai jamais réussi à retenir comment elle s’appelle.

Il éclate de rire.

— Vous, on vous a baptisé Christophe. Le porteur du Christ. Et ce prénom, je parie que c’est votre mère qui l’a choisi. Elle vous a donné le Christ à porter.

Le vieillard rit plus fort, la tête renversée sur l’oreiller.

— Et mon prénom... Dans nos maisons, nous avons une coupe spéciale, la coupe du prophète Élie. Elle sert à offrir du vin à Élie, s’il se présente. Car on lui offre du vin, à lui ! Et vous savez en quoi il se déguise, le prophète Élie, quand il visite le monde ? Il prend la forme d’un vieux mendiant.

Il se dresse, la bouche tremblante.

— Qui vous dit que je ne suis pas le prophète Élie ? Pourtant vous refusez de me donner à boire ! L’homme du musée, lui...

Il se laisse retomber sur le lit, en sanglotant.

— Je vous déteste. Vous m’avez privé de vin, vous avez empêché qu’on m’aime. Je ne vous aiderai pas. Allez-vous-en. Laissez-moi.

Christophe bat en retraite. Il ne sert à rien, dans cette chambre, il fait même du mal, alors qu’il voulait aider. Il rejoint l’Irlandaise au salon. Il ne peut pas la laisser veiller seule. Pourtant, il aimerait se réfugier dans un sommeil d’enfant, oublier toutes ces révélations qui l’inquiètent et l’humilient. Il reprend dans sa poche la lettre de Paul, il la déchire. Il fait de même avec la feuille délavée qui lui venait de Claire. La jeune fille le regarde, intriguée.

— Rude journée, dit-il.

Pour éviter d’avoir à s’expliquer, il sort la brochure de Marc, il en tourne les pages.

— Il y a trop longtemps que la sœur est partie, Christophe. Il lui est forcément arrivé quelque chose. Et nous ne pouvons rien faire. Attendre, seulement. Il reste des heures et des heures, avant que le jour vienne...

Elle se ronge les ongles. Ce grignotement mouillé l’agace. Il essaie de s’intéresser à l’article que Marc a consacré à la statue.

La déesse de la Fécondité, la Mère primitive, adorée et redoutée. Elle gouverne les mystères inquiétants qui entourent la vie : la grossesse et l’accouchement, l’enfouissement des graines, leur lente germination dans l’obscurité, la venue de la nuit, celle de l’hiver, quand on a peur de perdre le soleil pour toujours...

Cette peur dont parle l’article, Christophe ne la comprend plus, il ne prête guère attention aux heures ni aux mois, la vie moderne a créé d’autres rythmes pour lui. Mais il se souvient d’un temps, dans sa petite enfance, où il se sentait le cœur serré quand venait le soir. Une tristesse l’oppressait, au début de l’automne.

Peut-être que cette inquiétude n’est pas vraiment partie. Elle attend, quelque part en lui, en un lieu archaïque, plein de terreurs.

L’Irlandaise le tire par la manche.

— Vous vous souvenez, Christophe, comme la sœur a insisté pour prendre votre voiture ? À ce moment-là, j’étais sûre qu’Élie était dans la tourbière, en train de se noyer. J’avais l’impression de le voir devant mes yeux.

— Ce qui prouve que vous avez trop d'imagination.

Elle secoue la tête, avec le même sourire puéril que dans la chambre d'Élie.

— Vous vous souvenez comme la sœur a pleuré quand le gendarme a refusé de nous aider ? Ensuite elle a dit : c'est mon tour. Elle est partie, et aussitôt, on nous a ramené Élie.

— N'exagérons pas. Plusieurs heures après.

— Ces petits détails n'ont aucune importance, réplique-t-elle d'une voix très douce, comme si elle s'adressait à un enfant obtus. Vous comprenez, Christophe, si tout cela était voulu... Vous ne croyez pas que la sœur a choisi de sacrifier sa vie pour que...

Elle rayonne de certitude. Il n'ose pas la contredire, il devine qu'elle le considère comme un lourdaud, incapable de comprendre les rapports subtils qui unissent les âmes. La colère le prend, contre elle et ceux qui se réfugient dans ces systèmes simplistes, où tout a une place, une symétrie : le mal est racheté par le bien, les pécheurs sont sauvés par les saints. En l'occurrence, le saint, ce serait...

— Ridicule ! Cette religieuse bourrue, despotique...

— Peut-être, mais une religieuse, dit la jeune fille, en appuyant sur le dernier mot.

Il renonce. Il n'a jamais été doué pour argumenter. Il sait qu'il ne convaincra pas cette Irlandaise fanatique. Elle est aussi superstitieuse que les hommes des tourbières. Il reprend la brochure de Marc.

— Tenez, écoutez ça. *Au printemps, on immolait une vierge consacrée dont le corps, enfoui dans la tourbière, devait assurer à la communauté bonheur et fécondité...* C'est ce rôle que vous attribuez à la religieuse ?

— Pas du tout. Vous ne voulez pas comprendre.

Elle est tout près de lui. Un frôlement irritant. Il s'écarte. Il reprend sa lecture.

En temps de famine ou d'épidémie, on sacrifiait au contraire un être impur qui, pensait-on, avait attiré le malheur sur la communauté. La victime était désignée par des baguettes, marquées de signes magiques. On

lui rasait la tête, on arrachait ses vêtements, puis on la poursuivait jusqu'à la tourbière et on la noyait en jetant des branches sur elle.

— Sottises !

Il proteste. De toutes ses forces, il rejette les rites cruels dont parle l'article. Cela ne le concerne pas. Il vit au XX^e siècle, pas à l'Âge du fer. Le vingtième siècle, une époque moderne, et il ne cherche pas à éloigner la colère des forces obscures. Sa pharmacie est bien éclairée, il y a des néons, du carrelage blanc et un ordinateur. Il vend des remèdes scientifiques, rationnels.

Pourtant, il sent confusément que toutes ces assurances ne valent rien. La raison est si fragile, un miracle, et les peurs reviennent si vite. Les vieilles peurs : pour les conjurer, on déchaîne une violence encore plus atroce. Il y a toujours une victime qu'on chasse vers la tourbière.

Et déjà le sommeil tombe sur lui, un demi-sommeil inquiétant, hanté d'associations vagues. Les crânes rasés des victimes immolées à la déesse. Les femmes tondues dont parlait Marcelle. Les cheveux de sa mère couverts de boue, on a dû les couper. La photo d'autrefois, où elle n'occupe pas sa place, elle se cache derrière une grosse fille, comme si elle n'avait pas le droit d'exister. Quelqu'un dit : les religieuses, quand elles prennent le voile, on leur coupe les cheveux. Il faut.

*

Il faut.

Je sens une lame pointue qui glisse sur ma nuque. Ils rasent mes cheveux. Je n'ai plus de cheveux. La peau de mon crâne brûle.

Le signe de mort a été pointé sur moi. Il faut.

Ils ont préparé le morceau d'étoffe pour me bander les yeux. Ils vont m'enlever mes vêtements, puis ils lâcheront les chiens, et les chiens me poursuivront jusqu'à la tourbière.

Ils vont me noyer là, dans la tourbière. Mon corps restera collé à cette terre lourde. Il ne pourra pas. Ma peau rasée pour toujours, mes mains.

La baguette marquée du signe a été pointée sur moi. Elle me sépare des autres. Et ils peuvent me faire ça, ils vont le faire, à cause de leurs fautes à eux, qu'ils ont jetées sur moi. Ce poids, sur moi, de leurs désirs, de leurs peurs, de leur folie.

Ils jetteront sur moi des branches, pour que je ne revienne pas hanter leur sommeil, pour qu'ils puissent penser que je ne suis plus rien, nulle part.

Mais je suis là, toujours. Je ne peux pas m'effacer.

Élie se penche sur la rampe. En bas, la porte du salon est ouverte, une bande de lumière se projette dans le couloir. On n'entend aucun bruit. Christophe et la fille doivent s'être endormis dans les bras l'un de l'autre.

Il retourne dans sa chambre. Mais il n'a pas le courage de se recoucher. Il a trop soif. Et il y a ce couple, en bas... Lui, il est seul. Il n'a même plus le petit soutien-gorge qu'il serrait contre son corps, au début du séjour. Quelqu'un l'a enlevé. Celui qui l'a trouvé a dû penser qu'il était un vieux dégoûtant, comme le roi David. Un vieux dégoûtant qui cache des vêtements de fille sous le matelas, un ivrogne vicieux, voilà ce qu'il est devenu, lui, le musicien, l'enfant prodige.

Il pose la main sur la boîte du violon. Une serrure bloque le fermoir ; il en a perdu la clé, mais le mécanisme rudimentaire serait facile à forcer. À quoi bon ? Il n'y a rien dedans. Le violon, il ne l'a plus, depuis longtemps ; on le lui a volé dans le métro. Il n'a gardé que cet étui qu'il transporte partout, pour se moquer du monde, pour ricaner sur lui-même, surtout. Un étui vide. Son emblème.

Sur la table, contre l'étui, la lampe de fête... Chez ses parents, autrefois, elle avait la forme d'une barque, alors qu'ici elle ressemble plutôt à un buffet, mais tout est conforme au rite : les huit godets alignés, prêts à recevoir l'huile pour les flammes sacrées, et, à l'écart, le récipient destiné à la lumière profane qui sert à allumer les autres. Le métal brille très fort. L'homme du musée a dû en prendre grand soin. Il répétait : j'ai été fidèle.

Élie se détourne. Il ne veut plus penser à cet homme, ni à la fidélité dont il parlait. Dehors, tout est sombre, il pleut, il a l'impression que cette pluie noire tombe sur lui. Il enfile sur son pyjama la veste grise qu'on lui a donnée à l'hospice. Les manches sont trop grandes, son ancien propriétaire devait être plus corpulent. Un homme qui est mort, sûrement ; les familles se débarrassent des vêtements de leurs défunts en les offrant aux bonnes

œuvres. Élie frissonne. La veste est épaisse, mais elle n'apporte pas de chaleur.

Il glisse la lampe dans sa poche. Il ne veut plus la voir, il essaiera de s'en défaire quelque part dans la maison. Il faut surtout qu'il trouve à boire, ne serait-ce qu'une de ces préparations légèrement alcoolisées qu'on emploie pour se rincer la bouche.

Il avance à tâtons dans le couloir. Il n'ose pas éclairer, de peur que quelqu'un vienne. Il entrouvre une porte ; un grognement le met en fuite. Il avance encore. Une autre poignée sous ses doigts, il essaie de nouveau... Le voici sur le seuil d'une chambre inconnue, éclairée par une veilleuse. Une femme est allongée dans le lit. Elle ne lui prête aucune attention. Pourtant, elle ne dort pas, ses yeux sont ouverts.

Élie s'enhardit : rien à craindre, puisque cette femme ne bronche pas. Il aperçoit, sur le lavabo, un gargarisme, exactement ce qu'il souhaitait. Et mieux encore, ce qu'il n'aurait jamais osé souhaiter, un grand flacon d'eau de toilette.

Il avance, sans quitter du regard le lit. Celle qui est dedans, il la reconnaît : la petite dame agitée qui ne cessait de parler de concerts et d'expositions. Il se souvient qu'il la détestait. Elle semble abrutie, à demi consciente ; un souffle bruyant passe par ses lèvres, comme un gémissement.

Élie attrape le flacon. Le parfum est très fort. Il faudra avaler le liquide d'un trait, en imaginant qu'il s'agit d'une de ces liqueurs de ménage qu'offraient les paysans, autrefois. La goutte, comme disait la fermière qui les a invités, Léa et lui, le jour de leur dernière promenade ensemble. Une femme hospitalière : elle ne les connaissait pas, mais elle les avait aperçus, de sa fenêtre, surpris par une giboulée, essayant de s'abriter contre sa grange. Elle les a fait entrer, elle a mis leurs chaussures à sécher devant le poêle et, pour les réchauffer, elle a servi du café, accompagné de cette mauvaise eau-de-vie dont elle était très fière, sous prétexte que son mari la distillait lui-même.

Léa se mordait les lèvres : elle savait que si Élie commençait à boire, la journée était perdue. Lui, il la défiait des yeux, tout en vidant le verre minuscule de la paysanne : une goutte vraiment ! de quoi irriter le besoin sans le satisfaire ! Il n'a pas osé en redemander, il avait encore du respect

humain en ce temps-là, mais il ne tenait plus en place. Une frénésie le prenait. Il a brusqué le départ, il a forcé Léa à remettre ses chaussures encore humides, il s'est précipité dans une épicerie.

Il avale une gorgée d'eau de toilette, en frissonnant de dégoût.

— Tu te souviens, Léa ? C'est toi qui avais voulu cette excursion. Tu cherchais à me désintoxiquer. Tu disais que la campagne me ferait du bien.

C'était un jour de printemps, le ciel était incertain. Ils avaient à peine quitté l'épicerie qu'une nouvelle giboulée se déclenchait. Ils ont trouvé refuge dans le cimetière, à la sortie du village, ils se sont abrités contre une chapelle funéraire.

Il avait acheté de la vodka. Léa avait les cheveux trempés, le visage ruisselant. Elle a refusé de s'asseoir près de lui, sur les marches de la chapelle ; elle est restée debout, sous la pluie, à le regarder boire. Lui, affalé contre la grille, il contemplait un angelot en plâtre peint. Une statue souriante, aux joues roses, qui brandissait une inscription dorée sur une banderole. Il essayait de la déchiffrer :

À la mémoire...

À la douce mémoire...

— Tu te souviens, Léa ? Je t'ai dit : regarde-le, avec son visage peint, c'est l'Ange de la Mort. Tu ne voulais pas m'écouter, tu pleurais.

Il avale encore un peu d'eau de toilette. Le parfum ne l'écœure déjà plus.

— Je t'ai dit : il y a un nom sur la banderole, mais je ne peux pas le lire. Aide-moi, Léa, j'ai trop bu, je n'arrive pas à lire ce nom.

Léa pleurait toujours, sans répondre, et lui, il faisait se succéder les gorgées de vodka.

— *À la douce mémoire...* Je ne peux pas lire la suite, mais il y a un nom et un prénom, j'en suis sûr, avec des dates. Et tant pis si le temps les efface : ils ont été écrits. Alors que tous ceux qui se sont perdus, sans inscription nulle part...

Une fureur l'a pris, contre la chapelle et ses ornements prétentieux. Une colère d'ivrogne. Il s'est accroché à la grille, il a hurlé à l'ange en plâtre :

— Qu'est-ce que tu en as fait, toi, de leur douce mémoire ? Est-ce que leurs noms ne valaient rien ? Est-ce qu'ils étaient ridicules et laids, comme

les gens disaient ?

Le visage rose était devant le sien. Un ange grassouillet. Élie a voulu le frapper. Il avait trop bu, il est tombé en arrière et il est resté par terre, sous la pluie, à regarder cette face de plâtre souriante, au-dessus de lui.

— J’ai lutté avec un ange, comme Jacob. Un ange dérisoire, en plâtre, mais il m’a vaincu tout de suite.

Il s’éloigne du lavabo, le flacon à la main. Ses jambes sont molles, il se laisse glisser par terre, contre la table de chevet. Il entend un gémissement : cette femme, dans le lit, doit être malade. Léa gémissait, elle aussi, sous la pluie. Elle répétait des phrases, toujours les mêmes, ou peut-être qu’il avait cette impression à cause de l’ivresse. Les phrases tournaient, en décrivant des cercles de plus en plus étroits, comme des rapaces.

— Tu me retiens dans la mort, Élie. Ces fantômes que tu fais revenir quand tu bois, ce sont aussi les miens. Je ne les aime pas, je ne veux plus les aimer, ils me font peur. J’essaie de vivre, Élie, et tu me retiens dans la mort. Je regrette tellement. Je t’aimais.

Toutes ces phrases... Ensuite elle allait dire, comme d’habitude : tu es mou, tu es veule, j’ai besoin que tu sois fort. Mais le silence s’est fait. Élie a ouvert les yeux. Léa n’était plus avec lui. Il ne s’est pas inquiété tout de suite, il a pensé qu’elle cherchait à lui faire peur. Il a saisi sa bouteille et l’a vidée, sans reprendre haleine, exprès, pour être bien malade : quand elle reviendra, elle sera obligée de me soigner. Mais la pluie a cessé, le soleil de printemps s’est remis à briller, l’ange en plâtre a été tout illuminé. Léa n’est jamais revenue. Elle l’a abandonné, dans ce cimetière de village, où un groupe de dévotes l’a trouvé, plus tard.

— Elles ont failli me lapider. Elles hurlaient que je profanais les tombes. Et toi, pendant ce temps, déjà en route pour l’Angleterre !

L’eau de toilette coule sur sa lèvre, à l’endroit où elle est coupée. Elle brûle. Le souvenir de Léa brûle aussi. Son abandon. Sa fuite.

— Oui, ta fuite ! Et quand tu t’es mariée, c’était encore pour fuir. Tu as pris le nom de cet Anglais, tu as cru que ça te donnerait une vie nouvelle, sans passé. Un nom nouveau. Tu voulais échapper. Tu le voulais tellement. Mais on ne peut pas. Aucune ruse n’est assez forte.

Il a presque vidé le flacon. Il entend encore une plainte dans le lit. Il ne faut pas qu'il imagine que c'est Léa. Il n'est pas saoul à ce point. Il sait très bien qu'il s'agit d'une autre femme qui est malade. Il distingue un visage douloureux. Il ne le reconnaît pas. Pourtant, il l'a déjà vu, il en est sûr. Il ne peut pas se souvenir, il a trop bu.

— On n'échappe jamais, il faut que tu le saches. Même quand tu as changé de nom...

Il s'interrompt. Cette femme dans le lit, si ce n'est pas Léa, elle ne doit rien comprendre à ce qu'il raconte.

— Qui es-tu ? Je crois que je t'ai déjà rencontrée.

Pas de réponse, mais le gémissement semble se faire plus lourd.

— Peut-être que ce n'est pas toi que j'ai vue, mais seulement quelqu'un qui te ressemble. Un membre de ta famille.

Il avale une nouvelle gorgée, et ses idées s'éclaircissent.

— Tu es la mère de Christophe, c'est ça ?

La mère de Christophe, bien sûr. L'homme du musée ne cessait de parler d'elle. Curieusement, alors qu'Élie a oublié tant de choses, il se souvient de tout ce qu'il a entendu sur cette femme. L'homme disait qu'elle avait un visage suppliant, comme si elle avait perdu son chemin.

— C'est vrai que tu as perdu ton chemin ?

Nouveau gémissement. Élie croit comprendre un mot.

— La honte ?

Un gargouillis confus qui est un assentiment, peut-être.

— Tu as honte ? Tu as fait quelque chose de mal ?

Il se reprend aussitôt :

— Non, dans ce cas, tu n'aurais pas honte.

Il est dans un état bizarre. L'eau de toilette l'enivre, et les plantes qui lui donnent son parfum doivent avoir des vertus particulières : il se sent à la fois abruti et surexcité, doté d'une lucidité exacerbée, et il déroulerait des phrases philosophiques, à l'infini.

— Dans les livres, on prétend que les coupables sont tourmentés par le remords. Mais on confond tout. Ou plutôt...

Il se dresse sur les genoux. Il déclame, d'une voix dramatique que l'ivresse fait trembler :

— Ceux qui vivent comme des coupables, ceux qui rasent les murs et qui ont les regards fuyants, les doigts crispés, les tics, les insomnies, ce ne sont pas les bourreaux ! Ce sont les victimes !

Une amertume monte en lui, une sensation physique qui vient du foie. La bile se mêle aux mots, dans sa bouche.

— Regarde les enfants battus, comme ils ont toujours l'air de demander pardon. Et les chiens battus...

Une drogue, cette eau de toilette. Il poursuit, sur le même ton véhément :

— Écoute, ô femme, le plus grand des scandales sur la terre : la victime qui se croit coupable.

Une grande goulée brûlante, vite, pour laver cette amertume.

— Et l'innocent qui s'accuse, englué dans la honte.

Il ne pourra pas continuer ce discours bien longtemps. Il a la tête vide, pleine de vertige.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait, à toi ?

Ses genoux cèdent sous lui, il retombe sur le plancher, et sa ferveur s'effondre, du même coup. La plainte qui vient du lit est devenue plus profonde. Une basse continue, comme en musique, une note grave, tenue indéfiniment.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Très peu de chose peut-être, et pourtant tu ne peux plus échapper.

Il vide le flacon, puis le retourne, pour n'en rien perdre. Une goutte, la dernière, tombe sur sa lèvre écorchée, ravivant la brûlure. Il passe un doigt sur la chair à vif, pour essayer d'éteindre ce feu.

— Je vais proclamer la vérité, rugit-il. L'homme du musée m'a parlé de toi. Et je suis un prophète. Cette boue, sur tes cheveux...

Sa lèvre flambe. Dieu a touché sa bouche avec un charbon enflammé, et il vient de recevoir le don de prophétie. Il comprend les choses, et il saura les dire, mieux que personne.

— Ça se passait pendant la guerre, n'est-ce pas ? Il y a des gens qui t'ont cachée, qui t'ont protégée, mais c'était par pitié. Et les autres... Tant de

phrases de boue, tu as fini par les faire tiennes. La langue des bourreaux...

Il voudrait continuer. Sa bouche brûle, il va prononcer un discours magnifique, il dira : tu as eu honte des tiens, parce qu'ils étaient des victimes, tu as pensé qu'il y avait une souillure sur eux, sinon le malheur ne les aurait pas frappés. La honte a marqué ton être, au plus profond, pour toujours, et même quand le danger s'est éloigné, tu as continué à cacher ton passé, comme une chose sale. C'est ton âme qu'on a assassinée, et tu as été obligée de vivre sans ton âme, avec une mémoire malade, et tu as transmis une mémoire malade à tes enfants, après toi.

Mais de nouveau, ses idées se brouillent. Quels enfants ?

— Léa n'a pas eu d'enfants. Et moi non plus. Et j'en suis bien content.

Il dit qu'il est content, mais il croit voir le visage de son père le regarder avec tristesse, et sa mère aussi, et, derrière eux, toute une foule, retenue sur l'autre bord du temps, là-bas, hors d'atteinte.

— Attendez-moi. Attendez...

Il tâtonne dans sa poche. Il sort la lampe, il l'élève devant ses yeux. Elle est venue jusqu'à lui, malgré tous les dangers. Elle a fait la traversée sur l'eau noire, petite barque courageuse, elle brille si fort.

— Regardez...

Une buée devant ses yeux l'empêche de bien voir. Cette lampe vient de l'enfance. Elle ramène les beaux rites graves de l'enfance. Les huit flammes qu'on allume, au cœur de l'hiver, dans les godets pleins d'huile, soir après soir. Une seule d'abord, puis deux, puis trois, jusqu'au dernier soir, celui où les enfants reçoivent leurs cadeaux, et la lampe brille, de tous ses feux.

La lampe brille. C'est le dernier soir, le plus beau. Les huit flammes sont allumées. Une voix prononce la bénédiction :

— *Ces lumières sont sacrées, nous n'avons pas le droit d'en faire usage, mais seulement de les regarder.*

Huit lumières sacrées et, nettement à l'écart, dans un récipient plus grand, une neuvième, la seule dont on ait le droit de faire usage. On l'appelle le Serviteur, c'est à sa flamme qu'on allume les autres. Élie se souvient qu'il avait une tendresse spéciale pour elle. Une lumière profane, de rang inférieur, mais sans elle, tout resterait noir, et la fête ne pourrait pas

venir. La fête des Lumières, comme un signe d'espérance, au moment où les nuits sont les plus longues – Hanoukka.

— Et il a cru que c'était un prénom ! Annick ou Anouk !

Ce n'est pas sa faute. Il aurait fallu lui expliquer : Hanoukka, c'est une fête juive qui ressemble à Noël, au cœur de l'hiver, et si tu veux comprendre, imagine que tu t'en vas, toi, dans un pays où l'on ne connaît pas Noël, est-ce que tu ne sentiras pas la nostalgie de certaines choses très petites, mais elles faisaient ta joie, une étoile du sapin, la crèche, un cantique ? Tu as perdu tout ça, et c'est comme si on t'avait arraché le cœur. Élie n'est pas croyant, mais le souvenir de Hanoukka lui arrache le cœur.

— Elle a eu ce courage...

Une fillette juive, qui se croyait couverte de boue. Elle ne voulait plus jamais sentir sur elle la honte ou la pitié. Elle s'est arraché son enfance, de ses propres mains. Cette lampe...

— Regarde comme elle brille ! Le garçon à qui tu l'as donnée n'a pas compris ce qu'elle signifiait. Mais il l'a gardée, il a été fidèle. Alors que toi...

Il élève la lampe, encore plus haut, jusqu'à l'oreiller sur lequel Léa secoue la tête, comme pour dire non.

— Tu te souviens du miracle qu'elles célèbrent, les lumières de Hanoukka ? Il n'y avait plus d'huile dans le Temple, et pourtant, les lampes ne se sont pas éteintes.

Toujours ce gémissement indistinct, dans le lit. Élie se hausse une dernière fois. Il voit Léa qui secoue la tête, encore et encore. Elle dit non, de toutes ses forces. Il pose la lampe sur l'oreiller, puis retire ses doigts lentement, et se laisse retomber sur le plancher. Il n'a plus de courage, plus même d'eau de toilette pour achever de se saouler. Et il n'y a plus d'huile dans la lampe. Elle va s'éteindre.

— Tu veux qu'elle s'éteigne, c'est ça ?

Maintenant, il est couché par terre, comme le jour de printemps où il défiait un ange de plâtre au-dessus de lui. L'Ange de la Mort.

— J'étais saoul, je suis tombé, comme un vaincu. Toi, tu voulais vivre, tu voulais échapper, tu t'es enfuie. Mais l'Ange t'a retrouvée. Et c'est toi qu'il a prise, pour finir, là-bas.

En Angleterre, là-bas, une aube amère, et le passé que tu refuses revient sur toi, si fort. Une vague salée monte des profondeurs. Le bruissement du sel couvre toutes les voix humaines. Le passé te reprend, il t'entraîne et te jette, la tête dans le four, les cendres dispersées devant le crématoire – à jamais fidèle.

— Et moi, je suis vivant !

Élie recule en rampant jusqu'à la porte, et là, il se redresse. Inutile et douloureux, et il n'a même pas réussi à se saouler complètement. Il enfonce les mains dans les poches de sa veste. La veste d'un mort. Il sent sous ses doigts, au fond de la poche, une boîte froide en verre. Ce sont les somnifères qu'il a cherchés, cet après-midi : il voulait les offrir à l'homme du musée, mais il fouillait son pantalon, alors que le flacon était dans sa veste, et sa veste était restée ici, aux Roches Sourdes.

Il approche ce flacon de ses lèvres, comme il approcherait le goulot d'une bouteille, il va arracher le bouchon avec ses dents. Mais ses gencives griffent en vain le bord, il n'a pas son dentier dans la bouche. D'ailleurs, ce flacon ne contient pas d'alcool. Seulement des médicaments, dont il ne veut pas. Que Léa les prenne, elle est malade, il les lui donne ! Il lance la boîte sur le lit. Il l'entend tomber sur l'oreiller, heurter la lampe. Cela fait un tintement étouffé, comme la cloche, sur les vieux bateaux, à l'heure du départ.

— Je t'aimais...

Il recule encore. Le voici dans le couloir, les jambes trébuchantes, les mains enfoncées dans les poches de la veste, appuyant sur son ventre, à travers le tissu, le pressant, des deux mains. Un mugissement sourd sort de lui, semblable au son de la corne. Une trompe lugubre appelle dans le vide, tandis que s'exhale de lui, pour Léa, la longue plainte de deuil, la seule musique qui soit.

Le jour contemple les œuvres de la nuit, et il rit...

Cette phrase, venue il ne sait d'où, chante dans la mémoire lasse de Marc. Il aperçoit, par l'entrebâillement des rideaux, un bout de ciel très clair d'une couleur fraîche, comme lavée.

Le brigadier entre dans la chambre, avec un plateau sur lequel il y a du café et des tartines grillées.

— Comment te sens-tu ?

— Vivant. Rien d'autre, mais c'est beaucoup.

Marc s'assied dans le lit. Les deux garçons de son hôte s'amuse dans le jardin, on les entend crier.

— J'espère que je n'ai pas causé trop de dérangement chez toi.

L'autre proteste, son regard s'embue.

— Cette chambre d'amis, il faut bien qu'elle serve. Et tu étais dans un tel état, quand je t'ai trouvé. Trempé, fiévreux, à bout de forces. Cela devait faire des heures que tu tournais sur la tourbière.

— Je ne me rappelle plus. J'ai l'impression d'avoir traversé une suite de rêves. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Dis-moi.

— Aquaplaning, répond l'autre d'une voix brève, professionnelle.

— Tu es sûr ?

— Naturellement. En voyant cette voiture devant la tienne, tu as freiné trop brusquement. Le coup classique : tu as bloqué tes roues et tu es parti en glissade. Forcément, sur cette chaussée trempée ! Quant à l'autre voiture, celle qui était devant toi, ne t'inquiète pas, elle n'a rien du tout. La tourbière a ça de bien, le sol est si mou qu'il amortit les chocs comme un matelas. En revanche, la conductrice a failli nous arracher les yeux. Pour une religieuse...

— C'était la religieuse, dans la voiture ?

— Oui. Et il lui est arrivé la même chose qu'à toi : elle a essayé de regagner la route, et elle s'est perdue sur la tourbière. Quel vieux chameau ! Quand nous l'avons trouvée, elle était folle de rage, elle voulait porter plainte, elle prétendait que tu l'avais poursuivie et que tu avais provoqué la collision exprès.

— Elle a peut-être raison.

— Mais pourquoi aurais-tu fait ça ? L'aquaplaning, voilà la seule explication.

Marc avale une gorgée de café brûlant. Il est très fort. Une amertume vivifiante.

— Ces gens de la Fondation, on peut dire qu'il nous auront embêtés, cette semaine. Lundi, une fugue ; hier, ce petit vieux qu'ils ne retrouvaient plus. Sans parler de cette histoire incroyable... Qu'est-ce qui lui a pris, à ce gâteux, d'aller gratter sur le chantier de tourbe ? Enfin, pour toi, tout se termine bien. Je sais, tu as passé quelques moments désagréables, mais nous n'avions pas le choix. Tous les chemins menaient à toi. N'importe qui, à ma place...

Il lance un regard piteux vers le lit. Il mendie une phrase qui serait si facile à prononcer : tu as raison, n'importe qui aurait fait la même erreur, je ne t'en veux pas, les apparences étaient contre moi. Marc ne dit rien.

— Et cette petite de l'Assistance avait quitté le pays si brusquement, sans laisser d'adresse. Tu admettras que c'était suspect.

Il attend une explication que Marc ne lui donnera pas. Il continue à nommer fidélité ce qui l'a poussé à recueillir Yolande, alors que c'était bien plus complexe, un attachement trouble à des émotions très anciennes, un mélange de désir et de jalousie. C'est par fidélité, finalement, qu'il l'a quittée. Elle était trop décevante et bête, elle irritait ses pires instincts. Il l'a conduite en ville, il lui a donné de l'argent, lui a trouvé une chambre. Mais ensuite, il ne s'est pas soucié de ce qu'elle devenait. Il l'a laissée se perdre.

Il pense, brièvement : elle n'avait pas d'importance. Ni pour moi, ni pour Christophe. Elle n'était qu'un prétexte. Une pitié fugace l'émeut, pour cette créature opaque et transparente, si pauvre...

— Après tout, c'est ta faute, Marc. Tu ne daignais pas te défendre, tu semblais presque content d'être accusé. Tu as été trop méprisant. Oh ! ne dis pas le contraire, je sais ce que tu penses de moi. Et ce sera pire que jamais, maintenant que tu vas être célèbre...

Il poursuit, en cachant mal son dépit :

— Cette histoire, c'est une bonne affaire, pour toi. Elle tombe juste dans ta spécialité. Tu vas être aux premières loges pour t'en occuper. J'ai écouté les informations, hier soir, à la télé : ils ont dit que c'était une découverte sensationnelle. Ils ont même montré ton ami, ce journaliste. Il a une tête terrible, dis-moi. Tellement maigre... Il est malade ?

Malade ? Oh non ! Pas lui, le seul ami réel, celui qui a compris, dès le début, l'importance de la tourbière.

Il sait le poids de la fidélité : ces traces du passé, sur Marc, en lui, comme autant de cicatrices, on ne peut les effacer sans détruire tout ce qu'il est.

— Quelle histoire ! Une femme de l'Âge du fer, si bien conservée qu'on l'a prise pour un cadavre récent.

Il paraît qu'une erreur de ce genre s'est déjà produite dans une tourbière du Danemark. On a lancé une enquête criminelle ; après quoi, on s'est aperçu que le corps avait deux mille ans.

Le brigadier a un rire gêné.

— Tu vois, j'ai des excuses. Celui qui s'est couvert de ridicule, en revanche, c'est notre petit docteur. Il aurait dû se rendre compte, lui.

— Ce n'était pas facile. La tourbe est une matière étrange.

Étrange, oui, presque effrayante. Pendant des siècles, la tourbe a maintenu le corps de cette femme entre vie et mort, dans un état intermédiaire, pareil aux créatures qui peuplent les récits d'épouvante, les ; vampires, les morts vivants. Mais ici, rien de fantastique. Seulement l'absence d'air et l'action des acides.

Marc porte une tartine à ses lèvres. Le pain est tiède. Les œuvres de la nuit s'éloignent, le jour rit. Cette femme, que la tourbe gardait dans l'obscurité, le jour, pour finir, l'a ramenée à lui.

La femme des tourbières. Pour l'instant, c'est encore une inconnue, il faut que les laboratoires l'examinent en détail, avant qu'on puisse émettre

des hypothèses. Mais si elle avait les cheveux rasés et les yeux bandés, alors, Marc en est convaincu, il s'agit d'un sacrifice. Une victime jugée impure, retranchée de la communauté, poursuivie jusqu'à la tourbière, immolée aux forces innommables.

— Je devine que tu as déjà un article savant en tête.

Oui, et il ne s'agira plus d'une pauvre brochure, ni de recherches généalogiques. Marc écrira des textes ambitieux, il se fera connaître, il rencontrera des gens. Une perspective qui devrait le stimuler. Pourtant, il ne parvient pas encore à imaginer autre chose que de longues journées moroses, devant l'écran de l'ordinateur. De temps en temps, il ira vers la fenêtre, il regardera au-dehors, le front contre la vitre, attendant quelqu'un qui ne reviendra plus.

Il repousse le plateau.

— Il faut que j'aille aux Roches Sourdes.

Revoir Christophe, une dernière fois. Il y a des choses qui n'ont pas été dites, et qu'il faudrait...

— Pas question ! Tu dois garder le lit. Tu avais beaucoup de fièvre, cette nuit. Tu es resté sous la pluie pendant des heures. Et cette vilaine blessure que tu as, à la main... Comment t'es-tu fait ça ?

Marc n'en sait rien. Il a dû se couper avec son couteau, quand il l'a fourré dans sa poche pour ne pas effrayer l'Irlandaise. Une telle brusquerie, dans tous ses gestes. Même chez lui, il se heurte souvent aux murs, aux coins des meubles, comme s'il cherchait à se frapper.

— Allons ! repose-toi. Ça ne m'étonnerait pas que tu sois encore fébrile. D'ailleurs, tu ne trouverais personne aux Roches Sourdes. Ils doivent être partis. Tu sais comment ça se passe. Le lundi, ils arrivent et, le samedi matin, ils ramènent leur monde à l'hospice. Bon débarras !

Marc a le sentiment qu'il devrait insister, il est peut-être temps encore. Mais il se laisse aller en arrière sur l'oreiller. Une lassitude le retient, le café, le pain tiède, les cris des deux garçons dans le jardin, et même le regard humide du brigadier sur lui. De toutes manières, il est trop tard. Christophe et ses amis sont partis, la vieille maison est vide.

Il ferme les yeux. Il pense : j'ai l'adresse de sa pharmacie, j'irai lui rendre visite en ville. Mais il sait qu'il ne le fera pas. Les œuvres de la nuit

s'effacent devant le jour.

*

— Arrêt cardiaque, énonce le docteur, d'une voix brève, professionnelle.

— Vous êtes sûr ?

Christophe serre les doigts sur le flacon de somnifères, dans sa poche. Un flacon vide, qui vient de sa pharmacie et qu'il a trouvé contre l'oreiller. Il n'ose pas le montrer au médecin, ni poser la question qui le libérerait : si elle avait pris une dose massive, est-ce que cela pourrait avoir provoqué cet arrêt du cœur ?

Le docteur montre les draps souillés, d'un geste dégoûté.

— La pauvre dame était dans un état de sénilité avancée, je suppose.

— Pas du tout, rétorque la sœur. C'était une des plus éveillées. Mais elle a eu un choc. Elle ne s'en est pas remise.

— Racontez-moi.

Il a posé la question distraitemment. On voit qu'il pense à autre chose. Il a les yeux battus, le teint jaune.

— Un choc moral, explique Christophe. Elle a volé un vêtement et, à la sortie du magasin, elle a été arrêtée par un surveillant.

— Une kleptomane, alors ? Les problèmes de kleptomanie...

— Je me demande s'il s'agit vraiment d'un vol, coupe la sœur. Cela m'étonne tellement.

Pendant quelques secondes, Christophe est troublé. Il se souvient de sa dernière visite à la malade : il a eu l'impression d'un malentendu, il a même cru percevoir comme une ressemblance avec sa propre mère. C'est absurde. La culpabilité de Mademoiselle Cayeux ne fait aucun doute.

— J'étais là quand elle a ouvert son sac. J'ai été témoin de tout.

Il a parlé nettement. La religieuse n'insiste pas. Le médecin remplit le permis d'inhumer, le stylo gratte le papier.

— Qu'est-ce que vous allez faire pour le...

— Pour le corps ? termine la religieuse rudement. Des sœurs vont venir tout à l’heure et elles s’occuperont de tout. Ce n’est pas la première fois que nous avons un décès pendant un séjour. Nous avons l’habitude.

Le médecin semble déconcerté. Il range ses instruments dans sa mallette.

— Les autres pensionnaires doivent être bouleversés, j’imagine. Voulez-vous que je leur prescrive un sédatif léger ? Ce genre de problème...

— Inutile. Personne n’est au courant de rien. J’ai raconté qu’elle était un peu déprimée et qu’elle allait rester en observation dans une clinique de la région. Ils trouvent tous qu’elle a de la chance. Marcelle répète à qui veut l’entendre que cette pauvre demoiselle a toujours fait partie des privilégiés. À quoi bon les agiter inutilement ? D’ailleurs, je suis bien tranquille : avant midi, ils auront cessé de se poser des questions à son sujet. On oublie vite, à cet âge.

— Alors, demande Christophe, il n’y aura personne pour la regretter ? Personne pour parler d’elle à l’imparfait, ne serait-ce que pour dire : elle était gentille, mais agaçante, elle aimait se cultiver ? Alors elle s’en va sans laisser une trace ?

— C’est ça la solitude, Christophe.

— Un des problèmes de notre société...

La phrase du médecin s’arrête là. Il sort avec la sœur. Christophe reste en arrière, il jette un dernier regard à cette chambre. Des religieuses viendront la remettre en ordre, elles emmèneront le corps, elles distribueront à d’autres indigents les robes de Mademoiselle Cayeux et ses pauvres bijoux, la médaille, la petite chaîne dorée, la broche en forme de fleur. Il regarde la morte. Une fascination lui vient, comme hier, au chevet d’Élie, quand il a pensé que plus rien ne le retenait. Rejoindre les miséreux. Disparaître avec eux.

— Sans laisser une trace.

Ces mots tristes qu’il répète, à haute voix, il a l’impression que ce n’est pas lui qui les prononce, mais quelqu’un d’autre en lui, quelqu’un qui les a reçus, bien longtemps avant lui, et qui les lui a transmis, comme un héritage. Un héritage d’autant plus menaçant qu’il vient de très loin, d’une histoire qu’il n’a pas vécue, et sur laquelle il n’a aucune prise. Pendant des années, il a étouffé cette voix. Il a tenté de se rassurer en s’entourant de

gens faibles auxquels il se croyait nécessaire, il a choisi une épouse fragile qu'il devait protéger. Mais l'illusion n'est plus, les écrans sont tombés, l'ordre de disparaître, il l'entend au plus profond de lui : c'est une vocation, impérieuse et noire.

Et, s'il savait d'où monte cet appel, peut-être qu'il pourrait lui résister, lui dire non et non. Peut-être.

Il cherche. Il se souvient des funérailles de sa mère – ses cendres dispersées, pas de traces, pas d'inscription. Est-ce vraiment par matérialisme qu'elle a voulu ça ? Elle l'a dit, elle le pensait sans doute. Mais elle s'est trompée. Elle a cru choisir, et ce n'était pas elle.

— Ce n'était pas elle.

Un vertige le prend. Il croit entendre une condamnation monstrueuse, un ordre d'extermination : ce peuple doit disparaître. Un ordre venu d'ailleurs. Sa mère a cru lui échapper, mais cet ordre pesait si fort que pour finir, sans qu'elle s'en rende compte, il est entré en elle. Pas d'inscription, pas de traces. Elle a demandé qu'on disperse ses cendres, elle a cru choisir. En fait, elle obéissait. Et lui, Christophe, il fait la même chose à son tour, il obéit. Pas de traces, pas de descendance, pas de mémoire. Est-ce bien lui qui veut cet anéantissement ? Qui parle, si ce n'est pas lui ? Pour refuser de se soumettre, il faudrait comprendre, et il ne comprend rien.

Il regarde le lit. Il aperçoit un objet doré qui brille, dans le fouillis dégoûtant des draps. Cela ressemble au bibelot qui se trouvait hier sur la table d'Élie. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il hésite, il voudrait soulever la couverture, et peut-être qu'alors il saurait tout... Mais il n'ose pas. Il renonce. Il quitte la pièce. Il ferme la porte.

Il rejoint les deux autres, sur le palier. Du rez-de-chaussée leur parvient un bruit de voix excitées. Celle de Francis domine tout.

— J'ai démasqué Landru, moi qui te parle, et tu crois que je vais...

La religieuse sourit. Une tendresse maternelle éclaire son visage aux traits tirés. Puis elle se tourne vers le médecin et, cette fois, son sourire est espiègle.

— À propos de Landru, docteur, c'est vrai, ce que les gendarmes m'ont raconté cette nuit ? Ce cadavre dans la tourbe, c'était une trouvaille préhistorique ?

— On le dit, répond l'autre d'une voix pincée. En tout cas, il y en a un qui s'est couvert de ridicule, c'est notre brigadier.

Ils descendent l'escalier. Les bagages sont empilés devant la porte, et les pensionnaires sont regroupés dans la cuisine. C'est la dernière fois que Christophe les voit tous ensemble, puisqu'il ne voyagera pas dans le car, mais avec sa voiture. Son regard va de l'un à l'autre, pour prendre congé. Il y a Marcelle, très occupée à se remaquiller, et Lucie, maigre et raide, qui tressaute dans son fauteuil, et Germaine, rubiconde, qui s'esclaffe, et Francis, la bouche pleine de chocolat, postillonnant des bulles de salive sombre. L'Irlandaise s'affaire parmi eux, empressée, souriante.

— Et votre dipsomane ? demande le médecin. Je ne le vois pas. Vous savez bien, l'homme au vinaigre.

Cette formule semble le ravir. Il émet un gloussement satisfait, en se haussant sur la pointe des pieds.

— Élie ? Il dort encore. Il est toujours très calme, le matin. Nous ne le réveillerons qu'au dernier moment.

*

La vitre monte, descend, remonte encore. Francis ne se lasse pas d'appuyer sur le bouton qui commande l'ouverture. Dans la camionnette de Monsieur Édouard, il fallait tourner une manivelle pour ouvrir la fenêtre, mais là, une pression suffit.

— Hé ! Ho ! Ça sert à quoi, d'avoir un gros moteur, si tu avances comme les escargots ? Ça sert à quoi, que j'aie obtenu de venir avec toi, si on arrive en même temps que tout le monde ?

Il se souvient avec satisfaction de la scène qu'il a faite, au moment du départ. Il a refusé tout net d'aller s'asseoir dans le car, avec les bonnes femmes. Il a répété que Christophe était venu pour s'occuper des messieurs et qu'il devait s'en occuper jusqu'au bout. Christophe a cédé et, comme Francis avait parlé des messieurs au pluriel, il a pris Élie aussi dans sa voiture.

— Mais lui, qu'il soit ici ou ailleurs, qu'est-ce que ça change ?

Depuis le départ, Élie n'a pas dit un mot. Il est affalé sur la banquette arrière, contre l'étui de son violon. Il dort, ou il fait semblant. Francis grommelle encore un peu, puis il appuie sur le bouton pour remonter la vitre. Il commence à s'ennuyer.

— Tu n'es pas causant aujourd'hui, Christophe. Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu as le cafard parce que les vacances sont finies, je parie. Pourtant, tu devrais être content. Tu vas revoir ta pharmacie. Et ta petite famille...

Christophe ne réagit pas. Il regarde devant lui, le visage fermé.

— À propos, dis-moi, est-ce que tu es marié ? Un soir, à table, les bonnes femmes se posaient la question, elles disaient que ça n'était pas une vraie alliance que tu portes, à ton doigt. À mon avis...

Il s'interrompt. Ce ne doit pas être un bon sujet, Christophe ne répond toujours rien.

— Famille ou pas, n'oublions pas l'essentiel. Tu vas retrouver ton tiroir-caisse.

— Je ne sais pas.

Francis reste un instant perplexe, puis il comprend :

— Tu as peur d'avoir été cambriolé ? Mais, avec les assurances, un cambriolage, c'est une bonne affaire. Monsieur Édouard disait toujours qu'en s'y prenant bien, on peut se faire rembourser le double de son stock.

La route est devenue beaucoup plus large, une piste à trois voies. On approche de la ville.

— Dis, Christophe, tu ne voudrais pas me laisser prendre le volant ? Pas maintenant, bien sûr, mais au dernier moment, quand on entrera sur le parking. Tu te souviens ? C'est là qu'on t'a rencontré, le premier jour. Tu n'arrivais pas à manœuvrer pour sortir. Et c'est moi qui ai eu l'idée de t'inviter. C'était une bonne idée, n'est-ce pas ? On a passé de bons moments. Et tu m'as même aidé un peu à démasquer Landru.

Il repasse en lui-même cet épisode de gloire : la voiture des gendarmes, la radio sur laquelle ils échangeaient leurs messages codés, le micro du journaliste...

— Tu imagines la tête qu'elles vont tirer, les filles, quand je leur raconterai ça ? Elles n'oseront plus confisquer mon chocolat.

Il est très impatient d'arriver. Cette fille qui vient des îles, si elle essaie de l'embêter...

— Dis, Christophe, tu crois que je ferai encore des cauchemars sur l'assassin ? Et sur nos vaillants soldats ?

— Je suis certain que ça n'arrivera plus jamais.

— Moi aussi. J'ai été courageux, hein ? Je l'ai bien eue aussi, cette vieille ! Tu te souviens ? Celle qui a osé dire du mal de Monsieur Édouard... Ah je suis fort, quand je veux ! Bien joué ! Pas de pitié ! C'est l'Âge de fer...

Il se mord les lèvres ; il a failli se trahir. Heureusement Christophe ne pose pas de question. Il n'en pose jamais. C'en est même surprenant ; on dirait qu'il n'a pas envie de savoir la vérité des choses.

Voici le parking. Francis reconnaît le bâtiment de l'hospice, au fond.

— Le volant ! Tu ne veux pas me le passer, juste pour les derniers mètres ?

— Attends, je ne peux pas m'arrêter là. Mais, après l'entrée, si tu veux...

— J'ai bien entendu ? Tu m'as tutoyé, Christophe ? Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est la première fois.

L'autre ne fait pas de commentaire. Il arrête la voiture à l'entrée du parking, et ils sortent tous les deux, ils changent de place. L'instant est solennel. Francis appuie lentement sur l'accélérateur, il va amener la voiture devant la porte principale de l'hospice. Si seulement une des filles pouvait être à la fenêtre pour l'admirer... Il lève le nez. Au même moment, un poteau métallique se précipite à leur rencontre... La voiture s'immobilise, avec une secousse violente qui fait sauter le volant contre ses paumes. On entend un craquement sinistre, comme une mâchoire de fer.

— Oh ! murmure Christophe, d'une drôle de voix.

Et puis, plus rien. Francis voit le capot, devant lui, tout éventré contre le poteau. Une colère le prend.

— Dis, Christophe, tu ne vas pas essayer de m'en rendre responsable ? Il y a eu à peine un minuscule petit choc de rien du tout. Elle devait être déjà bousillée, ta bagnole. D'ailleurs, j'ai entendu dire que tu l'as prêtée à la sœur, et qu'elle a dérapé, à cause de la pluie. C'est sûrement ça qui a tout détraqué. Parce qu'attention ! j'ai de bons réflexes, hein ?

Christophe a l'air à la fois malheureux et indifférent. Il sort, mais il ne va même pas examiner les dégâts. Il ouvre la portière arrière, il prend Élie par le bras. De l'autre main, il saisit l'étui du violon.

— Et moi ? proteste Francis. Mes bagages à moi ? Tu les oublies !

— Je reviendrai les chercher.

Christophe soutient Élie, il a passé un bras autour de lui, il le porte presque. Francis les suit, en grommelant qu'on ne s'intéresse jamais à lui.

Quelques pas encore, et les voici à l'entrée de la grande salle, dans l'espèce de vestibule qui précède les rangées de lits. Francis reconnaît l'odeur familière de désinfectant qui lui pique le nez, il est content et triste en même temps, il ne sait pas.

Une femme vient à leur rencontre, en traînant les pieds. Francis ne l'a jamais vue. Elle porte la blouse bleue qui est leur uniforme à toutes, mais elle ne vient pas des îles, elle a le teint beaucoup trop pâle. Et ce n'est pas une beauté : mal coiffée, les cheveux pendants, les lèvres craquelées, un vilain museau de fouine. Elle est beaucoup moins jeune que les autres, elle a des rides laides autour des yeux et le cou tout fripé. Et pourquoi est-ce qu'elle porte ces grosses chaussettes de laine, alors qu'il fait si chaud ?

— Tu es nouvelle, toi, lance Francis avec reproche. D'où tu sors ? Où elle est, celle qui s'occupe de moi d'habitude ?

— Lilette ? Elle a pris son congé plus tôt que prévu. Je la remplace.

Elle n'a pas l'air d'une lumière, cette remplaçante. Rien que pour sortir un mot, il lui faut au moins cinq minutes, et elle fait de grands mouvements avec ses lèvres, comme si elle avait la bouche pleine de chocolat.

— Il ne manquait plus que ça, s'écrie Francis, désespéré. À qui je vais pouvoir raconter mes aventures ?

Il se tourne vers Christophe, pour le prendre à témoin. Mais l'autre ne fait pas attention à lui. Il regarde l'aide-soignante d'un air perplexe, comme s'il l'avait déjà vue quelque part.

— Hé ! Ho ! qu'est-ce qui te prend ? On dirait que tu as aperçu un fantôme. Tu la connais, cette bonne femme, ou quoi ?

— Non, répond Christophe lentement. Je ne la connais pas.

*

Christophe quitte la salle. Il y revient quelques minutes plus tard, pour rapporter les bagages. Puis il prend congé, rapidement. Élie le suit des yeux tandis qu'il s'éloigne, grand et maigre, le dos voûté. Il ne marche pas très droit, on dirait qu'il titube, comme si c'était lui, l'ivrogne.

— Je me demande où il s'en va.

— Quelle question ! Il rentre à sa pharmacie, évidemment. Le tiroir-caisse. Qu'est-ce que tu voudrais imaginer d'autre ?

Élie secoue la tête. Il a entendu la voix de Christophe, quand il a dit qu'il ne savait pas s'il allait retrouver sa famille. Et sa voiture est très abîmée, elle ne pourra pas repartir. Les gens qui sont dans le désarroi attachent beaucoup d'importance aux petits événements, ils y voient des signes menaçants, et Christophe...

— C'est terrible, gémit Élie. Est-ce qu'on est misérable à ce point ? Est-ce que les sentiments mesquins, la jalousie, l'égoïsme, sont toujours plus forts que tout ? Même la soif...

Parler à Christophe, la nuit dernière, lui donner cette lampe, lui expliquer ce qu'elle veut dire... Qu'est-ce que ça aurait changé ? Est-ce que c'est important, pour un homme qui doit avoir passé la quarantaine, de savoir que sa mère, bien avant sa naissance, a décidé d'effacer ses origines, comme une chose sale ? qu'elle s'est reniée elle-même ? qu'elle lui a transmis une mémoire faussée, un sentiment diffus de mauvaise conscience, une incertitude fondamentale ?

— Après tout, qu'est-ce que j'en sais ? J'ai peut-être inventé tout ça, à cause de mon passé à moi. Et, le plus vraisemblable, c'est que j'ai rêvé. D'ailleurs, cette lampe, qui serait la seule preuve, je ne l'ai plus.

Élie enlève sa veste, il l'accroche au dossier de la chaise. C'était un rêve, oui. La vérité, c'est qu'il est de retour ici, dans cette grande salle, devant ce lit qui est le plus éloigné du couloir, contre le mur. Il ôte son pantalon, il enfle le pyjama jaunâtre qui est comme l'uniforme de l'hospice.

— Tu te couches déjà ? s'étonne Francis. Moi, il faut que j'aille au kiosque, pour faire mes provisions. Ensuite, j'irai jeter un coup d'œil à la télé. Tu ne veux pas venir ?

Élie fait signe que non. Il s'allonge, il ramène le drap sur lui. Il regarde l'étui de son violon sur la table de chevet. Un étui vide. L'instrument est perdu depuis longtemps. La lampe de Hanoukka est perdue aussi.

— Alors ? il paraît que nous avons fait joujou avec l'alcool, pendant les vacances ?

Un interne blondinet se penche sur lui. Il est très jeune et plutôt mal à l'aise, comme ils sont tous, cherchant en vain le ton juste.

— Nous n'avons pas été raisonnable. C'est vilain. Je suis très fâché.

L'interne secoue le doigt d'un air faussement sévère. Puis il rédige une ordonnance qu'il suspend au-dessus du lit, à l'endroit réglementaire.

— Pour aujourd'hui, nous allons commencer par une petite piqure qui nous aidera à faire un bon dodo.

Élie se tourne sur le côté. La lampe de Hanoukka est perdue, ou plutôt c'était un rêve, une vision d'ivrogne, il ne l'a jamais tenue réellement entre ses doigts. Dans quelques minutes, le produit qu'on lui injecte dans la cuisse aura tout effacé. La lampe est perdue, et l'enfance est perdue aussi. La famille ne se réunira jamais plus pour admirer les lumières, ils sont tous morts. Les lumières sont éteintes, elles s'éteignent toujours quand il n'y a plus d'huile, c'est une loi de la physique.

— Un bon dodo, répète l'interne. Et demain...

Demain, pense Élie, je ne serai plus ici. C'est facile, de s'enfuir, si on le veut vraiment. La lampe est perdue, mais il reste l'étui du violon, un étui vide, et c'est ça le plus important, le vide. Demain, quand ils seront tous occupés à refaire les lits, je partirai, et je m'en irai si loin que personne, jamais, ne me retrouvera. Alors, je poserai par terre l'étui du violon, je l'ouvrirai, et les gens se rassembleront autour de moi. Et je leur dirai : voyez, il est vide, et moi, je suis vide aussi. J'étais un musicien, un enfant prodige, mais l'Âge de fer a cassé mon âme, et la musique s'est perdue. Pourtant, elle n'est pas loin, écoutez, prêtez l'oreille. Elle est là, dans la tourbe. Elle cherche, elle appelle, elle veut qu'on l'entende. Aidez-moi à la faire entendre. Qui peut m'aider ?

